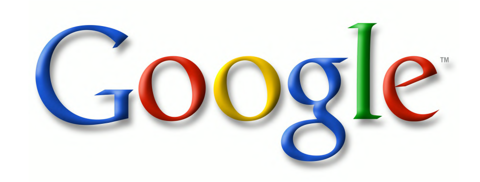
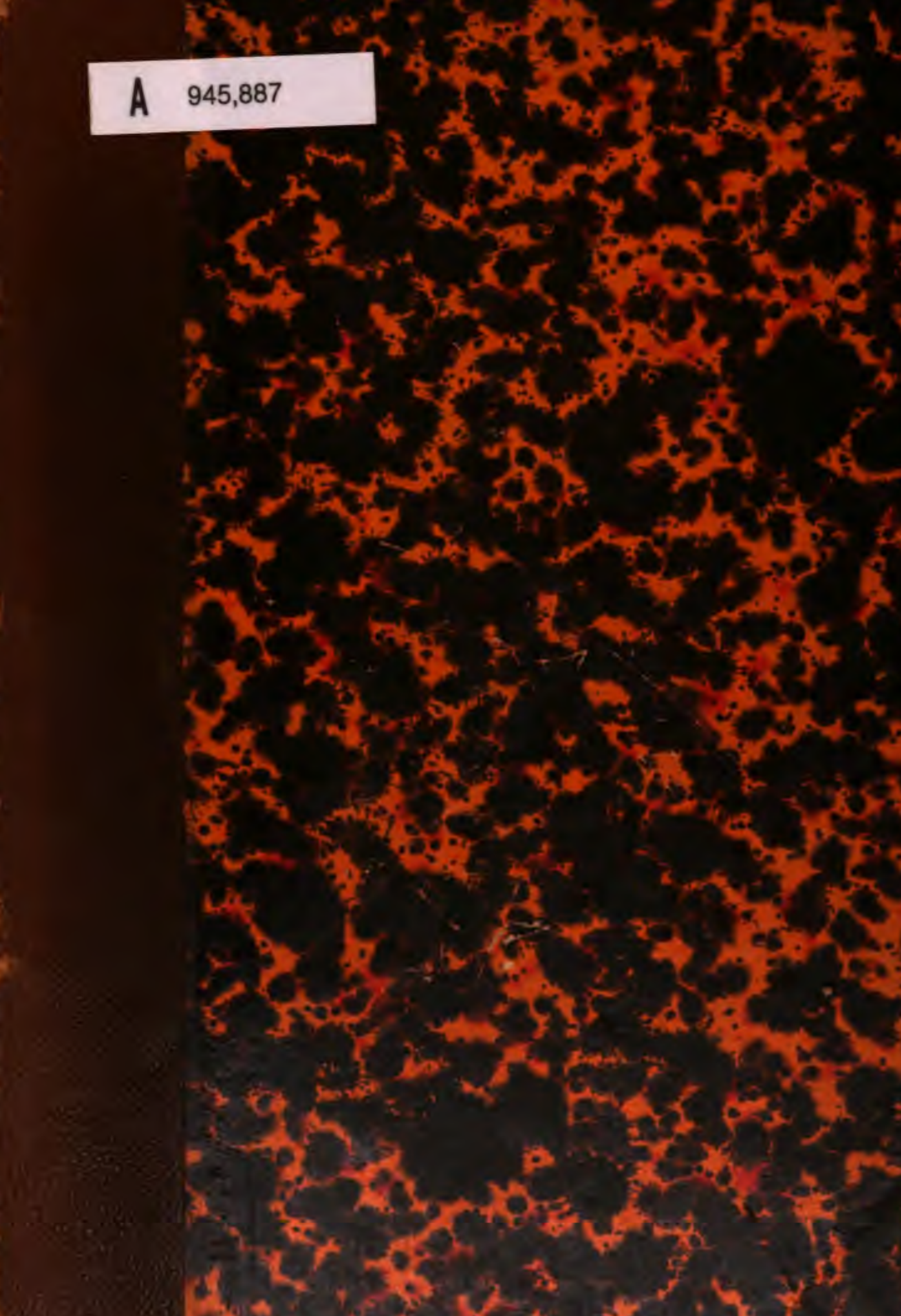
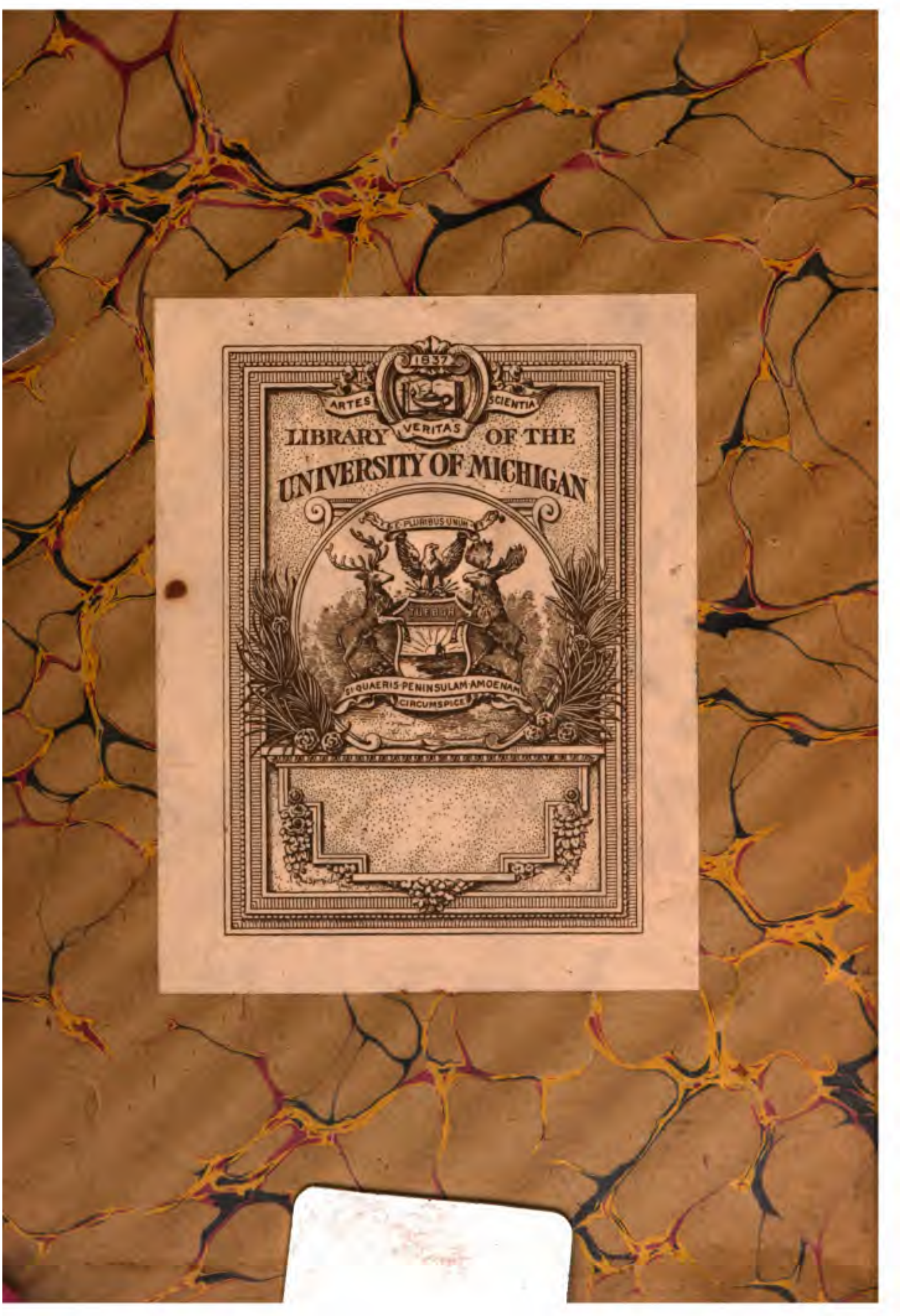


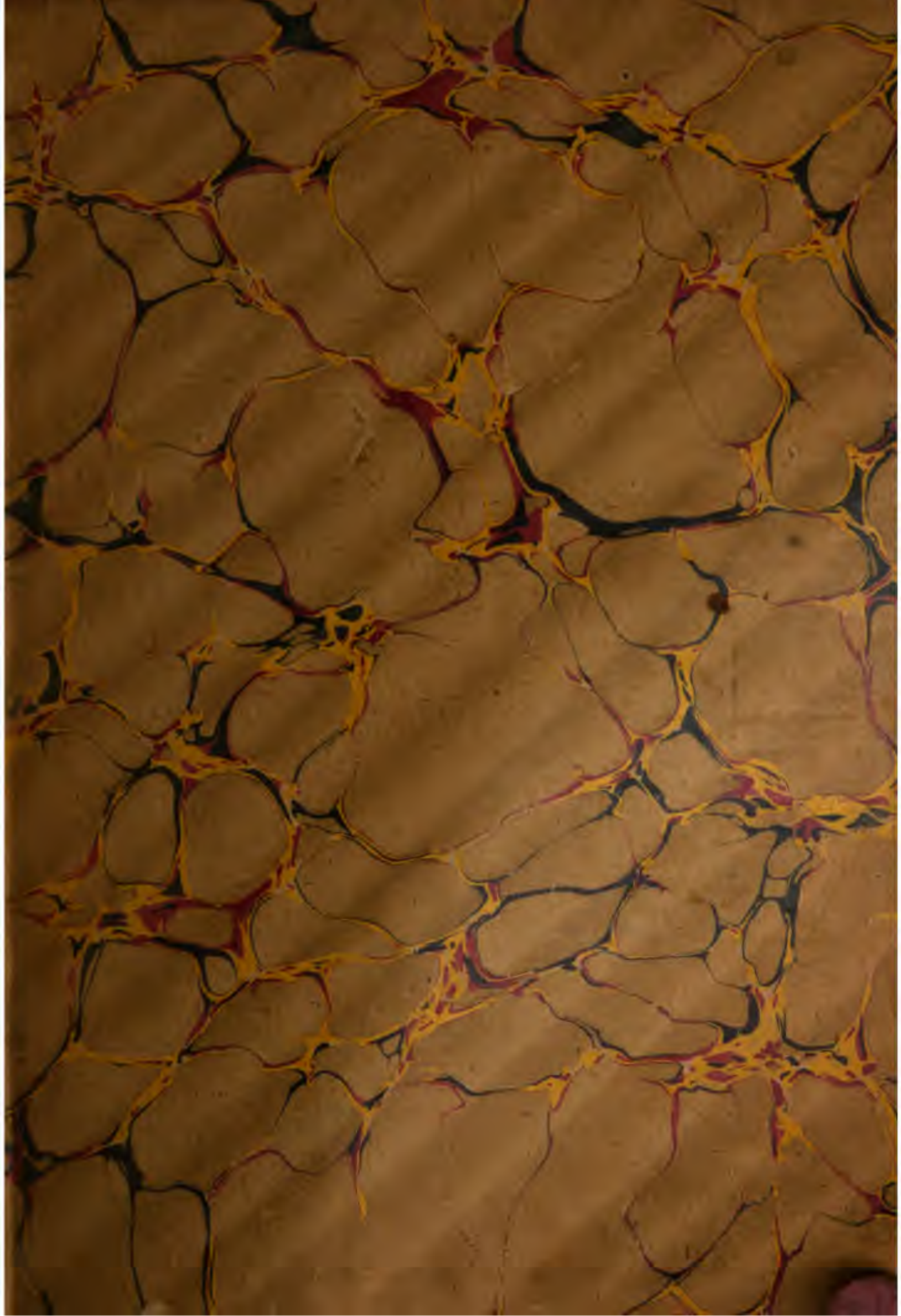


A 945,887


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE




1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



FERNANDE

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE-DRAMATIQUE, le 8 mars 1870

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

ANDRÉA, comédie en quatre actes, six tableaux.
BATAILLE D'AMOUR, opéra-comique en trois actes.
LE CAPITAINE HENRIOT, opéra-comique en trois actes.
DANIEL ROCHAT, comédie en cinq actes.
LE DÉGEL, comédie-vaudeville en trois actes.
LES DIABLES NOIRS, drame en quatre actes.
DIVORÇONS ! comédie en trois actes.
DON QUICHOTTE, comédie en trois actes, huit tableaux.
L'ÉCUREUIL, comédie en un acte.
LA FAMILLE BENOITON, comédie en cinq actes.
LES FEMMES FORTES, comédie en trois actes.
FERNANDE, comédie en quatre actes.
LES GANACHES, comédie en quatre actes.
LES GENS NERVEUX, comédie en trois actes.
LA HAINE, drame en cinq actes.
MAISON NEUVE ! comédie en cinq actes.
M. GARAT, comédie en deux actes.
NOS BONS VILLAGEOIS, comédie en cinq actes.
NOS INTIMES ! comédie en quatre actes.
L'ONCLE SAM, comédie en quatre actes.
LA PAPILLONNE, comédie en trois actes.
PATRIE ! drame historique en cinq actes, huit tableaux.
LES PATTES DE MOUCHE, comédie en trois actes.
LA PERLE NOIRE, comédie en trois actes.
PICCOLINO, comédie en trois actes.
PICCOLINO, opéra-comique en trois actes.
LES POMMES DU VOISIN, comédie en trois actes, quatre tableaux.
LES PRÉS SAINT-GERVAIS, comédie en deux actes.
LES PRÉS SAINT-GERVAIS, opéra-bouffe en trois actes.
RABAGAS, comédie en cinq actes.
LE ROI CAROTTE, opéra-bouffe-féerie, en quatre actes.
SÉRAPHINE, comédie en cinq actes.
LA TAVERNE, comédie en trois actes, en vers.
LES VIEUX GARÇONS, comédie en cinq actes.

LA PERLE NOIRE

ROMAN

Un volume grand in-18.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

FERNANDE

PIÈCE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

VICTORIEN SARDOU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1895

PERSONNAGES

ANDRÉ	MM. PUJOL.
POMEROL	LANDROL.
ROQUEVILLE	NERTANN.
BRACASSIN	FRANCIS.
ANATOLE	ULRIC.
DE CIVRY	VOIS.
FRÉDÉRIC	VICTORIN.
LE COMMANDEUR	MURRAY.
MARESQUIER	FRANCISQUE.
LE BARON	DEVILLE.
LE GÉNÉRAL	BLONDEL.
ALFRED	CH. NUMA.
CLOTILDE	Mmes PASCA.
FERNANDE	ANTONINE.
GEORGETTE	MASSIN.
MADAME SÉNÉCHAL	LESUEUR.
FLEUR-DE-PÊCHER	BARATAUD.
AMANDA	JEANNE.
MADAME DE BRIONNE	MAGNIER.
LA BARONNE	ALEXANDRE.
GIBRALTAR	SOYER.
SANTA CRUZ	GEORGINA.
THÉRÈSE	LEDANNOIS.
UNE VIEILLE DAME	DUNOYER.

DOMESTIQUES, FEMMES DE CHAMBRE, INVITÉS.

Pour la mise en scène exacte et détaillée. S'adresser à M. Blondel, régisseur du Théâtre.

À

M. LEMOINE-MONTIGNY

Permettez-moi, mon cher Montigny, de vous dédier cette pièce, qui vous doit, comme toutes les précédentes, une si grande part de son succès!... Et croyez que je suis bien heureux de vous témoigner ici publiquement ma reconnaissance, pour les excellents conseils que vous avez prodigués à l'auteur, et l'admirable mise en scène dont vous avez doté son œuvre.

VICTORIEN SARDOU

FERNANDE

ACTE PREMIER

Un salon de table d'hôte. Porte d'entrée, pan coupé à droite. Porte de salle à manger, pan coupé à gauche; canapé à droite, fenêtre à gauche. Au fond, piano, au-dessus glace sans tain recouverte d'un tore et donnant sur la salle à manger, table à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

POMEROL, FRÉDÉRIC.

Fréderic assis, très-attentif à retourner des cartes. Pomerol à la porte d'entrée, introduit par une servante.

POMEROL, *sur le seuil.*

Madame est sortie?

LA DOMESTIQUE, *qui le suit, après lui avoir ouvert la porte.*

Oui, monsieur.

POMEROL.

Mais mademoiselle?

LA DOMESTIQUE.

Mademoiselle aussi.

POMEROL.

Eh bien ! j'attendrai ! (Allant à Fréderic qui ne l'a pas vu venir.) Que diable fais-tu là, toi ?

FRÉDÉRIC, relevant le nez et debout *.

Ah ! monsieur de Pomerol !...

POMEROL, montrant les cartes.

Une réussite, hein ?

FRÉDÉRIC.

Non, monsieur de Pomerol... une martingale !

POMEROL.

Ah ! ah !

FRÉDÉRIC.

Oh ! une fameuse ! une vraie !... celle-là !... Ah ! mais, il y a longtemps qu'on n'a eu le plaisir de vous voir !

POMEROL.

Oui, heureusement pour moi !.. Ah çà ! vous avez donc déménagé ?

FRÉDÉRIC.

Monsieur vient des Ternes ?

POMEROL.

Mais oui ; je vous croyais toujours là-bas !... Et je vous chercherais encore de porte en porte, sans Gibraltar que je viens de rencontrer et qui m'a dit : « Mais ce n'est plus aux Ternes, c'est rue des Acacias, à Montmartre !»

FRÉDÉRIC.

Depuis deux mois !... Depuis notre catastrophe !

POMEROL.

Il y a eu catastrophe ?

* Frédéric, Pomerol.

FRÉDÉRIC.

Oh ! monsieur n'a pas su ?... Une affaire !... Monsieur se rappelle-t-il le petit Hongrois, tout chauve ?

POMEROL, cherchant.

Le petit Hongrois !...

FRÉDÉRIC.

Oui, le général ?...

POMEROL.

Vaguement !.. J'ai vu défiler ici tant de Hongrois, de généraux et de chauves !

FRÉDÉRIC.

Oh ! mais celui-là était bien remarquable... Il avait été pendu aux États-Unis.

POMEROL.

Ah ! oui, oui, je me rappelle ! Dans la guerre du Sud ?

FRÉDÉRIC.

Pour avoir pris je ne sais plus quel fort !

POMEROL.

Ou quel coffre !

FRÉDÉRIC.

Ou quel coffre-fort !.. Moi je n'ai jamais eu bien bonne idée de cet homme-là ! C'est cette vieille Santa-Cruz qui nous l'avait présenté.

POMEROL.

Elle vit toujours, celle-là ?

FRÉDÉRIC.

A cet âge-là, monsieur, on ne meurt plus !

POMEROL.

Donc, le général ?

FRÉDÉRIC.

Le général dînait ici tous les jours, à table d'hôte ; il payait quelquefois le champagne ;.. enfin, il se présentait bien !... Mais, par exemple, une veine... Je lui ai vu de ces séries au lansquenet !...

POMEROL.

Dame, il avait sa corde !

FRÉDÉRIC.

Et puis quelques ficelles avec !

POMEROL.

En sorte que ?...

FRÉDÉRIC.

En sorte qu'un soir, comme il passait pour la vingt-septième fois !

POMEROL.

Oh ! c'est trop !

FRÉDÉRIC.

C'est trop ! il faut être raisonnable !... M. Anatole exaspéré lui arrache le jeu !... Et dame ! c'était ça !...

POMEROL.

On le flanque à la porte !...

FRÉDÉRIC.

On l'y flanque !... Mais je dis à madame : » — Méfions nous !... Cet homme-là, pour se venger, ira dire à la police un tas de bêtises... que madame, sous prétexte de table d'hôte, tient un tripot clandestin ; qu'après dîner, la nappe se change en tapis vert, où l'on joue des jeux défendus !...»

POMEROL.

Enfin tout ce qui est vrai !...

FRÉDÉRIC.

Tout ce qui est vrai !... Ça ne rate pas !... Le surlendemain... le commissaire nous tombe-là, v'lan !... en plein chemin de fer !... on pince madame, qui fait ses petits quinze jours de prison...

POMEROL.

Diable !...

FRÉDÉRIC.

Et ces choses-là, voyez-vous, ça pose toujours mal une maison. Les voisins ont clabaudé. Le propriétaire a donné congé, nous avons pris nos cliques et nos claques, et nous voilà ici sous un autre nom !

POMEROL.

Ah !... ce n'est plus madame Adolphe ?

FRÉDÉRIC.

Non, c'est maintenant madame Sénéchal !

POMEROL.

Ça se vaut !.. Ah çà ! mais dis donc, mais c'est très-bien ici !.. mâtin, quel luxe !

Il remonte en examinant le salon.

FRÉDERIC.

Oui ! c'est mieux qu'aux Ternes !... Et commode !... Nous avons là, dans le jardin, un puits mitoyen avec le chantier de démolition !... En cas d'alerte, cric dans le chantier, et crac dans la rue !

POMEROL, le regardant.

Et puis une livrée, mon gaillard !

FRÉDÉRIC.

Ah ! dame, la maison est sur un pied !... La table d'hôte à cinq francs, sans le vin !... et nous n'admettons plus les dames qu'en toilette du soir, et les messieurs qu'en cravate blanche !... C'est monsieur de Roqueville qui a organisé tout ça !

POMEROL.

Ah! c'est toujours monsieur Roqueville qui mène tout ici?

FRÉDÉRIC.

Oh! toujours!... Un homme si comme il faut!... Madame le laisse faire.

POMEROL.

Et mademoiselle Fernande, qu'est-ce qu'elle devient?

FRÉDÉRIC.

Oh! mademoiselle Fernande! monsieur sait qu'elle ne se mêle de rien, elle!... Elle manque d'entrain!

POMEROL.

Pauvre fille!

FRÉDÉRIC.

Toujours la même!... silencieuse et pas drôle! ça va même en augmentant!

POMEROL.

Je le conçois!.. Et l'on me dit qu'elle est sortie?

FRÉDÉRIC.

Depuis quatre heures.

POMEROL.

Cela me contrarie!... J'ai à lui parler!... Enfin, elle rentrera bien pour dîner!... attendons!... sept heures!... cela ne tardera pas beaucoup maintenant.

FRÉDÉRIC.

Et voici déjà des dîneurs!.. M. Bracassin et mademoiselle Amanda...

SCÈNE II

LES MÊMES, BRACASSIN, AMANDA.

AMANDA.

Tiens, c'est Pomerol!

BRACASSIN *.

Ah ! ce revenez-y !... Que diable êtes-vous devenu, cher ami, depuis qu'on ne vous a vu ?

POMEROL.

Je suis devenu un plus vieux ! (Regardant le crâne de Bracassin.) Dites donc, mais, eh ! là !... ça se dépouille, là-haut !

BRACASSIN.

Le plafond, oui !... ça se décolle un peu !

AMANDA.

Pourquoi donc est-ce que vous nous avez lâchés comme ça, depuis un an ?

POMEROL.

Ma chère, parce que je me suis rangé !...

BRACASSIN.

Il ne joue plus ?

POMEROL.

Je ne joue plus !

AMANDA.

Alors, qu'est-ce que vous faites?

BRACASSIN.

Il a d'autres vices, parbleu !

AMANDA.

Il s'est marié !

POMEROL.

Vous l'avez dit !... Mais, et vous donc?... Mairie à part, il me semble que...

AMANDA, s'asseyant sur le canapé.

Ah ! ne m'en parlez pas !... Il m'a fait une telle scie !...

* Bracassin, Pomerol, Amanda.

POMEROL, à Bracassin.

Et à propos de scie !... cette sculpture ; ça marche-t-il un peu ? (Il s'assied près d'Amanda.)

BRACASSIN.

Oui, parlons-en ! Un joli siècle pour la sculpture ! Crédié ! va ! s'il ne vaut pas mieux se croiser les bras !

AMANDA.

Et c'est ce qu'il fait.

BRACASSIN.

On ne peut plus seulement faire un peu de nu, qu'on ne vous fiche une bouteille d'encre à la tête !... Vous comprenez la sculpture sans le nu, vous ?

POMEROL.

Ça dépend !... il y a le nu... nu... Et puis, dame... il y a le nu... d'un nu !...

BRACASSIN.

C'est le mien !... Le grand art ?...

POMEROL.

Si votre fameuse Ariane est dans cet esprit-là !

BRACASSIN.

Oh ! ça, c'est mon œuvre !... Je ne laisserai peut-être que ça... mais ça suffit bien à la gloire d'une époque !

POMEROL.

C'est beau, hein ?

BRACASSIN.

C'est abrutissant !

POMEROL.

C'est que voilà au moins cinq ans que vous y travaillez !

AMANDA.

Six ans !...

BRACASSIN.

Sept !

POMEROL.

Je suis curieux de la voir !... où la voit-on ?

BRACASSIN.

Mon Ariane !... bigre ! on ne la voit pas encore ! ... Elle est là !

Il montre son front.

POMEROL.

Toujours ?...

BRACASSIN.

Une statue pareille !... mâtin ! comme vous y allez, vous ! Ça se médite ! ça se creuse !... pendant des années !

POMEROL.

Le grand art ?

BRACASSIN.

Le grand art !... J'en suis déjà à ma troisième manière, et je n'ai encore rien fait !... Voilà les maîtres !

POMEROL, lui serrant la main en se levant.

Je vous aime mieux comme ça ! (A part.) Sa méthode me rassure !...

SCÈNE III

LES MÊMES, FLEUR-DE-PÊCHER.

FLEUR-DE-PÊCHER *.

Bonjour, mes mignons !

BRACASSIN.

Ah ! c'est Fleur-de-Pêcher !...

* Pomerol, Bracassin, Fleur-de-Pêcher, Amanda.

AMANDA, l'embrassant.

Ah ! ma chérie !

FLEUR-DE-PÊCHER, de même.

Ma bonne biche !

BRACASSIN, tendant la joue.

J'en suis ?

FLEUR-DE-PÊCHER.

Marchez ! (Il l'embrasse. A Pomerol, voyant qu'il ne l'embrasse pas et lui tendant le cou.) Allons, vite donc ! fainéant !

POMEROL, embrassant.*

Voilà !

AMANDA.

Tu arrives ?

FLEUR-DE-PÊCHER, gaiement.

De Bade, par le train de sept heures ! Ma foi, tant pis, on me prendra comme ça, n'est-ce pas ?

AMANDA.

Tu es jolie à croquer !

BRACASSIN.

Bigre ! quelle toilette ! Tu as fait sauter la banque ?

FLEUR-DE-PÊCHER.

Ah ! mes enfants ! une déveine !... Sans un petit Allemand qui m'a payé le retour, je serais encore là-bas, à l'hôtel, en nantissement.

BRACASSIN.

Alors, pas drôle, Bade ?

FLEUR-DE-PÊCHER.

Ah ! ma foi non !... et puis des femmes !... Je ne suis pas plus bégueule qu'une autre, n'est-ce pas ?

* Pomerol, Fleur-de-Pêcher, Amanda, Bracassin.

POMEROL.

Non !... ça !...

FLEUR-DE-PÊCHER.

Eh bien, vrai, c'est trop fort !... Il y avait là surtout deux Anglaises !... Un aplomb, mes enfants... et laides, et rousses, et des taches de son !... Eh bien ! ma chère, il n'y en a que pour elles !... Tous ces crétins d'hommes sont pendus à leurs jupes !... c'est embêtant !... Je l'ai dit à Dupressoir !... Je vous assure, mon bon ! que ces créatures-là finiront par chasser toutes les femmes comme il faut... moi la première !

POMEROL.

Tiens ! je te rembrasse pour ce mot-là !...

FLEUR-DE-PÊCHER.

Ah ! tu me décoiffes ! (A Amanda.) Prête-moi ton peigne?

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANATOLE, CIVRY.

ANATOLE *.

Belles dames, je vous présente mon ami, le vicomte Florestan de Civry, que j'ai pris la liberté de vous amener pour convive.

AMANDA.

Monsieur est le bienvenu.

CIVRY, très-bien élevé, très-distingué.

Mesdames !... Monsieur Anatole Richon...

ANATOLE.

Dites, mon ami Anatole simplement, très-cher, je vous en prie.

* Pomerol, Bracassin, Anatole, Civry, Amanda, Fleur-de-Pêcher.

CIVRY.

Mon ami Anatole donc, s'est acquis des droits éternels à ma reconnaissance, par le plaisir très-envié qu'il me procure aujourd'hui!

FLEUR-DE-PÊCHER passe devant lui en le saluant. A Bracassin *.

Il est gentil, ce garçon!

BRACASSIN, après l'avoir toisé d'un coup d'œil, et à demi-voix

Province!

POMEROL.

... De Civry! Je connais à Toulouse monsieur de Civry, président de cour...

CIVRY.

C'est mon père, monsieur, et mon oncle est procureur impérial à Bastia. Les Civry sont une vieille famille parlementaire.

POMEROL.

Très-riche, très-noble, et, ce qui vaut mieux, monsieur, très-estimée.

CIVRY, saluant.

Monsieur!...

POMEROL.

Si vous avez une commission pour monsieur votre oncle, je pars demain pour la Corse.

CIVRY.

Vous êtes trop bon, monsieur... et j'accepte de grand cœur!

POMEROL.

Voici mon adresse!... (A part). Comment ce gamin-là est-il ici?

Anatole, Bracassin, Fleur-de-Pêcher et Amanda se sont groupés vers le fond.

* Anatole, Bracassin, Fleur-de-Pêcher, Pomerol, Civry,

AMANDA, bas à Anatole, au fond.

Riche ?

ANATOLE, avec un geste d'admiration.

Pouh !

AMANDA.

Il est bien gentil !

Ils redescendent.

ANATOLE.*

Mon ami de Civry est à Paris pour compléter ses études.

FLEUR-DE-PÊCHER.

Étudiant ?

CIVRY.

En droit.

FLEUR-DE-PÊCHER.

Ah ! que j'aime ça, moi ! les étudiants !

CIVRY, s'inclinant très-poliment.

Mademoiselle !

ANATOLE.

Il ne connaît pas encore bien Paris.

POMEROL.

Non, ça se voit !... Et vous lui en faites les honneurs ? à titre d'ancien camarade, sans doute ?

CIVRY.

Mon Dieu, non, le hasard !... Monsieur demeure sur le même carré que moi, au quatrième, et ma foi, habitant le même pigeonnier...

POMEROL, à part.

Il le plume !

* Pomerol, Bracassin, Amanda, Fleur-de-Pêcher, Civry, Anatole.

SCÈNE V

LES MÊMES, GIBRALTAR, FRÉDÉRIC,

FLEUR-DE-PÊCHER.

Ah ! Gibraltar !

GIBRALTAR.

Tiens, tu es revenue, mon petit poulet !

Elles s'embrassent.

ANATOLE.

Frédéric... du madère !

FRÉDÉRIC.

Oui, monsieur !...

GIBRALTAR.

Mes enfants, je vous annonce pour ce soir un Égyptien !

AMANDA.

Un vrai ?

Amanda prend les cartes sur le guéridon où les a laissées Frédéric.

GIBRALTAR.

Oh ! pur ! un grand commerçant du Caire dont j'ai fait la connaissance à Mabille ! Il est ici pour étudier les tissus français *.

Frédéric sert du madère. — Les hommes boivent, fument. — Fleur-de-Pêcher et Amanda retournent des cartes. — Pomerol est venu s'asseoir sur le canapé.

AMANDA.

Riche ?

Elle commence vivement une réussite.

* Bracassin, Anatole, Civry, Amanda, Fleur-de-Pêcher, Gibraltar, Pomerol.

GIBRALTAR.

Et généreux !... Je le promène dans Paris à raison de cent francs par jour. Je l'ai mené tantôt au bois, dans une calèche du Grand-Hôtel... Un chic ! Demandez à Pomerol qui m'a rencontrée ! Hier au soir, je l'ai présenté chez Blanche de Riz, où il a perdu une dizaine de mille francs, comme je vous boirais un verre de madère,... si on avait la chose de m'en offrir un !

ANATOLE, le lui donnant.

Tiens !

FLEUR-DE-PÊCHER, se levant.

On a donc joué, hier, chez Blanche ?

GIBRALTAR.

Oui !... Sa crémaillère !...

AMANDA, retournant ses cartes.

Elle ne m'aurait pas invitée, la chipie !

FLEUR DE PÊCHER.

Elle est donc joliment remontée sur sa bête !... (A Civry qui s'est rapproché.) Mon cher monsieur, quand je suis partie pour Bade, elle était dans une dèche !... (Elle remonte avec lui et va tapoter du piano.)

GIBRALTAR.

Ah ! bien, maintenant, une maison ! des tableaux, des tapis partout !... Et le salon de jeu !... (S'asseyant à la table, à gauche.) * Une féerie, mes enfants !... Il y a là une table américaine à coulisses... En cas de surprise... crac ! tout disparait ! et on se trouve à dîner, au dessert, avec les bouteilles, les verres, et jusqu'au fromage dans les assiettes !

Murmures d'approbation.

FRÉDÉRIC, qui a écouté avec admiration.

Oh !...

* Bracassin, Anatole, Amanda, Gibraltar, Civry, Fleur-de-Pêcher, Frédéric, Pomerol.

BRACASSIN.

Avec ça que la police gobe encore ces trucs-là ?

FLEUR-DE-PÊCHER, cessant de jouer.

Dites donc, mes chéris !... A propos de table!... si on dînait ! Je n'ai rien pris depuis Strasbourg, moi !...

FRÉDÉRIC.

C'est que M. de Roqueville n'est pas là ! Et justement madame n'est pas encore rentrée... ni mademoiselle non plus !

GIBRALTAR.

La petite !... je crois bien, si elle est encore à ses dévotions.

POMEROL.

Fernande ?

GIBRALTAR, se levant.

Oui. En passant tout à l'heure devant Notre-Dame de Lorette,.. je l'ai vue entrer !

POMEROL.

Ça offense vos principes, ça ?

GIBRALTAR.

Moi !... je m'en moque pas mal, pourvu qu'on dîne ! (A Amanda qui lui apporte un verre, vivement.) J'ai vendu ton Chantilly.

AMANDA, à demi voix.

Combien ?

GIBRALTAR, à demi-voix.

Deux cents... Je les ai...

AMANDA, à demi-voix.

Ne dis rien à Bracassin.

GIBRALTAR, à demi-voix.

Bécasse !

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

FRÉDÉRIC, annonçant.

M. le commandeur don Ramire !

On se lève.

POMEROL.

Un commandeur ? Il y a un commandeur ?

BRACASSIN*.

Oui !... à ce qu'il dit !

FLEUR-DE-PÊCHER, à Pomerol.

Commandeur de quoi ?

POMEROL.

Des croyants !

LE COMMANDEUR, saluant magnifiquement.

Senoras !... Seigneurs !

POMEROL, à Anatole.

Amérique Espagnole, hein ?

ANATOLE.

Guatemala !

POMEROL, boutonnant son habit, fourrant vivement ses mains dans ses poches.

C'est ça !

FLEUR-DE-PÊCHER.

Il est beau, cet homme !

* Bracassin, Civry, Amanda, le Commandeur, Gibraltar, Fleur-de-Pêcher, Pomerol, Anatole.

GIBRALTAR.

Et une brochette !

LE COMMANDEUR.

Les Senoras me pardonneront-elles mon retard ?

GIBRALTAR.

Vous n'êtes pas en retard, don Ramire !

LE COMMANDEUR.

Il est toujours trop tard pour vous voir !

POMEROL, à lui-même.

Un peu pommade !

ANATOLE, les présentant.

M. de Pomerol !... Don Ramire !

LE COMMANDEUR.

Je suis radieux de faire la connaissance de Votre Seigneurie !

Il lui tend la main. Pomerol salue en faisant semblant de ne pas voir le geste.

ANATOLE, à demi-voix.

Il vous tend la main !

POMEROL, de même, montrant du geste les siennes dans ses poches.

C'est bien pour ça !

FLEUR-DE-PÊCHER.

Oh ! la belle bague !

LE COMMANDEUR, la tirant de son doigt.

A la disposition de Votre Grâce.

FLEUR-DE-PÊCHER, ravie.

Oh ! don Ramire !...

LE COMMANDEUR, la faisant étinceler.

Ce n'est qu'un petit diamant trouvé dans l'une de mes

mines par mes esclaves !... (Fleur-de-Pêcher s'apprête à la recevoir. Il la remet à son doigt.)... et dont je ne me séparerai jamais ! car il me vient de ma mère !

FLEUR-DE-PÊCHER, stupéfaite, à Pomerol.

Ah ! il la met à la disposition de Ma Grâce et puis...

POMEROL.

Formule espagnole !... ça ne veut rien dire !

LE COMMANDEUR, regardant le diamant avec sentiment.

Et puis je lui dois la vie !

BRACASSIN, bas à Pomerol.

Attention, l'histoire !... Il en a d'un dur !...

LE COMMANDEUR.

Ce diamant jette de tels feux !... qu'à ma dernière campagne, séparé de mon corps d'armée, j'ai pu, à la faveur de son éclat, retrouver mon chemin dans les ténèbres !

POMEROL, à demi-voix.

Et y allumer son cigare !...

Le Commandeur remonte avec Civry.

AMANDA*.

Est-il distingué, hein ?

GIBRALTAR.

Et comme il conte !

ANATOLE.

Oui, il blague un peu, mais il vous tourne ça !...

POMEROL.

Je crois qu'il tourne tout ce qu'il veut !

GIBRALTAR.

Mais il faut l'entendre chanter !

* Bracassin, Pomerol, Civry Amanda, le Commandeur, Gibraltar, Fleur-de-Pêcher.

AMANDA.

Et jouer de la guitare !...

POMEROL.

La guitare !... je jouerais bien encore avec lui de la guitare !... mais autre chose !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARESQUIER, SANTA-CRUZ.

Ils entrent ensemble, le père Maresquier, un petit vieux, et la Santa-Crux, une horrible vieille. Ils descendent. On forme la haie.

ANATOLE ET BRACASSIN *.

Ah ! papa Maresquier !

AMANDA, GIBRALTAR, FLEUR-DE-PÊCHER.

Et la Santa-Cruz !

ANATOLE.

Ensemble !!!

BRACASSIN.

Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur !

BRACASSIN ET ANATOLE, battant et sonnant aux champs.

Plan, rataplan, plan !

TOUS, de même, et applaudissant.

Bravo ! bravo !

SANTA-CRUZ, exaspérée.

Polissons, va !

On rit.

* Bracassin, Fleur-de-Pêcher, Gibraltar, Amanda, Anatole, Santa-Cruz, Maresquier, Civry, Pomerol.

BRACASSIN.

Laissez-les dire, maman ! allez !... Il n'y a pas encore beaucoup d'hommes conservés comme vous !

SANTA-CRUZ.

Insolent !

FLEUR-DE-PÊCHER.

Ah ! mais, je me révolte, moi, à la fin, j'ai faim !

AMANDA.

Oui ! il est la demie passée.

ANATOLE.

Attendons Roqueville !

BRACASSIN.

Vous savez bien qu'il est toujours en retard ! — Dînons.

TOUS.

Ah ! oui, dînons !

FRÉDÉRIC, accourant effaré.

Voilà mademoiselle qui rentre !

FLEUR-DE-PÊCHER.

Enfin !

FRÉDÉRIC.

Ah ! ce n'est pas sa faute !... Elle a failli être écrasée.

POMEROL.

Écrasée !

FRÉDÉRIC.

Oui, sur le boulevard !... C'est une dame qui vient de la ramener dans sa voiture !

FLEUR-DE-PÊCHER ET AMANDA.

Ah ! pauvre mignonne !

POMEROL.

Où est-elle ?

FRÉDÉRIC.

Dans sa chambre. Elle s'habille !... Oh ! ce n'est rien ! Pas une écorchure !.. Elle prie ces dames de se mettre à table ! sans attendre madame.— Quant à elle, elle va descendre.

BRACASSIN.

A table, alors ! (Prenant le bras de la Santa-Cruz.) Allons, mesdames ! place aux jeunes !!... (Il entraîne la Santa-Cruz dans un mouvement de galop, suivi du Commandeur qui donne son bras à Fleur-de-Pêcher : d'Anatole, qui le donne à Amanda, et de Maresquier, qui le donne à Gibraltar. — Civry et Pomerol restent en arrière.)

SCÈNE VIII

POMEROL, CIVRY.

POMEROL *.

Monsieur de Civry !... Pardon !... Voulez-vous me permettre ?

CIVRY.

Comment donc, monsieur ?

POMEROL.

A titre d'ancien !... Car si vous êtes étudiant en droit, je suis, moi, avocat, et j'ai eu l'honneur de plaider devant monsieur votre père !

CIVRY.

Voilà bien des titres, monsieur, à ma sympathie et à ma déférence !

POMEROL, lui serrant la main.

Eh bien, merci !... vous me mettez à l'aise !

* Civry, Pomerol.

ANATOLE, sur le seuil, reparaissant.

Eh bien Civry, allons donc ?

POMEROL.

Oui ! nous y allons ! (Anatole disparaît. A Civry.) Répondez-moi donc, comme si nous étions de vieux camarades... C'est Richon qui vous a conduit ici ?

CIVRY.

Mais oui, sur ma demande !

POMEROL.

Ah !

CIVRY.

Vous comprenez, nous autres provinciaux, nous sommes un peu curieux ! Et quand on a vu tous les monuments, tous les théâtres, tous les bals publics !... Enfin j'ai exprimé à M. Richon le désir de connaître un peu le Paris... comment dire ?... souterrain...

POMEROL.

Le grand collecteur ?...

CIVRY, protestant.

Oh !

POMEROL.

Oh ! mais pardon, c'est que nous y sommes !...

CIVRY.

Je ne puis, monsieur, qualifier si sévèrement un endroit où j'ai l'honneur de vous voir !

POMEROL.

J'attendais la réponse ! — Eh bien ! non, ma présence ne prouve rien ; sinon que je suis, moi, à l'orifice par où l'on sort... et que vous êtes, vous, à celui par où l'on entre !

CIVRY.

En vérité, monsieur, je ne sais comment ?

POMEROL.

Monsieur de Civry... Un jour, un homme jeune, riche, honnête comme vous, et comme vous, poussé par la curiosité des choses malsaines, s'est fait introduire dans une maison pareille à celle-ci, par un ami... comme Richon! — Cet homme dont je parle, venu pour un soir, est revenu le lendemain, puis les jours suivants, puis toujours ! — Attiré, enlacé par la hideuse passion du logis, le jeu... il s'est fait, lui, galant homme, le camarade nocturne de misérables sans aveu, qu'il n'oserait saluer en pleine rue. Puni ! ah ! bien puni de sa dégradation volontaire par l'obligation de leur serrer la main, et de se laisser à chaque instant souffleter de leur tutoiement amical !...

CIVRY, *embarrassé.*

Monsieur !...

POMEROL, *continuant.*

La fortune que ses parents lui avaient acquise par toute une vie de luttes et de privations héroïques !... Disparue ! engloutie !... Le travail paternel enrichit des escrocs ; les saintes économies de sa mère ornent de guipures le lit infâme des drôlesses... Et ce que le jeu lui a dévoré, ce n'est pas son or seulement, tombé là pièce à pièce ; mais tout le sang de sa jeunesse, versé goutte à goutte; c'est ce que rien ne rend ni ne répare !... les plus belles heures de la vie gaspillées !... Si bien que cet homme aujourd'hui corrigé, guéri, sauvé par miracle, gardera toute sa vie la sensation de son boulet, comme tous les forçats évadés du vice !... Et j'en parle savamment, monsieur!... Car cet homme-là, c'est moi !...

CIVRY.

Vous ?

POMEROL.

Allez-vous-en ! Monsieur, allez-vous-en ! croyez-moi !

CIVRY.

Mais, monsieur, je ne suis pas joueur !

POMEROL.

Pardieu ! Est-ce que je l'étais, moi ?

CIVRY.

C'est que l'on m'a vu ; et si je pars ainsi, que pensera-t-on de moi ?

POMEROL.

Que vous êtes un homme d'esprit, et si vous restez. le contraire.

CIVRY, offensé.

Ah ! monsieur !

POMEROL, vivement.

Ah ! bien une idée, tenez ! ! je vous insulte, voilà une sortie !.. Et nous nous battons demain, j'aime mieux ça !

CIVRY.

Pas moi !

POMEROL.

Alors, le chapeau, vite !

CIVRY.

Mais !

POMEROL.

Mais, malheureux enfant ! Pensez-y donc ! — La porte s'ouvre! Le commissaire paraît... saisit tout, et vous demande votre nom ! « Le vicomte de Civry ! »

CIVRY.

Oh !

POMEROL.

« Des Civry de Toulouse, monsieur le commissaire ; ne confondez pas, je vous prie... Famille parlementaire... mon père, président de cour... mon oncle, procureur impérial... ma mère !... »

CIVRY.

Monsieur !

POMEROL.

« Enfin, un vrai Civry, c'est-à-dire l'honneur même !... Vous le voyez bien, puisque je suis ici !... »

CIVRY.

Ah ! monsieur, jamais cela !... Je pars, vous avez raison !

POMEROL.

Allons donc !

CIVRY. *

Permettez-moi de vous serrer la main et de vous remercier !... de toute mon âme !

POMEROL.

Adieu, mon cher enfant !

CIVRY.

Oh ! non, pas adieu... Je vous retrouverai, et ma mère vous bénira... Je lui dirai tout !

POMEROL.

Vous êtes un brave cœur !

CIVRY.

Au revoir !... Puis-je dire : « mon ami ! »

POMEROL.

Dites !...

CIVRY.

Eh bien !... au revoir, mon ami !...

Il se sauve.

* Pomerol, Civry.

SCÈNE IX

POMEROL, ROQUEVILLE, FRÉDÉRIC.

POMEROL, seul.

Voilà le seul bon côté des fautes commises !... C'est de pouvoir les épargner aux autres !... Ah ! le Roqueville !

ROQUEVILLE, il entre en donnant son chapeau et son paletot à Frédéric.

Quel est donc ce monsieur qui sort si vivement ?

FRÉDÉRIC.

Un ami de monsieur Anatole qui venait dîner.

ROQUEVILLE.

Eh bien ! alors ?... (Apercevant Pomerol.) Ah ! pardon, monsieur ! (Pomerol salue froidement.) Monsieur de Pomerol, si je ne me trompe ?

POMEROL, de même, très-froid.

Oui, monsieur !

ROQUEVILLE.

Il y a longtemps qu'on n'a eu le plaisir de vous voir, monsieur.

POMEROL, de même.

Oui, monsieur.

ROQUEVILLE, un peu embarrassé de la froideur, après un silence.

Vous savez pourquoi ce jeune homme s'en va ?

POMEROL, de même.

Je ne vous dirai pas, monsieur ?

ROQUEVILLE.

Ah !... Vous n'entrez pas, monsieur ?

POMEROL.

Non, monsieur, non !

ROQUEVILLE, se mordant les lèvres.

Ah ! c'est différent !... monsieur !

Il salue.

POMEROL, le saluant froidement.

Monsieur !

Roqueville entre dans la salle à manger. — On entend un bruit de voix qui le saluent. — Frédéric ressort par l'entrée, en emportant son paletot et son chapeau.

POMEROL, seul.

Sinistre coquin !... Assurément non, je ne dînerai pas en face de toi !... Allons, décidément, je verrai Fernande une autre fois... à mon retour !... J'étais venu pour une bonne action ! — Eh bien !... je n'ai pas perdu ma journée !

Il cherche son chapeau.

SCÈNE X

POMEROL, FRÉDÉRIC. *

FRÉDÉRIC.

Madame n'est pas rentrée par le jardin... par hasard ?

POMEROL, mettant ses gants pour sortir.

Non !... Pourquoi ?

FRÉDÉRIC.

Il y a là une dame qui la demande et qui a l'air si comme il faut,... que je ne sais pas si je dois la laisser entrer ici...

POMEROL, de même.

Voilà un scrupule qui te sera compté là-haut !

* Frédéric, Pomerol.

FRÉDÉRIC.

C'est qu'elle insiste... J'ai beau cligner de l'œil et faire des signes, elle ne comprend pas... c'est une naïve.

POMEROL.

Bah! quelque farceuse... Où est mon chapeau?

FRÉDÉRIC.

Je fais entrer alors?

Il sort.

POMEROL.

Une femme comme il faut!... Quand ce ne serait que pour la rareté du fait!

Il met son chapeau sur sa tête et s'apprête à sortir.

SCÈNE XI

FRÉDÉRIC, POMEROL, CLOTILDE.

FRÉDÉRIC, faisant entrer Clotilde.

Si madame veut!...

POMEROL, stupéfait.

Clotilde!

CLOTILDE.

Tiens, cousin, c'est vous?

POMEROL.*

Clotilde ici? (A Frédéric.) Va t'en, toi!

FRÉDÉRIC, à demi-voix.

Vous voyez bien... Je ne voulais pas!

* Pomerol, Frédéric, Clotilde.

POMEROL, le poussant dehors.

Veux-tu t'en aller !

SCÈNE XII

CLOTILDE, POMEROL.

CLOTILDE *.

Pourquoi rudoyer ce garçon ?

POMEROL, vivement.

Cousine, un mot, un seul? — C'est la première fois que vous franchissez le seuil de cette porte ?

CLOTILDE.

Mais oui !... et il faut un hasard !...

POMEROL, respirant

Alors... vous ne jouez pas?

CLOTILDE.

Je ne joue pas... quoi ?

POMEROL, baisant ses mains.

Adorable candeur !... Eh bien ! maintenant, cousine, votre bras et sauvons-nous !

CLOTILDE.

Mais comment ?... Permettez !

POMEROL.

Non ! je ne permets pas !... Vite ! vite !

CLOTILDE.

Mais pourquoi ?

* Clotilde, Pomerol, Frédéric.

POMEROL.

Parce qu'une femme comme vous, ma chère amie, n'entre pas dans une maison comme celle-ci ; et y séjourne encore moins !

CLOTILDE.

Par exemple !... Mais ce salon a bon air !

POMEROL, lui prenant le bras.

Oh ! le salon, ce n'est rien !... c'est la cage de l'escalier qu'il faut voir !

CLOTILDE.

Voyons, Philippe, je ne suis pas une petite fille, et une veuve de mon âge peut tout entendre. — Où suis-je ?

POMEROL.

Chez la Sénéchal, ci-devant madame Adolphe !

CLOTILDE.

La Sénéchal ?

POMEROL.

Table d'hôte de sept à huit heures ! Mal tenue, mal hantée, mal famée !

CLOTILDE.

Et vous y êtes ?

POMEROL.

Oh! moi, j'ai rôti le balai ! Et cette fois, d'ailleurs, c'est pour une bonne œuvre !

CLOTILDE.

Mais moi aussi !

POMEROL.

Vous ?

CLOTILDE.

Mais oui ! Un accident de voiture, toute une histoire !

POMEROL.

Ah!

CLOTILDE.

Il n'y a pas un quart d'heure, sur le boulevard extérieur, ma voiture s'arrête brusquement au milieu de cris!... C'est une jeune fille que l'on relève presque sous la roue, et qui, heureusement, n'a pas la moindre égratignure.

POMEROL.

Fernande?... C'est vous?...

CLOTILDE.

Je la fais monter près de moi, toute pâle, tout effarée, je l'interroge : elle répond à peine, et ce n'est pas sans mal que je lui arrache un nom, celui de sa mère, et une adresse...

POMEROL.

Celle-ci!

CLOTILDE.

Je la conduis à cette porte où elle me quitte, en me remerciant d'un air de tristesse et de douleur qui m'enchantent, et je poursuis ma route jusqu'au théâtre...

POMEROL.

Quel théâtre?

CLOTILDE.

Celui de l'endroit!

POMEROL.

Le théâtre Montmartre?

CLOTILDE.

Oui

POMEROL, stupéfait.

Vous?

CLOTILDE.

Oui... Je vous expliquerai cela!.. En descendant de voiture, je crois utile de gourmander mon cocher sur sa mala-

dresse. Il se récrie : « Mais, madame, ce n'est pas moi qui me suis jeté sur cette demoiselle, c'est elle qui s'est élancée sous la roue !

POMEROL, saisi.

Allons donc !

CLOTILDE.

« Du reste, il n'y a qu'à la voir !... Madame peut être sûre qu'elle recommencera !... »

POMEROL.

Fernande ?

CLOTILDE.

« Comment? elle recommencera? » Cette affreuse idée m'obsède ; je ne vois plus que cette jeune fille sous les pieds des chevaux, écrasée, morte !... Je remonte vivement en voiture, en criant à François : « Vite ! à cette maison où nous l'avons conduite ! » J'arrive, je m'informe, on me regarde avec stupeur, j'insiste, je monte... et me voilà un peu rassurée déjà de la savoir ici, et tout à fait, mon cher Philippe, de vous y voir avec moi.

POMEROL.

Ah ! cœur de femme ! Il n'y a que vous pour ces choses-là !

CLOTILDE.

Vous connaissez cette jeune fille ?

POMEROL.

Du premier jour de mes folies !... Je l'ai vue haute comme cela !

CLOTILDE.

Mais elle est encore jeune !

POMEROL.

Vingt ans au plus !

CLOTILDE.

Se tuer à vingt ans, la malheureuse ! — Elle a l'air si douce !

POMEROL.

La douceur même !

CLOTILDE.

Et si intéressante !

POMEROL.

Ah ! je vous en réponds ! — Et ce que vous me racontez-là !... c'est bien un peu de ma faute !

CLOTILDE.

Vous ?

POMEROL.

Eh ! oui !... Quand je me suis marié !...

CLOTILDE.

Et, entre parenthèses, si votre petite femme, qui n'est pas jalouse du tout, vous savait ici...

POMEROL.

Oui, je serais gentil !...

CLOTILDE.

Quand vous vous êtes marié, donc ?...

POMEROL.

En disant adieu pour jamais aux tables d'hôte et à leur abominable séquelle, j'ai promis à la pauvre enfant, pour laquelle je m'étais pris tout doucement de l'intérêt que j'aurais pour une fleur poussée entre deux pavés, je lui promis, dis-je, que je m'occuperais d'elle et la ferais sortir de cet horrible milieu. Mais on promet tant de choses !... Le déplacement ! l'amour, le travail !... Bref, tantôt,... hasard ou pressentiment, je me dis : « Qu'est-elle devenue ? Je suis bien coupable ! Je pars demain pour longtemps !... J'irai tout de suite !... » Je suis venu tout de suite, et m'y voilà !...

CLOTILDE.

J'ai donc bien fait aussi d'y venir !

POMEROL.

Grand Dieu, oui !... J'allais partir sans lui parler, écœuré de tout ce que je vois !... Votre arrivée m'épargne un joli remords.

CLOTILDE.

Et à moi peut-être une grande folie !

POMEROL.

Comment ?

CLOTILDE.

Vous savez, mon ami, qu'André est depuis dimanche en Touraine, et pour huit jours encore ?...

POMEROL.

Oui ! J'ai dîné avec lui, chez vous, la veille de son départ !

CLOTILDE.

Eh bien ! voici ce que j'ai reçu tantôt !... Lisez !

POMEROL.

Une lettre anonyme ?

CLOTILDE.

Lisez !

Elle remonte.

POMEROL, lisant.

« Madame de La Roseraie est bien bonne de croire M. le » marquis en Touraine !... Il est revenu à Paris secrètement » jeudi matin ; et si madame la comtesse croit à la fidélité de » son futur mari, qu'elle aille ce soir au théâtre Montmartre, » bien déguisée sous le voile ; elle y trouvera sûrement celui » qu'elle aime, car depuis son retour il n'a pas manqué d'y » passer toutes ses soirées !... » — Fi donc ! Clotilde ; on jette au feu ces choses-là !...

CLOTILDE, allant s'asseoir sur le canapé.

Oui, mon ami, mais on les a lues. J'ai dit comme vous :

quelle indignité ! accuser mon André d'une telle trahison ! supposer qu'il va chaque soir à ce théâtre pour quelque comédienne !... Allons ! c'est stupide ! je n'irai certes pas où l'on m'envoie ; ce serait trop indigne de lui et de moi !...

POMEROL.

Certes !

CLOTILDE.

Oh ! certes !... Et j'y allais, vous le voyez,... sans cette jeune fille !...

POMEROL.

Qui vous sauve d'une vilaine action ! Clotilde, vous l'avez dit...

CLOTILDE.

Je le crois, n'en parlons donc plus, mon ami, et faites que je m'acquitte envers elle par le bien que je lui peux faire !

POMEROL.

Vous voulez donc bien être de moitié avec moi dans son salut ?

CLOTILDE.

Quelle demande ?

POMEROL.

Merci !... Eh bien ! je vais agir tout de suite. (Prenant son chapeau.) Le temps seulement de vous mettre en voiture !

CLOTILDE.

Comment, en voiture !... m'en aller ?

POMEROL.

Parbleu !

CLOTILDE.

Voyons ! il faut pourtant être logique, mon ami, et si vous voulez que je vous aide !...

POMEROL.

Oh ! mais chez vous !... Demain... à distance !

CLOTILDE.

Parce que ?

POMEROL.

Mais je vous l'ai dit, une maison !

CLOTILDE.

Bah ! une table d'hôte !

POMEROL.

Une table ?... un tripot !... (Clotilde se lève vivement.) Eh ! oui ! il faut bien l'avouer, ma chère amie, notre protégée se noie en pleine corruption !... Et c'est à la nage qu'il faut la tirer de là ! — Laissez-moi faire le terre-neuve, vous ferez plus tard la sœur de charité !

CLOTILDE, curieuse, regardant.

Ah ! c'est un tripot, cela ! — Alors on joue ici ?

POMEROL.

Et des jeux !...

CLOTILDE, curieusement.

Mais qui joue ?

POMEROL.

Mon Dieu ! la clientèle ordinaire ! joueurs de passion, joueurs de profession !... Ceux qui en vivent et ceux qui en meurent !

CLOTILDE.

Du plus bas monde !

POMEROL.

Oh ! de tous les mondes ! — Fils de famille, aventuriers, anciens militaires, repris de justice, banqueroutiers, ci-devant magistrats, étrangers suspects, provinciaux naïfs, rentières, entremetteuses, petites bourgeoises, filles perdues !... tous

les âges, tous les métiers! Tous les sexes!.. Une purée de vicieux!

CLOTILDE.

Et tout ça fait sa petite cuisine en commun?

POMEROL.

Pêle-mêle!... égalité du tapis vert! Tout ça accourt des quatre coins de l'horizon, à l'heure où les honnêtes gens se couchent, et après une nuit de frénésies à se croire, je ne dirai pas dans une ménagerie!... ce serait calomnier les bêtes! mais dans un enfer!... Tout ça, aux premières lueurs du jour qui blanchit la vitre, comme un sabbat dispersé par le chant du coq... s'enfuit, qui d'un côté, qui de l'autre!... Les hommes débraillés, livides, abrutis; les femmes, l'œil éteint, les lèvres pendantes, le chignon de travers, les bas sur les talons, et le châle dans la boue;... si bien que le balayeur matinal qui les voit passer, se demande s'il ne doit pas les ramasser avec le reste!

CLOTILDE.

Quel tableau!... Et tout ce monde-là, sort d'ici?

POMEROL.

D'ici!...

CLOTILDE.

Ce doit être curieux!

POMEROL.

C'est laid!

CLOTILDE.

Oui! mais bien curieux! convenez-en!

POMEROL, *surpris, la regardant.*

Curieux!... c'est!... Miséricorde!... ma description vous donne envie!...

CLOTILDE.

Oui!

POMEROL.

C'est ça!... Horreur!...

CLOTILDE, *vivement* *.

Philippe, faites-moi voir cela!... Je vous en prie!

POMEROL.

Ah bien! quelle idée! Par exemple!

CLOTILDE.

Philippe!... mon ami!

POMEROL.

Mais jamais!

CLOTILDE.

Mon Dieu, je ne serais pas venue pour le voir, mais puisque j'y suis!

POMEROL.

Vous y êtes mal!

CLOTILDE.

Avec vous!

POMEROL.

Et d'autres!... Et quels autres!

CLOTILDE.

Pas plus qu'au bal de l'Opéra, où l'on va bien!... Et avec ce voile qui vaut un masque.

POMEROL.

Mais quelle épidémie de curiosité chez les honnêtes femmes! — Elles sont toutes comme ça, maintenant!

CLOTILDE.

Mon cher Philippe!

POMEROL

Non! non! non! non!

* Clotilde, Pomerol.

CLOTILDE.

Mais enfin, voyons, qui veut la fin veut les moyens. Vous me recommandez là votre jeune fille; est-ce que je la connais, moi?... Je l'ai à peine entrevue. Pour apprécier ce qu'elle est, ce qu'elle vaut, c'est bien le moins que je l'étudie, et où le faire mieux qu'ici, chez elle, dans son entourage?

POMEROL.

Mais c'est!...

CLOTILDE.

Une œuvre de charité, justement!... Est-ce que tous les jours, pour une quête ou des secours à domicile, nous n'allons pas dans d'affreux quartiers, chez d'horribles gens, braver le contact de la maladie, de la misère et du vice? mais c'est louable!... mais c'est courageux, c'est généreux! c'est même recommandé!... Et c'est tout au plus mon devoir que je fais là!

POMEROL.

Oh! devoir est sublime... Une curiosité!...

CLOTILDE.

Eh bien, curiosité soit! c'est la part du diable!... mais il y a le service à rendre, qui est celle de Dieu!

POMEROL.

Mais!

CLOTILDE.

Enfin, cousin!... dernier argument; c'est un marché!... Ou je m'occupe de votre protégée, mais je reste!.. ou je pars, mais je vous l'abandonne, et je vais à ce théâtre!... choisissez!

POMEROL.

Ah! Clotilde!

CLOTILDE.

Je reste?

POMEROL.

Mais vous me prenez là !... Me menacer de faire perdre à cette malheureuse enfant une protection comme la vôtre ! Moi qui pars demain !...

CLOTILDE.

Donc, je reste !

POMEROL.

Eh bien, mon Dieu... peut-être !.. Mais je ne vous accorde qu'une heure de ce spectacle,... pas plus !

CLOTILDE.

Une heure, soit !

POMEROL.

Et je suis tranquille, le dégoût vous chassera plus tôt !... Seulement, vous causerez avec ma pauvre petite Fernande !

CLOTILDE.

Et je la tire de cet enfer ?

POMEROL.

Dès demain ?

CLOTILDE.

Dès demain !

POMEROL.

C'est promis ?

CLOTILDE.

C'est juré !

POMEROL.

Allons ! le but est louable, et si je fais une sottise, je la mets bien sur votre conscience.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MADAME SÉNÉCHAL, FRÉDÉRIC*.

MADAME SÉNÉCHAL, à la cantonnade.

Un accident !... ma fille ?

* Clotilde, Pomerol, madame Sénéchal.

POMEROL, vite à Clotilde.

La mère !

CLOTILDE.

Oh ! faites-la causer !

Elle s'assied à l'extrême gauche au delà de la table.

MADAME SÉNÉCHAL, entrant vivement et toute bouleversée.

Comment, une voiture ? — Où est-elle?

POMEROL.

Un accident, maman ! Et sans conséquence !

MADAME SÉNÉCHAL.

Oui, oui, on dit cela ! — Où est-elle ?

POMEROL.

A table ! (Il fait signe à Frédéric qui soulève le store, même jeu que précédemment, rires, éclats de voix.) Parole d'honneur !... Tenez voyez plutôt !

MADAME SÉNÉCHAL, après avoir regardé et vu sa fille.

Oui ! c'est vrai ! (Frédéric baisse le store). Ah ! Dieu !... (Elle tombe sur le canapé.) Pour une malheureuse fois que je m'attarde un peu !

POMEROL.

Voyons ! remettez-vous, maman ;... et remerciez d'abord madame, qui vous a ramené votre fille dans sa voiture...

MADAME SÉNÉCHAL, apercevant Clotilde pour la première fois et se levant.

Ah ! madame ! c'est bien à vous ! Et je vous en remercie de tout cœur ! (Elle va pour lui prendre la main, puis s'arrête.) Pardon ! mais... (A Pomerol, avec hésitation.) Madame sait-elle où elle est ?

POMEROL.

Oui... oui !... oui ?... mais à vous dire vrai, Sénéchal, le

* Clotilde, madame Sénéchal. Pomerol.

péché mignon de ma cousine est un peu la curiosité, et...

MADAME SÉNÉCHAL.

Je comprends, oui!... Ah! madame! ce n'est pourtant pas beau!... allez!

Elle remonte.

POMEROL*.

C'est bien mon avis!... mais si c'est aussi le vôtre, Sénéchal... Comment diable?...

Pendant ce qui suit, jeu muet entre Pomerol et Clotilde, qui lui fait signe que c'est bien et qu'il faut insister.

MADAME SÉNÉCHAL.

Comment y suis-je, n'est-ce pas?

POMEROL.

Oui! vous n'avez pas toujours tenu une table d'hôte?

MADAME SÉNÉCHAL, *pliant son châle.*

Ah! si l'on m'avait prédit ça, le jour de mes noces!

POMEROL.

C'est vrai! maman... vous avez été mariée... à un négociant de Montpellier, n'est-ce pas?

MADAME SÉNÉCHAL.

Non!... de Bordeaux!

POMEROL.

Ah! de Bordeaux, c'est vrai, oui;... que vous avez quitté!...

MADAME SÉNÉCHAL, *vivement.*

Moi!... qui vous a dit ça?...

POMEROL.

Ma foi, je ne sais plus!...

MADAME SÉNÉCHAL, *descendant.*

Il en a menti, celui-là!... c'est mon mari qui m'a abandonnée, le lâche!...

POMEROL.

Ah ! c'est très-différent, en effet !...

Même jeu avec Clotilde.

MADAME SÉNÉCHAL.

Non !... mais c'est que c'est bien cela !... on voit une femme à terre !... on ne demande pas qui l'y a mise !... Pour les hommes, c'est toujours sa faute !... On m'a mariée à seize ans, madame. J'avais une belle-mère ! vous comprenez ! un mari de son choix !... Deux ans après, ma dot était dévorée !... Mon père, excédé de demandes, nous fermait sa porte. Et des dettes, et des saisies !!... Un soir, on m'apporte mon mari sur un brancard : il s'était fait sauter la cervelle dans un bois ! je nourrissais !... Je pousse un cri, je tombe, et me voilà pour six mois au lit, avec un délire qui ressemble à de la folie ! Quand je renais à la vie, personne ! la maison vide, tout vendu !... ni ami, ni parent !... moi seule, avec un enfant de six mois sur les bras et cinquante francs de charités dans la poche !...

CLOTILDE.

Pauvre femme !

MADAME SÉNÉCHAL, assise, ainsi que Pomerol *.

J'arrive à Paris. Je me dis : Je suis jeune, courageuse, je travaillerai. Je trouve dans un petit pensionnat des leçons de piano à quarante sous, je me crois sauvée ! Les vacances arrivent, mes élèves partent... La misère !... Je sais dessiner et peindre !... Je dessine des broderies, je peins des éventails !... Mes yeux, brûlés par les larmes et le travail, s'enflamment, il faut y renoncer, sous peine d'être aveugle. Je me rabats sur la couture ; mais luttez donc contre les machines !... c'est vingt... vingt-deux sous, en travaillant dix heures par jour Et toujours mes yeux, et les privations, l'épuisement, et au bout, l'hôpital !

* Clotilde, Pomerol, madame Sénéchal.

CLOTILDE.

Est-ce possible ?

MADAME SÉNÉCHAL.

Si c'est possible !... on est donc là, madame, près d'un berceau qui crie ! .. Et l'on se demande si la vertu mérite après tout tant de combats, à voir la façon dont les hommes l'apprécient ! Et un jour vient où, de désespoir, de rage, de besoin, on se vend !... on se vend!... oui !... mais au moins on se chauffe, au moins on dort, au moins on mange !!... (Clotilde regarde Pomerol.) Alors, qu'est-ce que vous voulez ! j'ai fait comme les autres !... Et, une fois tombée, de chute en chute ! me voilà !...

CLOTILDE.

Et vous vivez heureuse, comme cela ?

MADAME SÉNÉCHAL.

Heureuse ! oh ! non !... c'est un qui-vive perpétuel !... Je suis à la merci du premier imbécile dépouillé, qui se vengera en me dénonçant, ou du premier parasite à qui je refuserai crédit !... Il y a ici un homme, tenez... Roqueville — M. de Pomerol le connaît bien. — Oh ! celui-là n'y a pas fait tant de façons... Il est venu me dire un soir : « Sénéchal !... la police a des soupçons... mais j'y ai des amis, pour qui ma présence en ce logis serait une garantie de sa moralité... On ne saura que ce que je dirai, et nous ne dirons que ce qu'il nous plaira !... Je serai le paratonnerre ! mais le paratonnerre ne quitte pas la maison !... Je viendrai donc déjeuner, dîner, gratis bien entendu, et vous me donnerez de plus, tant pour cent sur le produit de la cagnotte... Vous n'êtes pas forcée d'accepter, mais, si vous refusez, je ne réponds pas que la police ne sera pas ici ce soir !

POMEROL.

C'est clair !

MADAME SÉNÉCHAL.

Que faire, madame ?... on sait bien que cet homme-là est

un aventurier, qui n'a nul crédit !... Mais s'il n'a pas celui du bien, il a celui du mal !... on se résigne !...

POMEROL.

Ah ! ce n'est pas gai !

CLOTILDE.

Et... et votre fille, dont vous ne parlez pas ?

MADAME SÉNÉCHAL.

Ah ! madame ! vous touchez la plaie !... voilà le plus cruel de tout !... c'est de voir ma fille là-dedans !... mais que faire d'elle ?... Vous l'avez vue ! elle est jolie, distinguée, charmante... Et avec tout cela quel mari trouvera-t-elle, si ce n'est de l'espèce du mien ?... Un métier honnête ?... Je sais à quoi m'en tenir !... J'ai pensé au théâtre ; mais elle est naturellement triste et timide ; et aujourd'hui on veut de la gaieté, quand même !... Le ciel l'avait faite pour être une bonne petite bourgeoise, tout à sa maison ; elle ferait le bonheur d un honnête homme, et la fatalité ne le voudra pas !... Ah !... madame, quand j'y pense, mon cœur se fend, et j'en ai pleuré plus d'une fois, la nuit !... Et puis, l'habitude... on oublie.

CLOTILDE.

Mais enfin, pourquoi la laisser ici !... où il n'y a que mauvais exemple et danger pour elle.

MADAME SÉNÉCHAL.

Que vous dirai-je, madame, un espoir que j'ai !... Il ne vient pas ici que gens à mépriser !... Il y a aussi des égarés, des curieux, des honnêtes gens fourvoyés, comme monsieur... Je me dis quelquefois : il s'en trouvera peut-être un qui se prendra d'amour pour elle, et qui lui fera un sort !...

CLOTILDE.

En l'épousant !...

MADAME SÉNÉCHAL.

Peut-être !... mais nous n'avons pas le droit d'être si morales que ça, nous autres !

Elle se lève ainsi que Clotilde et Pomerol *.

CLOTILDE, à Pomerol, en lui serrant la main.

Oh ! Philippe ! quelles mœurs !...

POMEROL, de même.

Je vous ai prévenue !

Eclats de voix et de rire dans la salle à manger. On lève le store.

MADAME SÉNÉCHAL.

Voilà qu'on sort de table !... Vous restez, madame ?

CLOTILDE.

Oui, oui, je reste !

MADAME SÉNÉCHAL.

Une dame comme vous, au milieu de ce monde-là !...

CLOTILDE, prenant son voile.

On ne me verra pas !... surtout ne dites pas à votre fille que je suis là !...

MADAME SÉNÉCHAL, surprise.

Ah !

CLOTILDE.

Je veux la voir, l'étudier un peu, et je vous aiderai peut-être à la sortir d'ici !

MADAME SÉNÉCHAL, vivement, avec reconnaissance.

Oh ! madame ! (La porte s'ouvre).

CLOTILDE.

Ne me quittez pas, Philippe !

POMEROL.

Parbleu !... Mais vous savez : plus qu'une demi-heure !

* Clotilde, Pomerol, Mme Sénéchal.

CLOTILDE.

C'est assez !

POMEROL.

C'est trop !

SCÈNE XIV

Les Mêmes, FERNANDE, AMANDA, FLEUR-DE-PÊCHER, GIBRALTAR, SANTA-CRUZ, ROQUEVILLE, BRACASSIN, ANATOLE, LE COMMANDEUR, MARESQUIER, autres Convives, Hommes, Femmes et Joueurs, qui viennent peu à peu.

Les dîneurs entrent bruyamment les uns après les autres, en gens qui on bien dîné.

FLEUR-DE-PÊCHER, entrant la première avec Amanda.

Ah ! voilà maman Sénéchal !

AMANDA.

Bonjour, maman !

GIBRALTAR.

Tu nous as bien manqué, ma chère. Le commandeur a payé du champagne ! et Bracassin a été d'un drôle !...

MADAME SÉNÉCHAL, sans l'écouter.

Oui ! Où est donc Fernande ? (Appelant.) Fernande ?...

FERNANDE.

Comment ! Tu es là ?...

Elle se jette à son cou

MADAME SÉNÉCHAL, l'embrassant.

Oui. Je causais de toi, avec...

POMEROL, vivement.

Avec moi !...

FERNANDE, lui tendant la main.

Ah ! monsieur de Pomerol !... (A sa mère.) Mais comme tu rentres tard !...

MADAME SÉNÉCHAL.*

Tu n'as aucun mal, au moins? Cet accident?...

FERNANDE.

Ah ! tu sais?... Non, rien ! je t'assure !...

MADAME SÉNÉCHAL.

Chère mignonne... va !... Dire que tu pouvais...

FERNANDE, lui fermant la bouche.

Chut !... Puisque je te dis qu'il n'y a rien !...

FLEUR-DE-PÊCHER, à madame Sénéchal.

Oui, oui, embrassez-la, allez ! c'est une bonne fille... Elle n'a pas dîné de ne pas vous voir là !...

MADAME SÉNÉCHAL, prenant la tête de Fernande et l'embrassant à plusieurs reprises.

Ma chérie !...

Elles remontent ensemble et disparaissent pendant ce qui suit.

BRACASSIN, du fond**.

Et le café?

ROQUEVILLE, à Frédéric, qui prépare la table au fond.

Le café, les liqueurs, vite donc !

POMEROL, à Clotilde.

Roqueville !

CLOTILDE.

Je m'en doute !

ANATOLE, assez échauffé.

Ah çà ! et mon ami?... qu'est-ce qu'il est devenu, mon ami?...

* Amanda, Gibraltar, Fernande, madame Sénéchal, Fleur-de-Pêcher Pomerol, Clotilde.

** Roqueville, Gibraltar, Fleur-de-Pêcher, Amanda, Anatole, Pomerol Clotilde.

POMEROL.

Il est parti...

ANATOLE.

Comme çà !... C'est raide !...

AMANDA.

Et vous, vous ne dînez donc pas ?

POMEROL.

Non... J'ai quelqu'un !

AMANDA, apercevant Clotilde qui cache sa figure sous son voile

Ah ! pardon ! (A Fleur-de-Pêcher.) Mazette ! quelle robe !... Rien que ça de chic !

Elle va au piano.

FLEUR-DE-PÊCHER, à demi voix.

Elle se cache ! elle est laide !

ROQUEVILLE.

Qui veut des liqueurs ?

GIBRALTAR.

Moi !

ROQUEVILLE.

Cognac, kirsch ?

GIBRALTAR.

Les deux !...

FLEUR-DE-PÊCHER.

Mon amour de Bracassin, fais-moi une cigarette ! *

LE COMMANDEUR, lui présentant un cigare.

Votre Grâce ne préfère-t-elle pas un cigare, fait avec mon propre tabac, par mes propres esclaves ?...

* Bracassin, Roqueville, Gibraltar, Fleur-de-Pêcher, le Commandeur, Anatole, Pomerol, Clotilde.

FLEUR-DE-PÊCHER, le prenant.

Ce n'est pas, par hasard, le cigare de madame votre mère?

LE COMMANDEUR.

Plait-il?

FLEUR-DE-PÊCHER.

Non !... c'est que si c'était comme le diamant, faudrait le dire !

Le Commandeur offre un cigare à Clotilde qui le refuse et il remonte.

ANATOLE.

Elle est drôle, cette Fleur-de-Pêcher !...

Il donne du feu à Fleur-de-Pêcher.

CLOTILDE, assise sur le canapé, à Pomerol, qui est derrière.

Fleur-de-Pêcher !...

POMEROL.

Oui !... on l'appelle comme ça.

CLOTILDE.

Mais, Pêcher?... Il y a deux orthographes !

POMEROL.

Accent aigu!...

Amanda tapote du piano. Roqueville offre des liqueurs. Gibraltar en boit!... Maresquier, assis dans un coin, son foulard sur les genoux, sirote son café. Santa-Cruz fourre le sucre dans ses poches, etc. Arrivent des joueurs, hommes et femmes.

FLEUR-DE-PÊCHER.

Amanda, un tour de valse, ma biche !

Amanda entame une mazurka: Fleur-de-Pêcher et Anatole dansent en fumant.

CLOTILDE, à demi-voix.

Le drôle de monde !

POMEROL, de même.

N'est-ce pas?...

CLOTILDE.

Renseignez-moi un peu..... Qu'est-ce que celui-là, au fond, avec des lunettes ?...

POMEROL.

Un provincial, évidemment !... quelque bon père de famille de Coulommiers ou de Carcassonne, qui a des vices, et les mène de temps en temps à Paris, prendre l'air !

CLOTILDE.

Et cet autre dans son coin, à cheveux gris..... Et sinistre !

POMEROL.

Oh ! Thomasseau !... un drame, celui-là !... Un ancien notaire de Grenoble, qui, pour le jeu, a dévoré sa charge, ruiné tous les siens, et de si près rasé la cour d'assises, qu'il lui en reste comme un parfum de galères !..... Sa femme est morte de chagrin... son fils, d'un coup d'épée ; tout ça tué par lui ! Sa fille s'en va de la poitrine, et il a dû mettre en gage ses boucles d'oreilles pour jouer ce soir, en se disant qu'elle n'en aura plus besoin la semaine prochaine !...

CLOTILDE.

Quelle horreur !... Et ce petit roux qui bat la mesure avec sa tête ?

POMEROL.

Oh ! c'est autre chose, celui-là !... Gai, vif, un écureuil !... Un commis de je ne sais quel magasin, qui vole son patron, joue ce qu'il vole, perd ce qu'il joue, revole ce qu'il perd... Et toujours comme ça... De l'avenir, ce gaillard-là !...

CLOTILDE.

Et cette grande, assez distinguée, qui est debout, nou tournant le dos ?

POMEROL.

La comtesse ! ci-devant femme du monde !..... Mystère et dégringolade !...

CLOTILDE.

Celle qui boit tant de liqueurs ?

POMEROL.

Gibraltar !... Utilité et complaisance !

CLOTILDE.

Celle en bleu... qui joue du piano ?

POMEROL.

Une jeune !

CLOTILDE.

La noire ?

POMEROL.

Une vieille !... La rose, une pas grand'chose !... et la puce, une rien du tout !...

Ils remontent tous deux.

ROQUEVILLE.

Allons, messieurs, c'est fini, ce café !..... Ne perdons pas notre temps.

Il traverse le théâtre.

TOUS.

Oui ! oui !...

ROQUEVILLE, à Frédéric, qui dessert vivement.

Tout est fermé ?

FRÉDÉRIC.

Recta !...

ROQUEVILLE.

Les chiens ?

FRÉDÉRIC.

Lâchés !

ROQUEVILLE.

Vérifie la sonnette d'alarme... Et bonne garde !

FRÉDÉRIC.

Oui, monsieur.

Madame Sénéchal et Fernande reparaissent.

ROQUEVILLE.

Allons, mesdames !... allons !... au jeu !

On prépare vivement les tables de jeu.

MADAME SÉNÉCHAL.

Fernande !

FERNANDE.

Oui, mère !

Elle descend à droite, et ouvre un meuble fermé à clef, d'où elle tire des cartes.

ROQUEVILLE, à Fernande, à demi-voix, en lui prenant les jeux de cartes des mains à mesure qu'elle les tire.

Je veux vous parler ! ce soir ! (Fernande lui tend les cartes sans rien dire. Nettement.) Vous m'entendez ?

FERNANDE.

Oui, monsieur !

Roqueville remonte avec les cartes. Fernande va porter d'autres jeux dans la salle à manger, où s'installent d'autres joueurs.

BRACASSIN, à madame Sénéchal qui prépare les jetons.

Allons, allons, maman Cagnotte. Plus vite que ça donc !... Nous perdons notre temps !...

TOUS.

Oui ! Vite donc !

Ils se placent.

A gauche, autour d'une roulette, Maresquier, Anatole et d'autres. Au fond, devant le piano, Bracassin, Fleur-de-Pêcher, Santa-Cruz. Jeu dans la salle à manger.

SANTA-CRUZ, à Amanda.

Pardon, pardon, j'ai retenu la charnière avant vous !

AMANDA, installée.

Ah bien, moi, je l'ai prise !

SANTA-CRUZ.

Voulez-vous me rendre ma place..., intrigante!...

AMANDA.

Ah! dites donc, vous... débris!

ROQUEVILLE.

Silence, les femmes!

FLEUR-DE-PÊCHER.

C'est vrai, ça, elle est assommante!...

BRACASSIN.

Cette vieille décharnée acharnée à sa charnière!

SANTA-CRUZ.

Manants!

Murmures. Roqueville met le bon ordre.

CLOTILDE, bas à Pomerol en redescendant*.

Au fait, pourquoi y tient-elle tant, à sa charnière?

POMEROL.

C'est qu'elle croit que ça lui portera bonheur!... Un fétiche! c'est aussi usé que le sou troué!... mais c'est de son temps!

CLOTILDE.

Un fétiche?

POMEROL.

Oui... Tenez! Voyez-vous le petit père Maresquier qui se coiffe d'un bonnet de soie noire?

CLOTILDE.

Oui!

POMEROL.

Eh bien, c'est un fétiche!... Il ne jouerait pas sans son bonnet! Le même depuis dix ans!

* Clotilde, Pomerol.

CLOTILDE.

Il gagne donc avec?

POMEROL.

Jamais!

CLOTILDE.

Eh bien! alors?

POMEROL.

Ah bien! si nous raisonnons les superstitions!... Thomasseau, lui, ne jouerait pas sans empiler son or de certaine façon! Anatole nous a gagné pendant deux mois, à la faveur d'une araignée dans sa montre... Bracassin, qui rit de ces folies, magnétise les cartes! Et Gibraltar, qui les méprise, évoque l'esprit de Mazarin, le plus grand tricheur de son temps!

CLOTILDE.

Mon Dieu! Le drôle de monde!

POMEROL.

Oh! bien! Et les comètes!... Et les martingales!... mais on n'en finirait pas!

On commence à jouer. Fernande, ressortie de la salle à manger, est venue lentement par la droite jusqu'au canapé, où elle tombe assise, triste et comme à bout de forces.

CLOTILDE.

La voilà seule... n'est-ce pas le moment.

POMEROL.

Oui

Il va doucement à Fernande qui tout à ses réflexions ne le voit pas venir *.

Bruit des joueurs.

FERNANDE.

Ah! vous êtes encore là!... M. de Pomerol?

POMEROL.

Oui, mon enfant, oui!...

FERNANDE.

Pourquoi êtes-vous resté?... vous avez tort...

* Pomerol, Fernande.

POMEROL, gaiement.

Oh ! je ne joue plus... je suis bien guéri !...

FERNANDE.

On croit cela. Et puis un jour...

Clotilde traverse peu à peu et vient derrière le canapé écouter.

POMEROL.

Pas moi !... J'ai fait serment à celle que j'aime de ne plus toucher une carte.

FERNANDE, sans voir Clotilde.

Oh ! alors, si vous aimez !

POMEROL.

Est-ce que vous vous ressentez de cet accident de tantôt ?

FERNANDE.

Non ! rien !

POMEROL.

C'est que vous semblez si triste !

FERNANDE.

Oh ! moi, vous savez... Je ne suis jamais bien gaie !

POMEROL.

Et vous n'avez guère sujet de l'être, c'est vrai, ma pauvre enfant !... (Rires, cris des joueurs au fond.) Tout cela est si laid à voir et à entendre !

FLEUR-DE-PÊCHER, gaiement.

A nous, Amanda !... ramasse !

Elles rient.

FERNANDE.

Elles s'amusent !... elles rient ! Elles sont bien heureuses !

POMEROL.

Vous les enviez ?

FERNANDE.

Ah ! Dieu oui, je les envie !... Du moins elles mènent la

vie qu'elles aiment; tandis que moi!... (Après un silence.) Et dire qu'il y a des femmes à cette heure-ci, qui travaillent tranquillement au coin du feu, entre leur mari qui se repose et leurs enfants qui dorment!... Je ne connaîtrai jamais cela, moi!... jamais!... Ce n'est pourtant pas si ambitieux, ce bonheur-là...; la dernière des paysannes le possède!...

POMEROL, lui prenant la main amicalement.

Et pourquoi, ma chère enfant, ne le connaîtriez-vous pas comme les autres?

FERNANDE, après avoir secoué la tête tristement et luttant contre les larmes.

Ah! monsieur de Pomerol!... Je suis bien à bout de force et de courage, allez!... je ne peux plus!... vrai!... Je ne peux plus!...

POMEROL.

Eh bien, eh bien! voyons! voyons!... qu'est-ce que c'est que ça?... des larmes!...

FERNANDE, sanglotant.

Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux être morte!... Ah! quand je pense que je serais morte, maintenant!... Je serais si tranquille!...

Rires, éclats de voix des joueurs.

POMEROL, vivement.

Taisez-vous, malheureuse enfant!... Alors c'est donc vrai, ce que l'on dit... et cette voiture... c'est bien volontairement?...

FERNANDE, vivement.

Qui dit cela?

POMEROL.

Enfin!... je le sais!

FERNANDE.

Ma mère aussi?

POMEROL.

Non! non!... pas elle!...

FERNANDE.

Ah! monsieur de Pomerol, ne le dites pas à ma mère!,.. Je vous en supplie!... Pas à elle!...

POMEROL.

A personne, mon enfant!... mais vous qui parlez de votre mère; mais pensez donc, la pauvre femme, où en serait-elle à présent, si par malheur?...

FERNANDE.*

Oh! je sais bien!... mais je ne pensais pas à cela!... j'avais la tête perdue!...

POMEROL.

Jurez-moi au moins que vous ne recommencerez plus!

CLOTILDE, prenant la main de Fernande.

Recommencer!... maintenant qu'elle n'est plus seule!

FERNANDE, la reconnaissant.

Madame!...

CLOTILDE assise à côté d'elle sur le canapé.

C'est moi, oui, je suis revenue, pour vous consoler, ma chère enfant, et tenir la promesse qu'il vous a faite!

FERNANDE.

Ah! madame! ah! faites cela! je vous en supplie! oh! c'est une charité bien placée!... je vous assure!...

CLOTILDE.

Eh bien, demain, chez moi à cinq heures!... je me charge de vous!... de votre mère aussi!... Est-ce dit?...

FERNANDE, lui baisant les mains

Ah! madame!

CLOTILDE.

Chut! on nous regarde... Essuyez vos yeux.

* Pomerol, Fernande, Clotilde.

ROQUEVILLE, au fond, vivement*.

Arrêtez !... (Les joueurs surpris s'arrêtent.) Les chiens aboient !

PLUSIEURS JOUEURS, effrayés.

Les chiens aboient !

Tous prêtent l'oreille, anxieux.

BRACASSIN.

La police !

TOUS.

La police !

BRACASSIN, à demi-voix, au commandeur.

Laissez donc l'argent, vous, s'il vous plaît.

LE COMMANDEUR.

Mais !...

ROQUEVILLE, avec autorité.

Taisez-vous donc !

Mouvement d'épouvante. La roulette est remplacée par un échiquier. Les dames ont tiré leur ouvrage de leur poche et travaillent. Amanda joue du piano, un amateur chante, le commis bat la mesure, etc. — Frédéric paraît sur le seuil.

MADAME SÉNÉCHAL.

Il y a quelque chose ?...

FRÉDÉRIC.

Mais non ! rien !

ROQUEVILLE.

Mais ces chiens qui aboient avec fureur !

FRÉDÉRIC.

Ah ! les chiens !... C'est la lune; ils aboient à la lune !

Tous respirent.

BRACASSIN, rassuré.

Le diable les emporte !

GIBRALTAR.

Mes enfants !... quelle souleur !...

* Clotilde, Pomerol, Fernande, Roqueville.

ANATOLE.

J'en ai chaud !...

FLEUR-DE-PÊCHER.

Est-on bête !...

Ils se mettent tous à rire, et le jeu reprend de plus belle.

BRACASSIN.

Qui prend la banque ?

ANATOLE.

Moi ! moi !

ROQUEVILLE *descend à droite, à Fernande.*

Qu'est-ce donc que cette femme qui vous serrait la main si tendrement ?

FERNANDE.

Que vous importe, monsieur ?

ROQUEVILLE.

Il m'importe !... Je me défie de ce monsieur de Pomerol, et je désire savoir ce qui se complote là, entre vous, depuis une heure !

FERNANDE.

Rien qui vous regarde !

ROQUEVILLE.

Nous allons voir!... chez vous !... je vous rejoins !

FERNANDE, *se levant.*

C'est inutile, monsieur !... Je n'irai pas chez moi !

ROQUEVILLE.

Plaît-il ?

FERNANDE. *

Je n'irai pas !

ROQUEVILLE.

Prenez garde !... ma chère enfant !... Vous avez depui

* Clotilde, Pomerol, Roqueville, Fernande.

quinze jours des velléités d'indépendance... et j'aime assez qu'on m'obéisse !...

FERNANDE.

Oh ! c'est que je ne veux pas vous obéir !... Je ne le veux plus !...

ROQUEVILLE.

Allons donc ! c'est une révolte ! dites-le donc, alors !

FERNANDE.

Eh bien ! je le dis.

ROQUEVILLE, riant d'un mauvais rire.

Allons !... petite folle !... va.

FERNANDE.

Ah ! ne me touchez pas, monsieur, ou je crie !

CLOTILDE attirant l'attention de Pomerol sur ce qui se passe *.

Philippe !

ROQUEVILLE.

Parce que ?...

FERNANDE.

Parce que je vous hais et je vous méprise !...

ROQUEVILLE, hors de lui, lui prenant le bras.

Ah !... Tu viendras !... de gré ou de force !

FERNANDE, poussant un cri.

Ah !

POMEROL, sautant à la gorge de Roqueville, qu'il terrasse sur le canapé.

Bandit !...

Tous les joueurs se lèvent en tumulte.

MADAME SÉNÉCHAL, accourant et prenant sa fille dans ses bras.

Ma fille !... Il ose toucher ma fille !...

* Clotilde, Pomerol, Fernande, Roqueville.

ROQUEVILLE, *écumant.*

Laissez-moi, vous!

Bracassin et Anatole les séparent.

POMEROL.

Torturer cette enfant!

ROQUEVILLE, *hors de lui.*

De quoi vous mêlez-vous, vous? Ne puis-je parler tranquillement à ma m...

Mouvement.

POMEROL.

Achève!... et je t'étrangle!

MADAME SÉNÉCHAL.

Ma fille!... il ment!... l'infâme!... Fernande!

FERNANDE, *défaillante.*

Ah! mère! emmenez-moi!

Les femmes l'entourent.

ROQUEVILLE, *se dégageant.*

Ah! je me vengerai!

MADAME SÉNÉCHAL, *revenant sur lui et contenue par Pomerol* *.

Te venger!... mais je ris de toi!... lâche coquin!

AMANDA, FLEUR-DE-PÊCHER, GIBRALTAR.

Voyons! Sénéchal!

MADAME SÉNÉCHAL, *hors d'elle-même.*

Et sortez tous! Tous! avec lui! Entendez-vous! (*Elle ouvre la fenêtre toute grande.*) Ou j'appelle!... Et je crie dans la rue qu'il y a ici une caverne de voleurs, où l'on tue mon enfant...

AMANDA, *effrayée.*

Ah! mais non!

* Clotilde, Fernande, madame Sénéchal, Pomerol, Anatole, Bracassin, Roqueville.

ANATOLE.

Bigre ! mais elle est folle !

BRACASSIN.

Le Commandeur a pris mon argent ! Eh ! Commandeur !

Il sort en courant. Les joueurs ramassent leurs enjeux vivement et se dispersent pendant ce qui suit.

ROQUEVILLE, à Pomerol *.

Mais soyez tranquille ! je vous retrouverai !..

Il s'élance dehors.

POMEROL.

Ah ! Je te le conseille !... Allons ! Clotilde ! vite ! le commissaire n'est peut-être pas loin ! Nous nous occuperons d'elle demain !

MADAME SÉNÉCHAL, cherchant à ranimer sa fille.

Ma fille !... ma Fernande !...

CLOTILDE, prête à sortir avec Pomerol.

Pauvre fille !... Je comprends maintenant pourquoi elle voulait mourir !

* Fernande, madame Sénéchal, Clotilde, Pomerol, Roqueville, Frédéric.

ACTE DEUXIÈME

Salon chez Clotilde. — Porte d'entrée au fond. Fenêtre à droite, donnant sur la cour. — Portes d'appartements au fond, des deux côtés, cheminée à gauche, avec glace sans tain. Canapé devant la cheminée, obliquement. Petite table au bout du canapé. — A droite, table. — Fauteuils, chaises, deux chaises basses.

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, GEORGETTE.

Clotilde est assise sur le canapé et écrit. Georgette entre vivement en parlant à la femme de chambre qui lui ouvre la porte.

GEORGETTE, très-fiévreuse.

Monsieur de Pomerol n'est pas ici ? Il n'y est pas, n'est-ce pas ?

CLOTILDE.

Ton mari ?

GEORGETTE.

Oui, mon mari, oui !... mon mari, oui !...

CLOTILDE.

Mais non ! Tu vois !...

GEORGETTE.

C'est cela ! Il n'y est pas !... J'en étais sûre !

CLOTILDE.

Mais, grand Dieu ! quelle entrée ! qu'y a-t-il ?

GEORGETTE.

Ah ! cousine, tu me reproches souvent ce que tu appelles mes folles jalousies !... mais cette fois, par exemple !..

CLOTILDE.

Eh bien ?

GEORGETTE.

Ah non ! non, non ! Je n'admets pas ça !* Il part à huit heures du matin en me disant : j'irai ici, puis là, et puis chez Clotilde, et je serai de retour à trois heures : il en est cinq et j'attends encore... c'est trop fort !

Elle s'assied à gauche.

CLOTILDE.

Mon Dieu, ma chère ! un jour de départ, franchement ! Un avocat qui va plaider si loin !.. il est sans doute au Palais.

GEORGETTE, se levant.

Oui ! Et hier au soir, y était-il, au Palais, pour me rentrer à minuit passé ?

CLOTILDE.

Ah ! hier ? Il ne t'a rien dit de sa soirée d'hier ?

GEORGETTE.

Mais rien !

CLOTILDE.

C'est donc qu'il n'y a rien là qui t'intéresse ! Et, en vérité ! tu es bien enfant, avec tes jalousies sans motif.

GEORGETTE **.

Sans motif !... un mari pareil ! un passé ! une jeunesse !...

* Georgette, Clotilde.

** Clotilde, Georgette.

CLOTILDE, se levant.

Raison de plus pour te rassurer ! Il n'y a pas comme ces fous d'autrefois pour faire des maris raisonnables !... ils sont si calmes !

GEORGETTE.

Calme !... lui ?... je trouve des femmes plein ses tiroirs !

CLOTILDE.

Des femmes !

GEORGETTE.

Eh ! oui ;... je ne peux pas fouiller un peu dans ses papiers, sans y découvrir des lettres, des photographies !... Mais tiens, tout à l'heure encore en préparant son départ !...

Elle montre des portraits photographiés.

CLOTILDE.

Des portraits !...

GEORGETTE.

De femmes !... Tiens, celle-ci... est-elle assez décolletée !... l'effrontée ! ... et celle-là, avec ces cheveux en l'air !... et cette autre qui a l'air de me rire au nez !... et au revers cette écriture de blanchisseuse « Le bon petit chien-chien à son chat-chat chéri !... »

CLOTILDE, embarrassée.

Mon Dieu, que sais-je... d'anciennes clientes !...

GEORGETTE.

C'est ça !... des clientes !... C'est son mot !... Lorsqu'il vient à la maison quelque jolie femme voilée !... avec laquelle il s'enferme pendant des heures !... Une cliente !... Et si je veux rester... « Oh ! non ! Le secret de la profession !— Mais pourtant ce voile ?... — Sans doute, on vient chez nous comme chez les médecins !...— Mais si c'est comme les médecins !— Georgette, mon enfant, c'est ridicule, je t'en prie !... Va dans ta chambre ! » Je m'en vais ! Je fais un mauvais sang !... et je pleure !...

c'est-à-dire je pleurais; car maintenant j'ai un procédé à moi, pour me rassurer !

CLOTILDE.

Ah !

GEORGETTE.

Oui ! un petit trou que j'ai percé dans la cloison, et par où je vois tout ce qui se passe dans son cabinet !

CLOTILDE.

Eh bien ! qu'as-tu vu, dans son cabinet ?...

GEORGETTE.

Oh ! la première fois ! il y a huit jours ... un scandale !... C'était une grande blonde, celle-là, encapuchonnée jusque-là ! elle entre, il ferme la porte ! je m'installe à mon observatoire, elle ôte son voile !...elle était jolie !... Mon mari se rapproche, elle parle,... parle !... Je voyais bien, mais je n'entendais rien ! Tout à coup, elle se lève et dégrafe son corsage...

CLOTILDE.

Ah !...

GEORGETTE.

Arrache son col, et découvre toute son épaule !...

CLOTILDE

Oh !

GEORGETTE.

Je n'attends pas le reste, tu penses !... je m'élance à la porte, je frappe, je crie : Philippe ouvre, effarée, la femme se rajuste !.. tableau !... explication !... j'étais dans mon tort !

CLOTILDE.

Ah !

GEORGETTE.

Elle plaidait en séparation, et lui faisait voir les bleus dont l'avait tatouée son mari ! — Ça, je les ai vus !... aucun doute !

CLOTILDE.

Et cela ne t'a pas corrigée de tes maudits soupçons?...

GEORGETTE.

Non! et tu vois bien que j'ai raison, et qu'il y a quelque chose... Car enfin, ces cartes!

CLOTILDE.

Bon!... le passé!

GEORGETTE.

Mais je suis aussi jalouse du passé, moi!— L'idée qu'il a dit à d'autres femmes : je vous aime!... Oh!... Et encore s'il n'avait dit que cela!... et s'il n'avait fait que de le dire!... Non, vois-tu?... Toute femme qu'il regarde un peu dans la rue! Je pense: C'en est une!... et je lui arracherais les yeux!... Je comprends le crime!

CLOTILDE.

Il faut pourtant bien te dire, ma mignonne, que ton histoire est celle de toutes les nouvelles mariées.

GEORGETTE.

Cela ne me console pas.

CLOTILDE.

Et, en vérité, un mari qui n'aurait jamais aimé avant, offrirait de pauvres garanties de sécurité; sans compter qu'il serait bien un peu ridicule.

GEORGETTE.

Ah! voilà le grand mot : ridicule!.. Le bel argument! Cent maîtresses à monsieur avant la noce.... Très-bien! ... Un seul amant à madame... Très-mal!

CLOTILDE.

Sans doute.

GEORGETTE.

Je trouve cela indigne, moi, et monstrueux. Pourquoi monsieur ne m'apporte-t-il pas les prémices de son cœur, comme il a ceux du mien?

CLOTILDE.

Grand bébé, va!

GEORGETTE.

Bébé n'est pas une raison. — Pourquoi exigent-ils de nous des vertus qu'ils n'ont pas?

CLOTILDE.

Parce que ce sont ces vertus-là qui font tout notre prestige à leurs yeux. S'ils les estiment tant chez nous, c'est qu'ils se reconnaissent incapables de les avoir. Plains-toi de cette supériorité qu'ils nous accordent!

GEORGETTE.

Je me moque de la supériorité, moi; l'égalité me suffit.

CLOTILDE.

Ah! mignonne, le jour où nous ne serons plus que leurs égales, comme nous leur serons inférieures!...

GEORGETTE.

Enfin, tu n'es donc pas jalouse, toi?

CLOTILDE.

Autant que toi, peut-être.

GEORGETTE.

Eh bien?

CLOTILDE.

Mais du présent seulement; et c'est bien assez, grand Dieu!

GEORGETTE.

Jalouse comme moi, à mordre, à déchirer, à tuer!

CLOTILDE.

Eh! mon Dieu!...

GEORGETTE.

Enfin, si tu étais trompée, que ferais-tu?

CLOTILDE.

Moi?

GEORGETTE.

Oui !

CLOTILDE, toute pâle.

Ce que..... ah ! je ne sais pas ; mais je ne me souhaite pas de le voir !... Laissons ces folies qui me troublent, et...

Elle va à la cheminée.

GEORGETTE, remontant.

Au contraire, et, puisque nous sommes sur ce chapitre, veux-tu me permettre un bon avis, cousine ?...

CLOTILDE.

Un avis ?...

GEORGETTE.

Oui, sur ton futur mariage.

CLOTILDE.

Parle.

GEORGETTE.

Hier j'étais en visite chez Hortense.

CLOTILDE.

Madame de Brionne ?

GEORGETTE.

Oui... cette Brionne qui est si doucereuse... et si fausse !

CLOTILDE.

Donc ?...

GEORGETTE.

Donc, tout en feuilletant un album, je prêtais l'oreille à certaine conversation qui se tenait un peu plus loin, à demi-voix, et où ton nom venait d'être prononcé... Mais, disait l'un, à quand ce fameux mariage ? Il serait plus que temps, disait l'autre, car enfin le marquis...

CLOTILDE.

Ah ! il s'agissait du marquis ?

Elle s'assied sur le canapé.

GEORGETTE.

Le marquis est partout avec elle... Il faudrait pourtant savoir à quoi s'en tenir, afin de régler sa conduite là-dessus. Quelqu'un m'ayant ici parlé, je n'ai plus entendu le reste, sauf cette phrase de la charitable Hortense : « En vérité, ce serait très-fâcheux pour Clotilde, car elle s'est compromise avec lui un peu plus que de raison. »

CLOTILDE.

Compromise ?

GEORGETTE.

C'est ce mot-là, cousine, qui m'a décidée à te faire part de l'incident, et quand ce ne serait que pour faire enrager cette peste d'Hortense.

CLOTILDE.

Oui, c'est une méchante créature !

THÉRÈSE.

Madame de Brionne demande si madame...

GEORGETTE.

Elle ?...

CLOTILDE.

Oui, oui, faites entrer !

Elle se lève.

SCÈNE II

CLOTILDE, MADAME DE BRIONNE, GEORGETTE.

MADAME DE BRIONNE.

Ne vous dérangez pas, chère belle, je ne fais qu'entrer et sortir.

CLOTILDE, lui montrant un siége.

Mais, ma toute bonne, vous êtes toujours la bienvenue, vous le savez !

MADAME DE BRIONNE.

Non, non ! pas de siége !... je ne pose pas ! (A Georgette.) Bonjour, mon cœur ! (A Clotilde.) On m'attend en bas... deux mots et je me sauve !

CLOTILDE.

Dites !...

MADAME DE BRIONNE.

Ma sœur et moi, chère amie, nous mourons d'envie d'aller demain à la Chambre, où il se dira, paraît-il, des choses fort curieuses !... et j'ai pensé qu'à votre recommandation, le marquis voudrait bien employer pour nous son crédit !...

CLOTILDE.

Le marquis ?... Mais il est absent, vous le savez !

MADAME DE BRIONNE

Ah ! il n'est pas de retour ?

CLOTILDE.

Mais non !

MADAME DE BRIONNE.

Oh ! que vous m'étonnez !... Comment cela se peut-il ? Châteaugiron me dit l'avoir rencontré hier !...

CLOTILDE.

Le marquis ?

MADAME DE BRIONNE.

Hé, oui, en voiture fermée !

CLOTILDE.

C'est une erreur !

MADAME DE BRIONNE.

Évidemment !... Vous seriez la première instruite de son arrivée ! Je gronderai Châteaugiron, qui semblait pourtant bien sûr de son fait...

CLOTILDE, dissimulant son inquiétude.

Il s'est pourtant bien trompé.

MADAME DE BRIONNE.

Il y a de ces ressemblances... n'en parlons donc plus, ma toute charmante, je vais frapper ailleurs.

CLOTILDE.

Déjà ?

MADAME DE BRIONNE.

Oh ! oui, je n'ai que le temps pour mes places... (A Georgette.) Au revoir, mignonne. A-t-elle bonne mine, la chérie !... Votre mari part ?

GEORGETTE.

Ce soir.

MADAME DE BRIONNE.

Avec vous ?

GEORGETTE.

Non, seul.

MADAME DE BRIONNE.

Oh ! quelle imprudence, mon enfant !... Il ne faut pas laisser les maris aller si loin tout seuls..., et pour si longtemps. Mais je bavarde là... je suis si heureuse de vous voir !... A bientôt, n'est-ce pas ?

CLOTILDE.

A bientôt.

MADAME DE BRIONNE.

C'est ça.... A bientôt !... à bientôt !

Elle sort.

SCÈNE III

CLOTILDE, GEORGETTE*.

GEORGETTE, exaspérée.

Serpent !... Elle sait que je suis jalouse !...

* Georgette, Clotilde.

CLOTILDE, *qui a sonné Thérèse.*

Thérèse ! est-on venu du télégraphe?

THÉRÈSE.

Non, madame, pas encore.

GEORGETTE.

Tu attends une dépêche ?

CLOTILDE.

D'André, oui.

GEORGETTE.

Oui, et tu es inquiète !... Eh bien, je ne suis pas fâchée de voir que je ne suis pas la seule.

POMEROL.

Madame est visible ?

GEORGETTE.

Mon mari !... Enfin !... oui, oui, arrivez !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, POMEROL*.

POMEROL.

Ah ! Georgette !... Tant mieux !... Bonjour, Clotilde !...

GEORGETTE.

D'où venez-vous, monsieur ?

POMEROL.

Oh ! c'est trop long.

GEORGETTE.

D'où venez-vous ?

* Georgette, Pomerol, Clotilde assise à la table.

POMEROL.

Une scène !... Oh ! non ! écoute, pas aujourd'hui, je t'en prie !... A mon retour.

GEORGETTE.

Oui-dà !...

POMEROL.

D'autant que je suis d'une humeur !... je viens de bouleverser tous mes cartons, sans pouvoir trouver un petit paquet.

GEORGETTE.

Eh bien, moi, je trouve sans chercher.

POMEROL.

Quoi ?

GEORGETTE, lui mettant les cartes sous le nez.

Ça !

POMEROL.

Ah ! les voilà !

GEORGETTE.

Hein !

POMEROL.

Mais ce que je cherche !... Et c'est elle qui l'a !...

GEORGETTE.

Oui, c'est moi !

POMEROL.

J'aurais dû m'en douter !... Mais quelle rage de fouiller dans tous mes dossiers !

GEORGETTE.

Ça, un dossier !

POMEROL.

Eh ! oui... Le dossier Machanneau !

GEORGETTE.

La femme aux bleus ?

POMEROL.

La femme aux bleus. Injures et sévices! Introduction par le mari de femmes galantes au domicile conjugal, et preuves à l'appui... Photographies d'icelles, avec dédicaces incendiaires!...

GEORGETTE.

Alors le *chien-chien* et le *chat-chat*?

POMEROL.

Machanneau!

GEORGETTE.

Ah! moi qui croyais que c'était toi!

POMEROL.

Toujours?... Moi, un chat-chat!...

GEORGETTE, lui fermant la bouche.

Bon! bon, assez!... je vous pardonne ça!

POMEROL, baisant la main.

Merci! *

GEORGETTE.

Mais ceci!

Elle montre un petit écrin.

POMEROL.

Encore, quoi?

GEORGETTE.

Cette miniature, dans votre bureau!...

POMEROL.

Une miniature?

GEORGETTE.

Un portrait d'actrice!... en robe Louis XVI, et poudrée!

POMEROL.

Chez moi?

* Pomerol, Georgette, Clotilde.

GEORGETTE.

Niez-le !

Elle ouvre et montre.

POMEROL, regardant.

Mon arrière-grand-mère !...

GEORGETTE.

Votre ?... une femme si jeune que ça !...

POMEROL.

Dame, en 87 !

GEORGETTE, stupéfaite.*

Ah !

POMEROL, à Clotilde.

Elle est folle, elle est folle, elle est folle !

Il s'assied à la table.

GEORGETTE.

Bon, assez, je vous pardonne encore ça ! ... Mais il y en a tant d'autres !...

POMEROL.

Et mes malles, et mon linge, rien n'est prêt?

GEORGETTE.

Mon Dieu, c'est bien, j'y vais !... Montrez-moi encore, (Elle regarde le portrait.) Oui ! c'est vieux ! (L'embrassant.) Ah ! que je t'aime et que je suis contente ! (A demi-voix.) Jure-moi que tu ne me tromperas pas en Corse !...

POMEROL.

Je le jure !

GEORGETTE.

Sur cette vénérable image !...

POMEROL.

Oui !... mes malles ?

* Georgette, Pomerol, Clotilde.

GEORGETTE.

J'y cours. Mais reviens vite!

POMEROL.

Tout de suite.

GEORGETTE.

Oh ! que je suis contente! ah ! que je suis donc contente!

Elle sort en courant.

SCÈNE V

CLOTILDE, POMEROL.*

CLOTILDE.

Avouez qu'elle vous aime de tout son cœur.

POMEROL.

Et convenez que je le lui rends de toute mon âme.

CLOTILDE.

Ça... je le crois...

POMEROL.

André, parlons d'André... Avez-vous des nouvelles d'André ?...

CLOTILDE.

Oui... une lettre, ce matin.

POMEROL.

De Blois?

CLOTILDE.

Voici le timbre !...

POMEROL.

A la bonne heure.

CLOTILDE.

Elle m'est arrivée comme je venais de faire partir une dépêche pour savoir si André est réellement là-bas! Et j'attends la réponse!

* Pomerol, Clotilde

POMEROL.

Ah çà, des soupçons... Encore ?...

CLOTILDE.

Ah ! mon ami ! Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me demande s'il m'aime toujours autant ?—Enfin, que vous dirai-je, vous qui aimez, faites la part de la femme et de ses nerfs, et d'une femme naturellement assez jalouse...

POMEROL.

Et pas mal nerveuse !

CLOTILDE.

Et peut-être un peu folle.

POMEROL.

Peut-être !

CLOTILDE.

Tenez, vous avez raison !... Laissons là mes craintes ridicules et parlons de vos protégées !... car vous avez fait, je pense, tout ce qui était convenu !

POMEROL.

Et au delà de nos souhaits !... A neuf heures du matin, j'étais rue des Acacias, où j'ai trouvé les pauvres femmes assez tristes, comme vous pensez !

CLOTILDE.

Oui... Et nous ne nous sommes pas trompés ?... Cet affreux Roqueville ?...

POMEROL.

Hélas, oui !

CLOTILDE.

Quel malheur !

POMEROL.

C'est au moment où sa mère était arrêtée... Ce misérable qui a persuadé qu'il la ferait sortir de prison, et, abusant de

ce qu'elle était seule, sans défense, à force de promesses et de menaces !...

CLOTILDE.

Pauvre fille !...

POMEROL.

Et je n'étais pas là !... quels remords !...

CLOTILDE.

Et toutes deux, n'est-ce pas, bien résolues au départ

POMEROL.

Ah ! Dieu !... Les malles étaient déjà faites ! Gibraltar s'est trouvée là à point nommé... pour traiter avec elles de l'achat du mobilier... et du fonds... y compris tous les coquins ! — A dix heures tout était conclu... On signait le transfert du bail chez le propriétaire... A onze heures elles montaient en fiacre, et un quart d'heure après, je les installais à l'hôtel de Normandie... rue du Havre... comme deux nouvelles débarquées de leur province !...

CLOTILDE, se levant.

Très-bien, le reste me regarde...

POMEROL, se levant.

Je n'osais vous le rappeler, ma chère Clotilde; mais vous le voyez, je pars : c'est à vous de continuer l'œuvre commencée, jusqu'à mon retour, qui peut tarder.

CLOTILDE.

Reposez-vous sur moi... Mais elles ne comptent pas rester à cet hôtel ?

POMEROL.

Non ! — Seulement, elles n'en sortiront que par votre conseil, et pour habiter le quartier qui cadrera le mieux avec vos projets sur elles !

CLOTILDE.

Nous y aviserons !... Et... car tout importe maintenant... leur tenue ?... leur toilette ?...

POMEROL.

Parfaites !... Vous pouvez du reste en juger tout de suite... car elles sont là dans le square, en face ! assises sur un banc.

CLOTILDE.

Là ?

POMEROL, montrant la glace sans taiu.

Voyez !

Ils s'approchent de la cheminée.

CLOTILDE.

Ah ! ces deux femmes en toilette sombre ? n'est-ce pas ?

POMEROL.

Précisément.

CLOTILDE.

Vous avez raison ! une très-bonne mise ! — Mais que font-elles là ?

POMEROL.

Elles attendent... Elles n'ont qu'un rêve, vous le pensez bien : c'est d'être reçues par vous... mais malgré votre invitation formelle et mon insistance, elles n'ont jamais voulu consentir à monter avec moi... réserve dont on ne peut que leur savoir gré; et je suis là pour leur transmettre vos ordres... Décidez !...

CLOTILDE.

Mais qu'elles viennent !... Il faut bien que je cause avec elles !...

POMEROL.

Vous les recevrez ?

CLOTILDE.

Mais tout de suite !

POMEROL, après un signe fait à la fenêtre.

J'en étais sûr... elles m'ont vu... c'est le signal convenu pour leur dire de monter. — Mais décidément, Clotilde, vous

êtes l'ange du bienfait! — Je vous dis adieu et vous laisse avec elles, car l'heure me talonne!

CLOTILDE.

Alors, à quand?

POMEROL.

Ah!... un mois, six semaines!... que sais-je... mon adresse à Bastia!... Hôtel Paoli!

CLOTILDE.

Bien!...

LE DOMESTIQUE, entrant.

Il y a là des dames?...

CLOTILDE, l'interrompant.

Faites entrer!...

On introduit Fernande et sa mère.

SCÈNE VI

LES MÊMES, FERNANDE, MADAME SÉNÉCHAL..

POMEROL, allant à Fernande et prenant sa main.

Ma chère Clotilde... voici une enfant qui tremble, mais qui n'aura plus peur de vous, quand elle vous connaîtra aussi bien que je vous connais...

CLOTILDE, prenant la main de Fernande.

Mais non, n'est-ce pas que vous ne tremblez pas?

FERNANDE, timidement.

Un peu, madame.

POMEROL. **

Allons, adieu, ma chère enfant! Je vous laisse, votre mère et vous, en meilleures mains que les miennes!

* Clotilde, Fernande, madame Sénéchal.
** Clotilde, Pomerol, Fernande, madame Sénéchal.

CLOTILDE.

Je vous en rendrai bon compte, Philippe... Bonne route !...

POMEROL, l'embrassant.

Merci, cousine, et au revoir !... Au revoir !

SCÈNE VII

CLOTILDE, FERNANDE, MADAME SÉNÉCHAL.

CLOTILDE.

Maintenant, nous trois, causons.

Elle leur fait signe de s'asseoir sur le canapé

MADAME SÉNÉCHAL, sans s'asseoir.

Ah ! madame ! vous êtes si bonne pour nous, que nous ne savons, ma fille et moi, comment vous remercier !

CLOTILDE.

Vous me remercierez plus tard, quand j'aurai fait quelque chose pour vous... Mais, asseyez-vous, je vous en prie... Voyons ! vous êtes à l'hôtel, m'a dit Pomerol ?*

MADAME SÉNÉCHAL.

Oui, madame, en attendant.

CLOTILDE.

Sans doute ! vous ne pouvez pas rester là.

MADAME SÉNÉCHAL.

Oh ! non, madame... j'ai pensé à nous mettre en quête d'un petit logement, dans un quartier bien éloigné de celui où nous étions... du côté de Sainte-Geneviève, par exemple ; mais monsieur de Pomerol m'a dit de ne rien faire sans vous consulter.

CLOTILDE.

Il a raison, c'est peut-être un peu loin !... Et puis, ce n'es

* Clotilde assise sur un fauteuil, Fernande, madame Sénéchal sur le canapé.

pas tout, le logement. Il faut le meubler, et toutes vos petites ressources y passeront. Avez-vous vendu bien cher à cette femme ?

MADAME SÉNÉCHAL.

Dix mille francs, madame... le mobilier et tout !... mais je n'ai reçu que deux mille francs comptant... tout le reste en billets.

CLOTILDE.

Avec deux mille francs on ne va pas loin, et les frais d'installation vous auraient bientôt ruinées... Je vais vous proposer autre chose... (Se levant avec elles.) * J'ai là, dans cette maison qui m'appartient, et de l'autre côté de la cour, (Elle montre la fenêtre.) un petit logement, tout meublé, occupé précédemment par mon intendant, qui est mort il y a deux mois... et rien ne saurait mieux vous convenir... Des meubles tout trouvés... une chambre pour vous... une pour votre fille... Un petit salon !... un piano !... jouez-vous du piano, mon enfant?

FERNANDE.

Oui, madame !

MADAME SÉNÉCHAL.

Elle pourrait vous dire, madame, qu'elle y est de première force, et musicienne dans l'âme...

CLOTILDE.

Tant mieux !... c'est un talent qui pourra déjà nous servir !... Le piano aura peut-être besoin d'être accordé, mais tout le reste est en parfait état !... Et si mon offre vous plait.

MADAME SÉNÉCHAL et FERNANDE. **

Oh ! madame !

* Fernande, madame Sénéchal, Clotilde.

** Fernande, Clotilde, madame Sénéchal.

CLOTILDE.

J'y vois pour vous, outre l'avantage de l'économie, celui de n'avoir de renseignements à donner à personne, et de vous trouver absolument en dehors du milieu où vous avez vécu jusqu'ici. — Alors c'est dit!... nous allons voir ensemble cet appartement!... un domestique ira prendre vos bagages à l'hôtel, et vous n'aurez plus qu'à vous installer chez vous... Ah! un mot encore... Vous ne pouvez pas entrer ici ni pour vous, ni pour moi, sous le nom que vous portiez là-bas...

MADAME SÉNÉCHAL.

Ce n'était qu'un nom d'emprunt, madame, et grâce à Dieu, personne ne me connaît à Paris sous mon véritable nom de femme...

CLOTILDE.

Votre véritable nom,... c'est celui-là qu'il faut reprendre... votre mari s'appelait?...

MADAME SÉNÉCHAL.

De la Brière, madame, et c'est sous ce nom déjà qu'on me connaît à l'hôtel.

CLOTILDE.

Et que l'on vous connaîtra chez moi... Votre fille n'a-t-elle pas aussi un autre nom que celui de Fernande?

MADAME SÉNÉCHAL.

Elle s'appelle aussi Marguerite!

CLOTILDE.

On ne l'appellera donc plus que Marguerite... Pour tout le monde, vous n'êtes que la veuve de M. de la Brière, mort d'un accident de chasse, et ruiné!... Vous avez vécu jusqu'ici en province, du peu qu'il vous a laissé, et vous arrivez à Paris pour y trouver une position qui vous donne de quoi vivre?...

MADAME SÉNÉCHAL.

Oui, madame.

CLOTILDE.

Nous sommes bien forcées de mentir !... Et ce n'est pas la vérité qui nous rendrait intéressantes... (A Fernande qui s'efforce depuis quelques moments de cacher ses larmes.) Je ne dis pas cela pour vous faire de la peine, mon enfant !

FERNANDE.

Pardonnez-moi, madame, c'est plus fort que moi !... je n'ai jamais si bien compris mon indignité, qu'en ce moment où il faut la déguiser sous tant de mensonges !...

MADAME SÉNÉCHAL.

Mon enfant !...

FERNANDE.

Ah ! je vous en prie, madame, ne me jugez pas sur ce que vous savez de moi... Vous n'aurez pas à regretter vos bontés ! je vous le jure, madame, je vous le jure...

MADAME SÉNÉCHAL. *

Ma fille !... ma chérie !...

CLOTILDE.

Calmez-vous, mon enfant !... à toute faute miséricorde !

MADAME SÉNÉCHAL.

Ah ! dites-lui bien cela, madame, car moi j'ai beau le répéter !... elle ne me croit pas, et depuis hier son désespoir me désole... mais vous...

CLOTILDE, à Fernande. **

Allons, allons, bon courage ! croyez votre mère !... croyez-moi;.. et ne pensez qu'au bonheur d'échapper à la triste vie qui vous était faite.

FERNANDE, essuyant ses yeux.

Ah ! madame, c'est le ciel !

* Fernande, madame Sénéchal, Clotilde.

** Madame Sénéchal, Fernande, Clotilde.

CLOTILDE.

Eh bien ! défendons notre ciel !... Et allons voir votre logement !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Madame, c'est la réponse.

CLOTILDE, vivement.

Ah !... une dépêche !... vous permettez ?...

MADAME SÉNÉCHAL.

Ah Dieu, madame !

CLOTILDE, lisant.

« M. le marquis venu Blois, mercredi... reparti pour Paris » lendemain matin. » (Saisie.) Le lendemain matin !... Il est à Paris depuis cinq jours !

THÉRÈSE, vivement.

Que madame prenne garde !...

CLOTILDE, très-troublée.

Ah ! oui !... Thérèse... emmène-les !... (Haut.) Pardonnez-vmoi, mais une nouvelle que je reçois ! Je ne puis vous faire oir cet appartement !... Thérèse va vous conduire !...

FERNANDE. *

Mon Dieu, madame, vous êtes toute pâle ! Est-ce que cette nouvelle ?...

CLOTILDE.

Non, une surprise un peu vive, voilà tout !... Allez, mon

* Clotilde, Fernande, madame Sénéchal, Thérèse.

enfant, allez avec votre mère ;... nous recauserons plus tard !

FERNANDE, se retirant lentement et la regardant avec inquiétude.

Oui, madame.

MADAME SÉNÉCHAL.

Mais, viens donc !...

FERNANDE, bas, de même.

Oh ! mère ! je t'assure qu'elle a du chagrin..... Je m'y connais...

Elles sortent avec Thérèse.

SCÈNE IX

CLOTILDE, seule et relisant.

« Le lendemain matin... » Oui !... depuis jeudi !... Et voilà cinq jours, cinq jours qu'il est à Paris... et qu'il n'est pas à son hôtel.... que je ne le vois pas.... que je ne sais rien.... et que je reçois des lettres datées de là-bas... Ah ! ça, par exemple, c'est une infamie ! Me tromper ainsi.... Mais pourquoi ? Il y a une raison. (Trouvant tout à coup.) Un duel !..... un duel qu'il m'a caché... Oui, c'est cela... Non, ce n'est pas cela... Depuis cinq jours, ce serait fait... Ah ! la lettre anonyme disait vrai, et mes pressentiments aussi..... Il ne m'aime plus..... il me trompe... Et c'est pour une autre qu'il..... Ah ! si j'en étais sûre !..... Et s'il ne t'aime plus, malheureuse, qu'y peux-tu faire ?.... C'est fini... Ah ! mon Dieu !.... quelle torture !..... Et il est ici..... et je ne sais où le prendre..... et je ne puis pas...

THÉRÈSE, accourant joyeusement.*

Madame, madame !... monsieur le marquis !

* Thérèse, Clotilde

CLOTILDE.

André !

THÉRÈSE.

La voiture entrait dans la cour ; j'ai quitté ces dames pour vous prévenir. Il monte !

CLOTILDE.

Enfin... Ah ! Dieu soit loué !.... Je vais donc savoir... Ah ! tu me diras tout.... va.... malgré toi.... Et je saurai bien te l'arracher, la vérité.

THÉRÈSE.

Madame, si je pouvais me permettre... si j'osais...... Il ne faudrait pas gronder trop fort monsieur le marquis.

CLOTILDE, se retournant souriante.

Regarde-moi donc..... Ai-je l'air de quelqu'un qui va gronder ?...

THÉRÈSE, surprise.

Non, madame, non.

CLOTILDE, tressaillant.

Voici son pas...

THÉRÈSE.

Oui, madame... c'est lui.

Elle remonte.

CLOTILDE.

Allons... du courage... Il y va de toute ma vie !

SCÈNE X

CLOTILDE, ANDRÉ.

CLOTILDE, gaiement.

Comment... c'est vous ?...

ANDRÉ, de même, lui serrant la main.

C'est moi...

CLOTILDE.

Comme cela, sans crier gare?...

ANDRÉ.

Mais, vous voyez...

CLOTILDE, l'arrêtant doucement et lui serrant la main.

Chut!

ANDRÉ, surpris.

Mais nous sommes seuls?...

Thérèse sort.

CLOTILDE, sans répondre.

Alors, vous arrivez à l'instant?...

ANDRÉ.

A l'instant.

CLOTILDE, assise sur le canapé *.

Vous êtes donc parti bien brusquement; car votre lettre me dit, au contraire: « Ne comptez pas sur moi avant la fin » de la semaine. »

ANDRÉ.

Oui; mais des circonstances imprévues... Enfin, me voilà!

CLOTILDE.

C'est l'important... Asseyez-vous là... et causons un peu... (Assis tous deux sur le canapé.) Comment avez-vous passé tout ce temps-là, loin de moi?...

ANDRÉ.

Mon Dieu, mille occupations... ma chère amie : des fermages à toucher, des baux à renouveler, des coupes à régler.... un peu de chasse... deux ou trois dîners de voisinage...

CLOTILDE.

Bref, vous n'avez pas eu le temps de vous ennuyer?...

* Clotilde, André.

ANDRÉ.

Si !... de ne pas vous voir !

CLOTILDE, *gaiement.*

Pas de madrigal... avouez, André... que vous n'avez pas trop souffert de cette absence, voyons... avouez-le !

ANDRÉ, *stupéfait.*

Je ne vous comprends pas, Clotilde !...

CLOTILDE, *se levant.*

Vous allez donc me comprendre !... Quand vous êtes parti, mon cher André, je me suis dit : — Voici une bien grande épreuve !... * depuis trois ans que nous nous aimons, c'est la première fois qu'il nous arrive de vivre ainsi toute une semaine séparés l'un de l'autre. Pourvu que l'un de nous n'aille pas en souffrir seul !...

ANDRÉ, *qui s'est levé.*

Eh bien ! mais ?...

CLOTILDE, *doucement.*

Laissez-moi achever, mon ami ! — Votre lettre de ce matin m'a déjà rassurée sur votre compte... elle est très-affectueuse... mais très-calme. Vous y plaisantez même fort agréablement sur vos fonctions de gentilhomme fermier en sabots, et la prolongation de votre séjour ne vous arrache que des regrets très-modérés... tels que les exigerait la simple politesse !...

ANDRÉ.

Ah ! ma chère Clotilde !...

CLOTILDE, *souriant...*

Mais laissez-moi donc finir ! Je n'ai pas l'air d'une femme en colère, n'est-ce pas, et ce n'est pas une scène de reproches?...

* André, Clotilde.

ANDRÉ

Mais justement ! ce qui me passe, c'est la tranquillité avec laquelle vous me dites tout cela !...

CLOTILDE.

Ah ! André, c'est que je suis soulagée d'un grand poids !... je n'avais qu'une terreur !... Mon Dieu ! s'il m'allait être prouvé, qu'il ne peut vivre sans moi, et que mon abandon lui serait un coup fatal !

ANDRÉ.

Votre abandon !

CLOTILDE, *continuant.*

Mais non !... Grâce à Dieu, l'épreuve est faite ! vous m'avez quittée sans déchirement,.. vous me retrouvez sans ivresse ! Et nous aurons eu cette bonne fortune, bien rare en amour, que partis tous deux du même pas, nous voici tout doucement arrivés ensemble au terme du voyage... sans que l'un de nous ait donné cet ennui à l'autre... de se faire un peu traîner sur la route !

ANDRÉ.

Mais, Clotilde, y pensez-vous ?... mais c'est mon congé que vous me donnez là ?...

CLOTILDE.

Mais pas autre chose, mon pauvre ami !

ANDRÉ.

Mais si je m'attendais à rien de tel !...

CLOTILDE.

Voyons, André, de bonne foi, est-ce qu'avant ce départ vous n'aviez pas remarqué... que je n'étais plus la même avec vous ?...

ANDRÉ.

Mais jamais !

CLOTILDE.

Alors, j'ai donc bien joué mon rôle ; car je puis vous l'avouer à présent. Que de fois, mon ami, en ces derniers temps surtout, je me suis dit, quand vous quittiez ce salon : Ai je à me plaindre de lui ?...— Non. Est-il toujours aussi digne d'être aimé, aussi empressé, aussi tendre ?... Oui !... Pourquoi donc son cœur étant le même, le mien est-il changé ?... car il l'est, je ne saurais me le cacher. Je ne l'attends plus avec la même impatience... Cette inquiétude, quand il tardait un peu ! cette émotion si douce au bruit de sa voiture, au son de sa voix ou de ses pas... je ne l'éprouve plus !... je l'estime, je le révère... autant et plus que jamais !— Mais pour l'aimer, non. Il faut bien en convenir, je ne l'aime plus...

ANDRÉ.

Vous, Clotilde !... et c'est vous qui ?...

CLOTILDE, remontant à la table et jouant avec une petite glace à main.

Mon Dieu, mon ami, je vous entends bien... comment cela s'est-il fait ?... Le sais-je moi-même ?... Comment l'amour s'en va-t-il ?... Comme il est venu ! —Je n'avais pas ordonné à mon cœur de vous aimer... je ne lui ai pas interdit de le faire... Il se reprend comme il s'est donné... à mon insu... C'est la loi commune que toute chose ait un terme et qu'elle meure de ce qu'il l'a fait vivre !...* J'en étais donc à ce point douloureux... Eh bien, du moins, il ne saura rien. Je me sacrifierai... je mentirai...Il se croira adoré comme au premier jour, et je souffrirai seule... Mais quel supplice, mon ami... que ce mensonge de tous les instants, et combien je bénis ce voyage de m'avoir appris que ma tendresse ne vous était pas aussi indispensable que je le voulais croire !... Mentir à présent !... c'est bien inutile, n'est-ce pas ?... Vous savez tout... vous me plaindrez... Et si mon inconstance a besoin d'excuses... Eh bien, vous les trouverez dans votre propre cœur, en le comparant à lui-même.

* Clotilde, André qui est remonté au-dessus de la table.

ANDRÉ, s'asseyant.

Clotilde... vous êtes une femme adorable, une femme exquise... une femme comme il n'y en a pas!...Votre franchise me confond; elle devrait me faire mourir de honte... Ah! quelle supériorité ce moment vous donne sur moi! C'est vous qui avez parlé la première, et c'est moi... moi qui fus le premier coupable!

CLOTILDE, saisie.

Ah!

ANDRÉ, tendrement.

Votre sincérité m'entraîne; elle me délivre. Et je puis enfin l'avouer à mon tour: cette histoire de votre cœur, mon amie, c'est mot à mot l'histoire du mien. Tout ce que vous vous êtes dit, je me le suis dit... tout... mais je me taisais... je souffrais... et je ne sais quand j'aurais eu le courage de parler, si vous ne m'en aviez donné l'exemple.

CLOTILDE, très-pâle et dissimulant sa douleur sous un faux sourire.

Vrai?...

ANDRÉ.

Mais si vrai, que ce voyage n'était de ma part qu'un prétexte.

CLOTILDE.

Ah! vous n'êtes allé en Touraine?...

ANDRÉ, gaiement, se levant.

Qu'un seul jour!... oui, oui, ma chère amie, un jour seulement... je vous dis que c'est toute une comédie. Figurez-vous que *... Ah! mais que j'ai donc de joie à vous le dire à présent... je respire!— Enfin... enfin... plus d'hypocrisie... Je redeviens moi-même.

CLOTILDE, se levant.

Vous disiez: Figurez-vous...

André, Clotilde.

ANDRÉ.

Figurez-vous que je n'ai pris que le temps d'arriver là-bas, et de confier à un ami ces lettres que vous avez reçues, avec mission de les mettre à la poste, en les échelonnant par dates...

CLOTILDE.

Ah! mais... c'est très-ingénieux, cela, pour me tromper.

ANDRÉ.

Eh! sans doute... Et voilà à quoi nous oblige une situation fausse.

CLOTILDE.

De sorte que vous êtes revenu à Paris secrètement?

ANDRÉ, gaiement.

Le lendemain.

CLOTILDE.

Il y a donc une autre femme?

ANDRÉ.

Oh!

CLOTILDE.

André, la vérité...

ANDRÉ.

Eh bien, oui. Pourquoi vous le cacher, maintenant?.. Oui et non: oui en rêve, mais en réalité, non.

CLOTILDE.

Oh!...

ANDRÉ.

Oh! cela, Clotilde, croyez-moi. Non, je ne vous ai pas fait l'injure de vous apporter ici les restes d'un amour prodigué aux pieds d'une autre... Avant d'en venir là, j'aurais eu la bravoure de l'aveu... Que ma passion se soit éteinte comme la vôtre, vous l'avez dit... c'est fatal... Tout s'use... mais que mon cœur oublie jamais ce qu'il vous doit, jusqu'à vous payer d'ingratitude et d'outrage... Oh! cela, jamais...

Vous m'avez aimé : c'est assez pour vous mériter le respect de toute ma vie... Et ce n'est pas seulement chez moi religion du souvenir, c'est légitime orgueil !... Je suis trop fier de me dire : « Elle ne m'a pas jugé indigne de son amour, » pour ne pas souhaiter que vous pensiez toujours de même !

CLOTILDE.

Enfin, il y a une femme ?...

ANDRÉ.

En rêve !.. en rêve !...

CLOTILDE.

En rêve, soit !... Et ce beau retour à Paris, c'est pour elle !...

ANDRÉ.

Oui !

CLOTILDE.

Voyons cela ?

ANDRÉ, allant à la cheminée.

Est-ce bien utile ?...

CLOTILDE, s'asseyant sur une chaise basse.

Comment donc !... mais... indispensable !... J'ai bien le droit d'être un peu curieuse.... avouez-le !.. maintenant que cela est sans conséquence !

ANDRÉ.

Et puis cela est si innocent.

CLOTILDE, gaiement.

Voyons donc cette innocence !...

ANDRÉ.

Vous êtes adorable !.. Eh bien donc, c'était un soir !.. Il y a quinze jours, tenez !.. Ah ! mon Dieu ! ce soir où nous nous sommes un peu querellés, je ne sais pourquoi ?

CLOTILDE.

Oui... ce soir-là donc?

ANDRÉ.*

Je vous quittai après dîner, assez maussade et résolu à ne vous voir que le lendemain..... Une soirée perdue... sans emploi!.. Chagrin et désœuvré... je m'en allai par les rues... au hasard, et ce hasard me conduisit sur le boulevard extérieur, tout en haut de la rue des Martyrs.... Ce faubourg est assez animé !... j'allais où m'attirait le bruit et la lumière, bien surpris de m'y voir, et plus surpris encore de me trouver subitement en face d'un théâtre...

CLOTILDE

Le théâtre Montmartre?.

ANDRÉ.

Que je connaissais à peine de nom!.. Ma foi, par ennui autant que par curiosité de ce monde si nouveau pour moi, j'entrai!... Du spectacle, je ne vous dirai rien : je n'ai jamais eu la perception bien nette de ce que l'on y jouait!... et j'allais partir indifféremment, comme j'étais venu, quand mes regards s'arrêtèrent sur deux femmes, qui venaient d'entrer dans une loge, à trois pas de moi!

CLOTILDE.

Ah!

ANDRÉ.

La mère à ce qu'il me parut, et la fille : et celle-ci tout à fait charmante!... Des traits d'une modestie, d'une douceur!... enfin charmante!

Il s'assied sur une chaise qu'il a apportée.

CLOTILDE.

Si bien que vous ne sortîtes point?

ANDRÉ.

Si bien que je ne sortis point! Et que je ne la perdis pas de vue pendant tout l'acte suivant!.. Cet acte était assez gai,

* Clotilde André.

je suppose, car on riait beaucoup autour de moi... j'observai que ma jeune inconnue souriait à peine, et d'un sourire bien pâle aux bons endroits, jamais à une trivialité !... Marque de finesse qui me donna la meilleure opinion de son esprit !.... mais en revanche, quand ce fut le moment des larmes !... elle pleura bien à point, et avec une sincérité de douleur... qui me donna également la meilleure opinion de son cœur !

CLOTILDE.

Bref !... vous voilà bel et bien épris de cette petite, qui rit si à propos et pleure si bien à point?

ANDRÉ.

Épris, non !... mais intrigué, curieux, intéressé ! oh ! vivement !... De là à remarquer la finesse tout aristocratique de sa main, la distinction de ses manières, le bon goût et la simplicité de sa mise... et à me demander comment elle était là; puis à bâtir tout un petit roman sur son compte... il n'y a qu'un pas !.. Vous me voyez d'ici, galoper dans le pays des hypothèses ! Mais ce que vous ne voyez pas, c'est mon désappointement, quand regagnant ma place, au dernier acte, je constatai que la loge était vide, et qu'elles avaient disparu avant la fin !.. Je sors à la hâte !.. personne !.. la nuit, un quartier inconnu... et je rentre chez moi, inquiet, mécontent et sous l'empire de ce singulier malaise qui précède toujours les maladies ou les fortes crises !...

CLOTILDE.

Et le lendemain ?

ANDRÉ.

Le lendemain, dans l'après-midi, j'accours ici pour faire ma paix avec vous, mais le démon s'en mêle !... Vous êtes sortie... Le hasard de la veille me fait remonter la rue des Martyrs !...

CLOTILDE.

Jusqu'au théâtre ?

ANDRÉ.

Où je ne trouve pas ce que j'y cherche, vous le pensez

bien ! Je redescends tristement la montagne, et Providence!..

CLOTILDE, *avec intention, soulignant.*

Providence ?

ANDRE.

Oui, oui... Providence ! Et pas hasard, cette fois !... Sur les marches de Notre-Dame-de-Lorette, qu'est-ce que je vois? ma jeune fille de la veille, qui entre à l'église et toute seule... J'entre après elle! Elle s'agenouille et prie... Et j'attends, et j'admire ! Elle priait, comme elle pleurait ! de si bon cœur ! Elle sort ! Je la suis sans être vu... Je vous entends... c'est ridicule... de mauvais goût... c'est vrai... Mais je n'en étais déjà plus aux délicatesses ! Elle entre dans un magasin ! J'attends à la porte, dix minutes, un quart d'heure, une heure... Exaspéré, j'entre à mon tour ; on me rit au nez ! La boutique a une autre issue sur la rue de Navarin, et c'est par là qu'elle est sortie... Jugez de mon dépit ! Je redescends et j'accours ici... nerveux, querelleur, insupportable !...

CLOTILDE.

Au point que ce soir-là j'ai pressenti quelque danger à venir...

ANDRÉ.

Eh bien ! il n'était pas à venir, Clotilde !.. Il était venu !

CLOTILDE.

Et depuis ?

ANDRÉ, *debout.*

Rien !

CLOTILDE.

Mais vous l'avez bien retrouvée ?..

ANDRÉ

Jamais!

CLOTILDE.

Jamais !

ANDRE.

Et ce n'est pas faute d'arpenter cette rue si bien nommée

pour moi... mais on n'a pas deux fois la chance heureuse du second jour... Enfin, dépité, je me dis : Ce théâtre : elle y reviendra... Retournons tous les soirs à ce théâtre... Mais pour cela, il me fallait mes soirées libres, et je vous les donnais toutes... De là mon départ en Touraine et mon retour secret... Depuis huit jours, ma chère amie, toutes mes soirées, toutes !... je les ai passées là !... Et sans profit... Si bien que ce matin je me suis dit : Vraiment c'est trop d'extravagance... J'y renonce !..., c'est-à-dire j'emploierai quelque autre moyen... Et me voilà...

CLOTILDE, se levant.

Mais c'est charmant, cette petite histoire...

ANDRÉ.

Ah ! ce qui est charmant, Clotilde, c'est qu'il me soit permis de vous la conter... Avouez qu'il est curieux de voir deux amants, devenus deux amis, échanger de telles confidences, et s'en réjouir au lieu de s'en fâcher... n'est-ce pas délicieux ?...

CLOTILDE.

C'est délicieux !...

ANDRÉ, prenant ses deux mains qu'il serre affectueusement.

Oh ! amitié... suave amitié qui commence !... Plus de jalousie... plus de tourments ! La fraîcheur et le calme ! Quel charme que l'amitié d'une femme, quand elle succède à son amour ! Car enfin, je vous aime autant qu'on peut aimer, amour à part... Vous avez pour moi la même estime, vous l'avez dit : Nous continuerons à nous voir, comme par le passé... Mais avec quelle sécurité, maintenant !... quelle confiance ! — Je bénis deux fois mon destin qui, après m'avoir donné la joie de vous aimer avec tant d'ivresse... me donne aujourd'hui celle de vous aimer avec tant de douceur !

CLOTILDE.

Excellent ami !

ANDRÉ.

Je ne vous célerai rien de mes petites aventures. Vous m'aiderez de vos conseils...

CLOTILDE.

Et puis vous vous marierez, et alors?...

ANDRÉ.

Me marierai-je?

CLOTILDE.

Pourquoi pas!

ANDRÉ.

Eh bien! franchement!... j'y ai pensé!...

CLOTILDE.

Ah!...

ANDRÉ.

Oui, à Blois!... d'Espilly... l'ami dont je vous parlais, et chez qui j'ai dîné à mon arrivée, s'est marié il y a quinze jours! Une petite Tourangelle qui sort de son couvent, blonde avec des yeux bleus, encore tout étonnés de l'aventure!... C'est innocent!... c'est frais!... c'est mignon!... Ah! l'heureux mortel!

CLOTILDE.

Eh bien! mais il n'y a pas que cette petite blonde-là!... s'il vous la faut blonde!... Et votre inconnue?

ANDRÉ.

Blonde aussi!... C'est vrai!... Elle lui ressemble!... Ah! Dieu!... une petite âme comme celle-là, toute neuve, quel idéal!.. Ah! si je la retrouvais!

CLOTILDE.

En cherchant bien!... à nous deux!.

ANDRÉ.

Vous m'aiderez?

CLOTILDE.

Pourquoi pas!... Entre hommes?

ANDRÉ.

Ah ! décidément, Clotilde, les femmes valent mieux que nous !... Et voilà ce dont un homme ne serait pas capable !..

CLOTILDE, vivement et avec une lueur d'espoir.

Vous ne me marierez donc pas, moi ?

ANDRÉ.

Vous ?

CLOTILDE.

Oui !... quelqu'un serait épris de moi par hasard, et voudrait m'épouser ! Vous n'êtes donc pas si bien détaché du passé, que vous consentiez à cet amour et favorisiez ce mariage ?

ANDRÉ, naïvement.

Oh ! si !...

CLOTILDE, frappée.

Ah !...

ANDRÉ.

Oh ! de toutes mes forces, si je pensais que votre bonheur fût là.

CLOTILDE, à part, brisée.

Oh !... c'est bien fini !.. (Haut, affectant de sourire.) Vous voyez bien, mon ami, que nous nous valons !

ANDRÉ.

Peut-être !... Mais, si quelqu'un m'eût dit ce matin que nous en serions maintenant à nous marier à d'autres !...

CLOTILDE.

Voilà la vie !

ANDRÉ.

Ah ! ma chère Clotilde !... qu'elle est belle telle que vous me l'avez faite ! Que je pars plus léger que je ne suis venu !

CLOTILDE.

Vous partez ?

ANDRÉ.

Ah ! oui ! je vais dîner, et de là retourner à mon théâtre !... Car maintenant !... vous comprenez !... Mais, avant laissez-moi déposer sur votre chère main ce dernier baiser où je mets tout mon cœur...

CLOTILDE, qui contient avec peine ses larmes.

Bien, bien, sauvez-vous !

ANDRÉ.

Vous êtes émue.

CLOTILDE, se détournant.

Un peu !...

ANDRÉ, baisant ses mains.

Et moi, beaucoup !... c'est le passé qui s'envole et je le bénis du fond de l'âme !...

CLOTILDE, étouffant.

Au revoir !...

ANDRÉ.

A demain !...

CLOTILDE.

A demain, oui !...

ANDRÉ, prêt à sortir.

Ah ! vous êtes bien, ma chère Clotilde, ce qu'il y a de meilleur au monde ! Et si je ne vous avais tant aimée !... Eh bien ! d'honneur... je commencerais aujourd'hui !...

Il sort vivement.

SCÈNE XI

CLOTILDE, THÉRÈSE.

CLOTILDE, qui s'est contenue jusque-là, chancelant.

Thérèse !... A moi, Thérèse !

THÉRÈSE, accourant.

Madame !

CLOTILDE.

Je n'y vois plus !.... Ouvre !... De l'air, j'étouffe !

THÉRÈSE.

Ah ! mon Dieu !

érèse court à la fenêtre qu'elle ouvre. Clotilde tombe sur le canapé, épui; sée. Thérèse court à elle et lui présente de l'eau qu'elle repousse.

CLOTILDE, étendue sur le canapé et désespérée. — D'une voix étouffée.

Ah ! lâche !... infâme !... misérable ! misérable ! misérable !...

THÉRÈSE, pleurant.

Ma chère maîtresse.

CLOTILDE, passant toujours de la douleur à la colère.

Non, non, il n'y a plus rien !... Il m'a torturée là, pendant une heure, sans voir, sans comprendre !... Et j'ai aimé cela, moi !... et je me suis perdue de réputation pour cela ! (Pleurant.) Et il ne se rappelle rien... rien ne compte plus... L'ingrat ! Adieu ! c'est fini !... Et me voilà seule !... (Se levant.) Et je ne le punirais pas?... Ah ! je me vengerai, va !... Oh ! comme je me vengerai... (Tombant épuisée et pleurant.) Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que je pourrai jamais trouver pour lui faire souffrir tout ce que je souffre !

THÉRÈSE, vivement.

Madame, c'est lui.

CLOTILDE, se redressant avec un cri de joie.

revient !...

SCÈNE XII

CLOTILDE, ANDRÉ.

ANDRÉ, rentrant tout joyeux *.

Ah ! Clotilde !

* André, Clotilde.

CLOTILDE.

André.

ANDRÉ.

Clotilde... mais c'est elle !

CLOTILDE.

Elle !

ANDRÉ, radieux.

Mais c'est elle, vous dis-je... c'est elle !...

CLOTILDE.

Qui ?

ANDRÉ.

Mon inconnue... Ici, chez vous !

CLOTILDE.

Chez moi ?...

ANDRÉ, essoufflé.

Oui, oui, dans votre maison !... Comprenez-vous cela !... quelle rencontre !... Quand je vous dis que le ciel s'en mêle!... Figurez-vous !... Je traverse la cour pour sortir ! Le son d'un piano frappe mon oreille, je lève les yeux, et je vois, par une fenêtre ouverte, là, sur la cour... ma jeune fille !...

CLOTILDE.

Ici !...

ANDRÉ, courant à la fenêtre.*

Eh ! oui, oui, au second; mais regardez... on la voit encore mieux de cette fenêtre !... Ah ! j'ai monté quatre à quatre ! je n'en puis plus !...

CLOTILDE, à elle-même.

Fernande !... (Haut.) Elle... c'est?...

ANDRÉ.

La jeune fille qui joue là !... Oui, oui, vous dis-je !...

Clotilde, André.

CLOTILDE.

Vous êtes sûr ?

ANDRÉ.

Si je suis sûr !... Et quelle autre, bon Dieu ! En est-il deux pareilles !... Mais regardez-la donc... Ce visage, cet air de candeur et d'honnêteté ! Si c'est elle !... Dieu, si c'est elle !... Ah ! oui, c'est elle !

CLOTILDE, à part.

Oh !... comme il l'aime !

ANDRÉ, regardant toujours.

Mais, c'est que je ne l'avais jamais si bien vue. Elle est ravissante !... quels yeux !... Et ces petites mains !... Oh ! mais voyez, voyez ces petites mains... Et quel jeu, quelle âme !.. Ah ! elle joue comme un ange, qu'elle est !

CLOTILDE, amèrement.

Un ange ?

ANDRÉ, extasié, à la fenêtre.

Avec une figure pareille !... Oh ! Dieu ! Il suffit de la voir !...

CLOTILDE, à elle-même, le regardant.

Un ange !... cette créature !... Et c'est pour elle que !... Il la dévore des yeux !... Ah ! non ! jamais il ne m'a regardée comme cela !... Et c'est cette fille !... cette fille que je ramasse ! ma rivale !... ça !... Eh bien, attends, va.

Elle saisit une plume et écrit fiévreusement, après avoir sonné.

ANDRÉ, de même.

Ah ! nous parlions jeune fille !... voilà une vraie jeune fille, à la bonne heure !.. Ah ! l'innocence ! quel charme et quelles promesses !

CLOTILDE, debout, résolue, après avoir donné la lettre à Thérèse, le regardant avec ironie.

Oui, n'est-ce pas ?

ANDRÉ.

S'il est un amour durable au monde... et un bonheur sans réserve !... ah ! Clotilde, il est là, sûrement !... et jamais ailleurs, du moins pour moi !

CLOTILDE, *à part.*

Ah ! si tu dis vrai !

ANDRÉ, *se retournant.*

Vous dites ?

CLOTILDE.

Moi... mon ami, je dis... c'est vrai !

Le piano cesse.

ANDRÉ, *fermant la fenêtre.*

C'est fini !... Le charme est rompu !... Ah ! Clotilde, je suis comme un fou !... jamais je n'ai rien éprouvé de tel !

Il descend.

CLOTILDE, *souriant amèrement.*

Merci !

ANDRÉ.

Pardonnez-moi !... je ne sais plus ce que je dis... Mais c'est qu'aussi tout cela est si imprévu ! si surprenant !... La chercher partout et la retrouver ici !... chez vous !... Mais qui est-elle, vous la connaissez ?

CLOTILDE.

Si je la connais ?... Marguerite !

ANDRÉ, *avec amour.*

Elle s'appelle Marguerite ?

CLOTILDE.

De la Brière !... petite noblesse de province, le père un gentilhomme campagnard est mort d'un accident de chasse, ruiné par des spéculations malheureuses !... et laissant la mère et la fille dans une situation des plus précaires !

ANDRÉ.

Pauvres femmes !

CLOTILDE.

Elles ont vécu jusqu'ici du peu qu'il avait laissé, mais à la fin tout s'épuise, et les voilà solliciteuses !... Je les avais connues au temps de leur prospérité, et les rencontrant hier, j'ai mis à leur disposition ce petit logement, en me promettant bien d'employer pour elles tout mon crédit... que vous ne me refuserez pas... je pense !...

ANDRÉ.

Ah ! mauvaise... vous me raillez !...

CLOTILDE.

Sérieusement, mon ami... Elles sont vraiment dignes d'intérêt, et bien méritantes !...

ANDRÉ, vivement.

Oui..., n'est-ce pas ?

CLOTILDE.

La fille surtout !... Avec cette figure !... vous pensez bien que toutes les portes lui seraient ouvertes.

ANDRÉ.

Je le crois bien !

CLOTILDE.

Mais elles ne sont pas femmes à user de tels avantages !.. une honnêteté ! une rigueur qui va même jusqu'à l'excès !

ANDRÉ.

Vous m'enchantez !

CLOTILDE.

Deux provinciales, pour tout dire !... un peu dévotes, un peu prudes ! et dont la timidité passe toute croyance !

ANDRÉ.

Mais tout cela est délicieux !... Talents... beauté, vertu !... mais c'est un trésor que cette fille-là !...

CLOTILDE.

Vous en jugerez mieux à l'instant.

ANDRÉ.

Comment ?

CLOTILDE.

Elle dîne avec moi... et la voici !...

ANDRÉ, suffoqué.

Ah !... comme cela ! sans me prévenir !...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, FERNANDE, THÉRÈSE *.

CLOTILDE, à Fernande.

Comment... seule ?...

FERNANDE.

Ma mère est tellement fatiguée, madame, qu'elle vous prie de l'excuser si elle n'accepte que pour moi votre bonne invitation, dont je suis vraiment bien confuse !

CLOTILDE

Je lui suis fort reconnaissante, mon enfant, de sa bonne grâce à se priver de sa fille en ma faveur ! — Thérèse.... vous vous mettrez aux ordres de madame de la Brière, que l'on servira chez elle !...

Thérèse sort.

FERNANDE.

Ah ! madame, tant de bontés !...

CLOTILDE.

Mon enfant ! vous m'êtes confiée ce soir pour faire toutes

* André, Clotilde, Fernande, Thérèse.

mes volontés. (Présentant André.) Monsieur le marquis des Arcis, mon ami... marquis, mademoiselle Marguerite de la Brière, dont vous admiriez tout à l'heure le beau talent de musicienne !

ANDRÉ.

Je me suis tenu à quatre, mademoiselle, pour ne pas vous applaudir de cette fenêtre !

FERNANDE, embarrassée.

Monsieur...

ANDRÉ, à part.

Et rougissant comme une pensionnaire !... c'est exquis.

CLOTILDE, bas à Fernande.

Tâchez de plaire au marquis, mon enfant... j'ai mes raisons.

FERNANDE, ingénument.

Il a une place pour moi ?

CLOTILDE, de même

Peut-être.

FERNANDE.

Ah ! madame, tâchez que cela réussisse !

CLOTILDE.

J'y travaille !... soyez tranquille !...

FERNANDE.

Ah ! vous êtes si bonne !.... Tout cela me fait l'effet d'un rêve, et j'ai peur de me réveiller.

Joseph ouvre à deux battants la porte de la salle à manger, que l'on voit éclairée au fond, à gauche.

Madame la comtesse est servie !

ANDRÉ, très-ennuyé de partir.

Alors !... Bonsoir !...

CLOTILDE, très-simplement.

Comment... vous ne dinez pas avec nous ?

ANDRÉ, timidement.

Mais !...

CLOTILDE, de même.

Mais votre couvert est mis.

ANDRÉ, vivement et se débarrassant de son chapeau.

Ah ! si le couvert est mis !... c'est différent ! je reste !...

CLOTILDE, bas, à demi-voix passant devant.

Dites que je ne suis pas un bon garçon.

ANDRÉ.

Ah ! si !...

CLOTILDE.

Allons ! offrez votre bras à mademoiselle Marguerite, marquis !... Allons ! Allons !

ANDRÉ, vivement.

Mademoiselle ?

Il offre son bras que Fernande prend : ils remontent ensemble en causant.

CLOTILDE, seule, les suivant des yeux.

Ah ! il te faut une innocente.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

POMEROL, JOSEPH.*

POMEROL, *en tenue de voyageur.*

Ma femme est ici?

JOSEPH.

Oui, monsieur...

POMEROL.

Où çà?

GEORGETTE, *en dehors.*

A bientôt.

JOSEPH.

Elle sort de chez madame... Elle va être bien contente.

Il sort par le fond.

POMEROL, *seul.*

Mais je l'espère bien... Il est bon, lui...

* Joseph, Pomerol.

SCÈNE II

POMEROL, GEORGETTE.*

GEORGETTE, poussant un cri et se jetant dans ses bras.

Ah !... mon Philippe !

POMEROL.

Ma chère, chère mignonne !

GEORGETTE.

Encore... de l'autre côté... là ! — Oh !... quelle barbe !

POMEROL.

Ah ! dame...

GEORGETTE.

Ah ! mon chéri.... mon trésor.... mon amour !... Mais tu n'as pas l'air content ?...

POMEROL, ahuri de baisers.

Je suis ahuri... je n'y vois plus...

GEORGETTE.

Ah ! mais qu'est-ce que c'est que ça ?..... Vous êtes d'un froid !...

POMEROL.

Une scène, déjà ?

GEORGETTE.

Ah ! je vous gâte... j'ai tort... Mais c'est plus fort que moi.. Tant pis !... Ah ! Dieu ! un mois sans te voir.

POMEROL.

Le bon moment !... On s'en irait... rien que pour le plaisir du retour.

* Georgette, Pomerol.

GEORGETTE.

Oh! si je t'attendais!..... (Avec soupçon.) Au fait, comment se fait-il que vous arriviez comme ça, sans me prévenir?

POMEROL.

Si ça te fâche, je vais repartir...

GEORGETTE.

Ah! non...

POMEROL.

Voilà la coquetterie... c'est de ne pas te prévenir... J'arrive à Paris.... je saute en voiture : Cocher, cinq francs de pourboire et crève ton cheval..... Je grimpe nos étages quatre à quatre.... Je me dis : Elle est couchée, elle dort.... Quel réveil!..... Point. Madame est sortie...« Avant neuf heures du matin? — Oui, monsieur, elle est chez la cousine de madame... Monsieur sait bien, c'est ce matin...» Je ne sais rien, mais c'est égal... Je remonte en voiture, second pourboire..... Et me voilà... Et te voilà... Et nous voilà!...

GEORGETTE.

Mais... elle a raison, cette fille... C'est ce matin...

POMEROL.

Ce matin, quoi?

GEORGETTE.

Mais, le mariage...

POMEROL.

Le mariage!... Eh! en effet, cette toilette...

GEORGETTE.

Mais, oui...

POMEROL.

André?

GEORGETTE.

Eh! oui.

POMEROL.

Ah! bravo!... Quelle bonne idée j'ai eu de revenir!

GEORGETTE.

Mais comment?... Puisque c'est moi qui te l'ai écrit.

POMEROL.

Mais, non.

GEORGETTE.

Mais, si... Ma dernière lettre qui est partie, avec celle de Clotilde...

POMEROL.

Je n'ai pas reçu de lettre de Clotilde...

GEORGETTE.

Ah! c'est trop fort! C'est elle qui s'est chargée de mettre ma lettre à la poste, avec la sienne...

POMEROL.

Enfin..... peu importe..... Elle se marie, et j'en suis bien heureux pour elle...

GEORGETTE.

Comment, elle se marie?..

POMEROL.

Eh bien, oui...

GEORGETTE.

Mais, du tout... C'est André qui se marie, pas Clotilde.

POMEROL.

Comment... ce n'est pas elle?

GEORGETTE.

Mais, non... du tout... Ah! qu'il est arriéré, mon Dieu!... Oh! la province!.... André épouse mademoiselle Marguerite de la Brière... qu'il aimait depuis longtemps.

POMEROL, stupéfait.

Ah!... Et Clotilde?...

GEORGETTE.

Clotilde!... Eh bien, Clotilde en prend son parti... et très-bien même... C'est elle qui a fait le mariage.

POMEROL.

Ah bien! alors, oui, tu as raison... C'est l'air de la Corse... Je ne suis plus dans le mouvement, moi, je n'y suis plus du tout...

GEORGETTE.

Oui; et à propos de Corse... Votre serment!... Parlons un peu des femmes corses!...

POMEROL.

Les femmes corses... Il n'y en a pas!...

GEORGETTE.

Oh!

POMEROL.

Parole!... Dans toute l'île... pas une.

GEORGETTE.

Oh!... je ne vous laisserai plus partir seul, allez... (On voit André au fond qui se débarrasse de son paletot.) Tiens, voilà André, qui t'expliquera tout mieux que moi...

POMEROL.

Mais je n'ai pas déjeuné, moi..

GEORGETTE.

Je cours à la maison.

POMEROL.

Un bain, d'abord...

GEORGETTE.

Et puis un bon déjeuner...

POMEROL.

Et puis mes habits... Je ne veux pas manquer la mairie...

GEORGETTE, se sauvant.

Ah! oui, oui! Viens vite!

POMEROL.

Tout de suite!

GEORGETTE, en sortant à André.

C'est Philippe! Voilà mon Philippe!

SCÈNE III

ANDRÉ, POMEROL.

ANDRÉ, très-gaiement.

Eh! oui. C'est ce bon Philippe!

POMEROL.

Mon cher André.

ANDRÉ.

A la bonne heure! Te voilà. Et ce voyage?

POMEROL.

Parfait!

ANDRÉ.

Les procès?

POMEROL.

Des triomphes! — Mais il s'agit bien de procès. Quelle nouvelle! — Comment, on se marie, comme ça sans me prévenir?

ANDRÉ.

Madame de Pomerol ne t'a pas écrit?

POMEROL.

Eh non!.. J'arrive, et j'apprends tout!

* Pomerol, André.

ANDRÉ.

Eh bien ! oui, mon cher Philippe, oui, je me marie !... Et bien heureux, va... Tu manquais seul à ma joie ! maintenant c'est complet.

POMEROL, baissant la voix.

Ah çà ! nous sommes bien seuls ?

ANDRÉ.

Oui !

POMEROL, de même.

Et... et Clotilde?

ANDRÉ.

Clotilde?

POMEROL.

Oui... Elle ne t'a ni empoisonné, ni étranglé?...

ANDRÉ.

Tu vois.

POMEROL.

Tu comprends, moi, avec les idées de là-bas... Cela me renverse...

ANDRÉ.

C'est que tu retardes d'un mois... Clotilde et moi, nous avons eu lors de ton départ, tiens, précisément, certaine explication, d'où il résultait, ma foi, que de part et d'autre, le temps.. l'habitude.

POMEROL.

Bref, rupture ?

ANDRÉ, vivement.

Amicale...

POMEROL, incrédule.

Amicale ?...

ANDRÉ.

Presque tendre !... d'ailleurs c'est elle qui l'a provoquée.

POMEROL.

Clotilde?

ANDRÉ.

Clotilde!

POMEROL.

Alors, je ne comprends plus rien aux femmes... Car j'aurais bien juré que celle-là... Donc, réconciliation d'un commun accord?...

ANDRÉ.

Avec promesse d'une affection mutuelle, dont elle m'a donné de telles preuves, que je me demande si son amitié ne vaut vraiment pas mieux que son amour...

POMEROL.

Allons! De ce côté-là... tout va bien!.. Ah çà! maintenant, et la future?

Ils s'asseyent à droite, entre la fenêtre et la table *.

ANDRÉ, avec chaleur.

Ah! mon ami. Un rêve! La beauté la plus douce, le caractère le plus égal... la nature la plus fine... musicienne, artiste... Jeune et pourtant raisonnable!... Honnête!... sans pruderie!... Spirituelle, sans bavardage... Pieuse, sans excès, et avec tout cela, ce je ne sais quoi qui la dispenserait de tout le reste, qui ne s'analyse ni ne se raisonne!... mais s'impose, vous subjugue et vous grise!... Le charme!...

POMEROL.

Tudieu! Quelle passion...

ANDRÉ.

Juge d'elle par le chemin que j'ai fait. Me marier, moi... d'abord... ami par-dessus tout de mon indépendance... Mais que veux-tu? Ce qui est écrit... Le ciel a voulu que ne l'ayant jamais vue qu'au théâtre, à l'église et dans la rue, je la retrouve un soir... où?... Ici même.

* Pomerol, André

POMEROL.

Ici ?

ANDRÉ, se levant.

Dans ce salon, locataire de Clotilde (Lui montrant la fenêtre.) Là ! là.

POMEROL, debout.

Je ne vois personne.

ANDRÉ. *

Tu la verras... (Assis.) De Clotilde, qui fait grand cas de la mère et qui les connaît depuis des années... Elle a vu Marguerite tout enfant .. Elle s'appelle Marguerite.

POMEROL.

Joli nom !... Et donc ce soir-là ?

ANDRÉ.

Ah ! quelle soirée !... Quel souvenir !... Ah ! Philippe !... Quand un cœur brûlé comme le mien par une de ces passions ardentes, où les sens ont plus de part que le cœur, se trouve aux prises tout à coup avec les séductions nouvelles de la pureté et de l'innocence !... ah ! mon ami, non, il n'y a pas à lutter, va !... Ce jour-là, je rentrai chez moi fou, absolument fou !... Le lendemain, un petit mot de Clotilde m'appelle !... J'accours !... « Mon ami, me dit-elle, au point où nous en sommes... nous pouvons tout nous dire, n'est-ce pas !... Vous êtes amoureux de Marguerite comme vous ne l'avez jamais été de personne... Et j'ai peur que vous ne vous prépariez bien du chagrin... Il ne s'agit pas ici d'une conquête plus ou moins facile à faire... Et quand vous ne seriez pas convaincu que la séduction est inutile à tenter... je me plais à croire que vous ne me feriez pas l'injure de l'essayer, dans ma propre maison, et sur une enfant sans défense, qui est de plus la fille d'une amie !... — Ah ! Clotilde, pouvez-vous croire ?... — Eh ! bien alors, quoi ?... L'épouser ?... Ni sa naissance, ni

* André, Pomerol.

sa fortune, ne sont de votre fait... concluez donc vous-même, en honnête homme que vous êtes.»

POMEROL.

C'était fort sagement dit !

ANDRÉ.

Et si bien d'accord avec ma propre conscience, que lui serrant la main sans répondre, je me sauvai, bien déterminé à ne plus revoir une personne qui ne pouvait être ni ma maîtresse, ni ma femme, et à ne plus remettre les pieds dans ce salon...

POMEROL.

En sorte que tu y revins le soir même?

ANDRÉ.

Le soir même !...

POMEROL.

Et puis le lendemain aussi?...

ANDRÉ.

Et tous les jours encore !...

POMEROL.

C'est ça !... Et Clotilde?...

ANDRÉ.

Ah ! Clotilde ! Une patience !... Elle me regardait aller et venir dans ce salon, comme une bête en cage, les yeux tournés vers cette fenêtre !... et me disait... « Mais enfin, voyons, prenez un parti ! »

POMEROL.

Mais elle a raison, prends-le !

ANDRÉ.

Je le prends !... en me disant : « Il n'y a qu'un moyen d'en finir avec cette fatale passion... » Un beau samedi soir, je pars pour la campagne, j'y reste bravement le dimanche... le lundi !...

POMEROL.

Et le mardi?...

ANDRÉ, se levant.

Je tombe ici, comme la foudre, en criant à Clotilde : « J'épouse!... »

POMEROL.

A la bonne heure!... Et Clotilde?...

ANDRÉ.

Ah! mon ami, une sœur ne serait pas plus tendre!...— « Mon cher André, je ne vous l'aurais pas conseillé... Il ne faut jamais conseiller ces choses-là!... Mais vous ne ferez jamais un choix qui me comble d'autant de joie!... seulement, n'allons pas trop vite... La fille est adorable, la mère est parfaite!... Mais il y va de votre bonheur, et vous permettrez à votre amie d'apporter ici la prudence et le sang-froid dont vous ne me semblez pas capable. J'écrirai dans leur province, je m'informerai... Enfin, laissez-moi la conduite de tout ceci, et ne faites rien que je ne vous dise : Allez!... »

POMEROL, se levant.

Oh! l'amitié des femmes!... Voilà! voilà!

ANDRÉ.

J'accepte! — Huit jours se passent!... Les renseignements arrivent de toutes parts, et parfaits, cela va sans dire... A ma prière, Clotilde fait la demande qui est agréée... On publie les bans, nous signons le contrat... et ce matin... je l'épouse, mon cher Philippe!... je l'épouse, entends-tu!... (Le serrant dans ses bras.) Je la tiens! Elle est à moi! à moi! à moi!...

POMEROL.

Ne m'étrangle plus, heureux homme! Je comprends ta joie; seulement!...

ANDRÉ.

Tu oses risquer un *seulement!*...

POMEROL.*

Permets !... Dans tout ça, je vois bien ta passion à toi, qu me paraît féroce !... Mais elle !... Elle ! Marguerite, t'aime-t-elle ?

ANDRÉ.

Oh ! oui !

POMEROL.

Sûrement ?

ANDRÉ.

Oh !... j'en réponds !... c'est une nature timide qui ne se livre guère, mais avec un regard, un mot, ce qu'elle dit !... Du reste, je parle de sa timidité !... Et la mienne !... Je n'ai pas encore trouvé le moyen d'échanger avec elle dix paroles seul à seule... et si Clotilde n'était toujours entre nous pour animer l'entretien, je crois que nous ne saurions que nous contempler tous deux, la main dans la main !... Je me retrouve comme à vingt ans ! au premier amour !... Et de fait, c'est le premier peut-être !...

POMEROL.

Oui !... Oui !

ANDRÉ.

Enfin, si je t'avouais que je tremble comme un écolier, la pensée de me trouver seul tout à l'heure avec elle, dans un coupé de chemin de fer...

POMEROL.

Ah ! vous partez ?...

ANDRÉ.

Oh ! oui, tu comprends !... Tout cela a été si subit !... Mon hôtel n'était pas en état de la recevoir !... Je l'ai abandonné aux ouvriers, et me suis logé provisoirement là, sur

* Pomerol, André.

la place. Rien ne sera prêt avant quinze jours, pendant lesquels j'emmène Marguerite à Blois, tandis que sa mère, un peu souffrante, va passer l'hiver à Nice !...

POMEROL.

Et ce départ ?...

ANDRÉ.

Au sortir de l'église... La cérémonie d'ailleurs très-courte. Pas de messe, la benédiction nuptiale seulement... c'est un désir de Marguerite, m'a dit Clotilde, et je m'y suis conformé. Pas de bruit du reste, ni de fanfare ; cela répond à mes goûts. Deux ou trois parents des plus proches... Les témoins de Marguerite, amis de Clotilde, les miens, toi, ta femme... Dix minutes à la mairie, un quart d'heure à l'église, et c'est tout !... Je réserve l'éclat et les fêtes pour mon retour !...

POMEROL.

Bon... et l'heure ?

ANDRÉ.

Onze heures précises à la mairie... Nous sommes les premiers.

POMEROL.

Diable !... Neuf heures déjà ?... Je n'ai que le temps !... Je me sauve !

ANDRÉ.

Sans voir Clotilde ?...

POMEROL.

Je la verrai à la mairie, en même temps que ta femme !...

ANDRÉ.

Et tu jugeras si j'ai tort d'enchaîner toute ma vie !...

POMEROL.

A une femme jeune et jolie !... qui t'aime et que tu aimes !... Ah ! sapristi !... il n'y a encore que ça, va !... On parle de liberté !... Ah ! je viens de me retrouver garçon pendant un grand mois !... Je me faisais l'effet d'un homme

coupé en deux et séparé de ma meilleure moitié !... et je retourne à ma servitude avec une joie !... A tout à l'heure, heureux esclave.

Il sort, au moment où Clotilde sort de chez elle.

CLOTILDE, inquiète.

Qui donc est là ?... Cette voix !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, CLOTILDE.

ANDRÉ, apercevant Clotilde et rappelant Pomerol.

Philippe ! Philippe !

CLOTILDE, effrayée.

Philippe !...

ANDRÉ.

Eh, oui ! (A Pomerol.) Voici Clotilde !...

POMEROL, redescendant.

Ah bien ! je rentre alors !

CLOTILDE.

Ici... vous ?

POMEROL.

Pour vous embrasser, cousine, si vous le permettez !...

CLOTILDE, inquiète.

Mais qui vous attendait si tôt ?...

POMEROL.

Ah bien ! vous voulez qu'il se marie sans moi?

CLOTILDE.

Ah ! oui, il vous a dit ?...

Joseph apporte et dépose sur la table un coffret. — André va à la table.

POMEROL.

Tout!... et vous êtes un ange !...

CLOTILDE, le regardant.

Vous croyez ?

POMEROL.

Si je le crois ! Nulle femme n'aurait fait ce que vous avez fait là ; il faut vous adorer à genoux !

CLOTILDE, à part.

Il ne sait rien !

POMEROL, remontant avec elle *.

A propos... Et ma petite protégée ?... et Fernande ?...

CLOTILDE.

Oh ! pour cela, je crois, mon ami, que vous serez content de moi.

POMEROL.

Ah ! elle est placée ?...

CLOTILDE.

Mieux qu'on ne pouvait l'espérer.

POMEROL.

Ah ! merci... Et où cela ?

CLOTILDE.

Ah bien ! ce serait trop long. Tantôt !... Tenez, venez me prendre ici, avec Georgette ; nous irons ensemble à la mairie !

POMEROL.

C'est dit !... Très-bien !

ANDRÉ, qui a ouvert le coffret.

A onze heures précises, n'oublie pas !

POMEROL.

Mazette, mais mon bain, mon déjeuner !

* Clotilde, Pomerol, André.

CLOTILDE, sur le seuil, à Pomerol, sans être entendue d'André.

Bah ! Laissez dire cet amant qui s'impatiente ! et soyez ici à la demie, c'est assez tôt.

POMEROL.

Oui, n'est-ce pas, ces cérémonies-là !...

CLOTILDE.

On est toujours en avance.

POMEROL.

A la demie, c'est ça. Ici !...

CLOTILDE.

J'y compte ! Sauvez-vous !

POMEROL.

Je me resauve... A tantôt !...

Il sort.

ANDRÉ ET CLOTILDE.

A tantôt !

SCÈNE V

CLOTILDE, ANDRÉ.

CLOTILDE, à part.

A la demie, on sera parti ! Et il sera trop tard ! Ah ! c'est une alerte !... Il faut à tout prix le retenir ici, ou tout est perdu.

ANDRÉ, le coffret à la main.

Je vous demande pardon, ma chère Clotilde, j'abuse de votre maison !... Mais un peu de patience, nous touchons à la fin !.

s'assied sur une chaise basse en face de la cheminée.

CLOTILDE, à la cheminée.

Quel enfant vous faites ! Ma maison est toujours la vôtre, vous le savez.

ANDRÉ.

C'est qu'il y a bien quelque chose d'un peu bizarre, pour ne pas dire plus, à me voir ici près de vous, un jour comme celui-ci.

CLOTILDE.

Ne dites pas cela, André, vous me feriez croire que vous doutez de la sincérité de mon amitié. N'est-il pas convenu que nous nous mettons tous deux au-dessus des préjugés du monde, pour ne consulter que notre affection mutuelle ?

ANDRÉ.

Il est écrit que vous serez toujours meilleure que moi. Eh bien, donc... je n'ai pas voulu faire porter ceci chez Marguerite, sans vous consulter sur quelques petits bijoux qui manquaient hier à la corbeille. Ce sont choses où les femmes s'entendent mieux que nous... Cette émeraude, par exemple ?

CLOTILDE.

Je n'en connais pas de plus belle... Mais pour une jeune mariée, c'est un peu femme.

ANDRÉ.

Et ces perles ?...

CLOTILDE.

Oh ! les perles... à la bonne heure... c'est jeune, cela...

THÉRÈSE, qui vient d'entrer par la droite avec un carton.

Mademoiselle de la Brière envoie ce carton à madame, avec ce petit mot.

André continue à examiner les bijoux.

CLOTILDE, lisant à part.

« Madame, je ne puis me décider à faire choix de l'une de

* André, Clotilde, Thérèse.

ces couronnes... Elles ne seraient pas un mensonge pour monsieur le marquis, puisque vous lui avez tout dit... (Elle regarde André, et s'éloigne de lui pour lire le reste.) Mais ne me trouvera-t-il pas bien résolue d'oser porter ces fleurs?... Et pourtant je ne puis en choisir d'autres.. Au nom du ciel, madame, dites-moi ce que je dois faire ; car ma mère et moi nous ne savons à quoi nous résoudre... »

ANDRÉ, de sa place.

Marguerite vous écrit?...

CLOTILDE.

Oui, elle me demande mon avis sur ces trois couronnes et celle qu'elle doit choisir!...

Elle prend le carton.

ANDRÉ, se levant et descendant.

Mais comme le bijou!... la plus jeune et la plus chaste est celle qui lui siéra le mieux!...

CLOTILDE.

Sans doute!... Celle-ci, par exemple.

ANDRÉ.

Celle-ci, évidemment!...

CLOTILDE.

Vous entendez, Thérèse... reportez ceci à mademoiselle Marguerite.

ANDRÉ.

Avec ce petit coffret de ma part!...

Thérèse replace les objets.

CLOTILDE.

Et moi, j'achève ma toilette!

ANDRÉ.

Et merci toujours, mon excellente amie.

CLOTILDE, souriant.

Enfant !... attendez donc pour me remercier !

Elle rentre chez elle.

SCÈNE VI

ANDRÉ, puis FERNANDE.

ANDRÉ, à Thérèse. *

Ma foi !... j'ai envie de monter cela, moi-même.

THÉRÈSE.

Ces cartons ?... monsieur le marquis !...

ANDRÉ.

Bah ! donnez !... un jour de noce !

THÉRÈSE, apercevant Fernande qui vient de la droite.

Mademoiselle !...

ANDRÉ.

Marguerite !... (Il court à elle, Thérèse sort. — Tendrement.) Ah! c'est vous ?... **

FERNANDE, un peu embarrassée.

Je ne vous savais pas là, monsieur.

ANDRÉ, tendrement.

Et vous êtes fâchée de m'y voir ?

FERNANDE, timidement.

Vous ne le pensez pas !... Mais je voulais parler à...

ANDRÉ.

A Clotilde, oui, elle s'apprête... Et nous sommes seuls... Seuls tous les deux... Ce n'est pas coutume, Marguerite ; c'est la première fois que cela nous arrive...

* André, Thérèse.
** André, Fernande.

FERNANDE.

C'est vrai !...

ANDRÉ.

Et j'en profite !... Car jusqu'ici, il y a toujours eu une personne entre nous... une personne amie, dévouée et à qui nous devons tous les deux bien de la reconnaissance... Mais enfin tout ce qu'elle peut me dire de votre part et vous dire de la mienne, ne vaut pas trois mots échangés de l'un à l'autre... Avant d'être votre mari, ma chère Marguerite, je voudrais bien me voir, ne fût-ce qu'une minute, le fiancé de votre cœur... vous tenir un peu de vous-même, et me dire : Elle m'accepte, oui ; elle consent, à la bonne heure ;... mais elle fait plus et mieux encore... elle se donne !...

FERNANDE.

Monsieur !...

ANDRÉ.

Oh ! surtout ne m'appelez plus monsieur ! et comprenez-moi bien, Marguerite !... Je vous ai fait demander si vous consentiez à devenir ma femme, et vous avez répondu *oui*... Mais ce *oui*-là, n'est-ce que la raison qui l'a dicté ?... Eh bien, nous sommes-là, tous deux, seuls... brisons toute convenance et dites-moi un mot que j'ai cru vingt fois surprendre dans vos regards, mais qui n'est jamais tombé de vos lèvres... dites-le bien vite... sans témoins, entre deux portes... aussi bas que vous voudrez !... On n'en saura rien !... dites-moi vite : « — Je vous aime !... »

FERNANDE.

Ah Dieu ! oui !.. Je vous aime !...

ANDRÉ.

Ah !... ah ! ma chère Marguerite !..

FERNANDE.

Et comment ne vous aimerais-je pas, monsieur ?...

ANDRÉ vivement.

Pas monsieur !.. pas monsieur !..

FERNANDE.

Eh bien !... comment ne vous aimerai-je pas... (Avec amour.) André !.. après ce que vous faites pour moi !

ANDRÉ.

Oh ! ce n'est que de la reconnaissance... cela... je veux de l'amour !..

FERNANDE.

Tous les deux !.. car vous êtes mon sauveur !..

ANDRÉ, vivement.

C'est vous qui me sauvez... Et de moi-même !.. ma chère bien-aimée,... car vous m'arrachez aux plaisirs suspects, aux loisirs mauvais, aux amours menteurs... car sur ma vie folle et sans but vous êtes l'étoile qui se lève, pour m'enseigner le vrai chemin, celui du devoir, qui est aussi celui du bonheur... car vous amenez à mon foyer désert tout le cortége des saines émotions et des joies honnêtes, l'honneur et le calme, l'estime des autres, et, mieux encore... celle de moi-même...

FERNANDE.

Que vous êtes bon !

ANDRÉ.

Ce n'est pas de la bonté ! c'est du bonheur !... Vous ne pouvez pas comprendre, Marguerite adorée, quelle joie c'est de se dire : cette jeunesse, cette beauté... cette innocence... (Mouvement de Marguerite.) ce cœur tout neuf qui ne sait rien des choses de la vie... tout cela m'appartient... tout ce trésor sacré des saintes ignorances, des surprises naïves, des craintes et des joies enfantines !.. tout cela est à moi, bien à moi ! car c'est moi qui l'ai faite ce qu'elle est, et qui lui ai vraiment donné la vie en lui soufflant l'amour !..

MARGUERITE, à part.

Mon Dieu !

ANDRÉ, debout.

Et maintenant que je suis sûr de vous obtenir de vous-même, allons nous apprêter, ma chère Marguerite ; et de ces trois couronnes dont le choix vous embarrassait tout à l'heure, prenez la plus virginale; c'est celle-là qui vous ira le mieux et dont votre mari sera le plus fier... A tout à l'heure, et après... ma chère bien-aimée... à toujours!..

Il sort.

SCÈNE VII

FERNANDE, seule; puis CLOTILDE.

FERNANDE, après l'avoir suivi des yeux, poussant un cri.

Ah!.. il ne sait rien!.. rien!..

CLOTILDE, sortant de chez elle.

Vous... Marguerite!.. qu'avez-vous donc!

FERNANDE, avec douleur.

Ah!.. madame... ah! vous m'avez trompée... Ah! que c'est mal à vous!..

CLOTILDE.

Trompée!

FERNANDE.

Madame!.. quand vous m'êtes venu dire :.. «— André vous aime et demande votre main, que vous ai-je répondu?.. — Jamais!..»

CLOTILDE.

Oui!

FERNANDE, vivement.

Ah! je vous l'ai dit, n'est-ce pas?.. jamais je n'accepterai, moi, l'offre d'un cœur dont je ne suis pas digne!.. jamais je

ne serai la femme d'un honnête homme, moi qui n'ai pas su rester honnête fille !

CLOTILDE.

Oui, vous avez dit cela !

FERNANDE.

Ah ! si je l'ai dit !.. et avec assez de douleur, pour qu'à défaut de mes paroles vous vous rappeliez du moins mes larmes !

CLOTILDE.

Mais je me souviens de tout !.. Eh bien ?

FERNANDE.

Eh! bien, madame, vous êtes revenue le lendemain et vous m'avez dit :.. Il sait tout, et son amour reste le même...

CLOTILDE.

Oui...

FERNANDE.

Je doutais, moi ; je ne voulais pas croire à tant de bonté...

CLOTILDE.

Et pourquoi, mon enfant, puisque c'est la vérité...

FERNANDE.

La vérité... Mais ne dites pas cela, madame... Il ne sait rien...

CLOTILDE.

Il ne sait rien... Et qui vous fait penser ?

FERNANDE.

Mais lui, lui, qui vient de me parler là, comme on ne le fait qu'à celle que l'on croit honnête...

CLOTILDE, *vivement.*

Ah! vous l'avez vu... Et que vous a-t-il dit ?

FERNANDE.

Ah! ce qu'il m'a dit... Il m'a dit... ce que ma conscience

me crie le jour et la nuit ! Il m'a dit qu'il n'adorait que ce qui est chaste et pur... car il n'y a que cela d'adorable en effet et je le sais mieux que lui, moi qui le sais par ma douleur. Mais vous m'avez trompée... vous m'avez menti... vous m'avez fait croire à ce qui n'est pas, ce qui ne peut être,... et voilà ce qui est bien affreux, c'est de m'avoir conduite à deux pas de mon bonheur, pour qu'il m'échappe et me laisse plus désolée que jamais !

Elle tombe sur un fauteuil à droite en sanglotant.

CLOTILDE, cherchant à l'apaiser.

Marguerite, voyons...

FERNANDE, désespérée.

Et quand je ne l'aimais pas, encore!... Mais vous ne savez pas ce que je souffre... depuis un mois... Et quelles nuits je passe... Quelles prières n'ai-je pas faites au ciel ?... Une éternité de bonheur !... je la donnerais pour anéantir ce passé que j'exècre, et qui est, quoi que je fasse, et qui sera toujours, quelques larmes que je verse. Ah ! mon Dieu ! Et l'on croit que cela s'oubliera !... Et puis un jour vient où l'on aime, et ce jour-là, malheureuse, tu t'aperçois que tu n'as plus le droit d'aimer... Et s'il ne sait pas, lui, tu trembles qu'il ne sache. Et s'il sait !... ses regards, ses paroles, son silence même sont autant de reproches et d'insultes. (Se levant.) Et il a raison. Il te méprise, et tu te dis : Eh bien, il a raison. Et si quelqu'un te crie : Mais on se rachète... On se relève... ne le crois pas. Non, ce n'est pas vrai. Non ! Il ment ! non, l'on ne se rachète pas. Mais le passé vous suit partout. Il vous dévore, il vous mine, il vous tue. Et ne vous lâche que morte !... Et encore... est-ce qu'on sait ce qui vous attend là-haut ?

CLOTILDE.

Voyons, Marguerite, vous vous exaltez-là... Mais je cherche à quel propos... Car enfin, il ne vous a pas dit un mot de reproche, n'est-ce pas ?

FERNANDE.

Et me reprocher quoi... ce qu'il ignore?

CLOTILDE.

Mais je vous répète qu'il sait tout.

FERNANDE.

Oh! lui qui me parle comme si j'étais l'innocence et la vertu même?

CLOTILDE.

Et voilà tout? C'est pour cela... En vérité, vous m'avez fait une peur! Mais, mon enfant! calmez-vous, voyons. (Elle la fait asseoir et s'assied). Rappelez-vous à votre tour. Quand je suis revenue à vous, pour vous renouveler sa demande...

FERNANDE, égarée.

Oui.

CLOTILDE.

Outre les paroles que vous venez de rappeler, que vous ai-je dit encore?

FERNANDE, de même, cherchant.

Encore...

CLOTILDE.

Oui... Je vous ai dit, et je vous le répète mot à mot... — « André, qui a toutes les délicatesses avec toutes les bontés, ne veut pas qu'il soit jamais question entre vous de cette triste confidence ; et *jamais*, *jamais*, entendez-vous bien, il ne sera prononcé un seul mot qui la rappelle. Il veut que ce passé soit comme s'il n'avait jamais été, et son rêve est de l'effacer si bien de son souvenir que vous en veniez tout doucement à l'effacer du vôtre... — » Ai-je dit cela, oui ou non?

FERNANDE.

Oui, madame, oui!

CLOTILDE.

Et vous êtes surprise qu'il tienne parole... Vous ne com-

prenez pas cette sublime tendresse, de feindre l'ignorance pour vous dispenser de la honte ?...

FERNANDE.

Ah ! madame, si je pouvais le croire !

CLOTILDE.

Puisque je vous l'affirme...

FERNANDE.

Non, ce n'est pas possible ! Je ne me trompe pas !... Il ne sait rien !...

CLOTILDE.

Mais puisque je lui ai tout dit !

FERNANDE.

Vous le croyez ?...

CLOTILDE.

Mais tout ! vous dis-je ! tout !

FERNANDE.

Alors, il ne vous a pas comprise !... Car je vous atteste, madame, qu'il ne sait pas : Il ne sait pas !... Je vous jure qu'il ne sait pas !...

CLOTILDE.

Et dans cette croyance, enfin , car il faut bien en sortir !... Que comptez-vous faire ?...

FERNANDE, se levant.

Lui tout dire !...

CLOTILDE, effrayée, se levant aussi.

Vous ?

FERNANDE.

Moi-même !

CLOTILDE.

Marguerite !... y pensez-vous ?...

FERNANDE.*

Si j'y pense!... A défaut de vertu, que j'aie au moins la franchise!... c'est le seul honneur qui me reste!...

CLOTILDE.

Vous aurez ce courage?

FERNANDE.

Je le trouverai!...

CLOTILDE.

Marguerite, ne faites pas cela!... Prenez garde!... Il y a des paroles qui brûlent et des mots qui tuent!..

FERNANDE.

Eh bien! qu'elles me tuent donc!... Mieux vaut mourir de son mépris que vivre avec le mien!

CLOTILDE.

Mais quelle folie!... Pensez-y donc!... Pour vous, pour lui-même, pour votre mère enfin, dont le bonheur dépend du vôtre!... Mais je ne le veux pas, moi, je vous le défends!

FERNANDE.

Et vous aimez mieux, madame, que je devienne sa femme, avec ce doute qui me torture?... Vous voulez que j'aille tout à l'heure à l'autel, en me disant : Sait-il bien quelle femme il y mène?... Mais c'est une infamie que vous me conseillez-là!...

CLOTILDE, vivement.

Non! non!... Vous avez raison; il faut s'assurer d'abord!..

FERNANDE.

Vous voyez bien!

CLOTILDE.

Mais il ne faut pas parler, à aucun prix!...

* Clotilde, Fernande.

FERNANDE.

Quoi donc, alors?... car je ne sais plus !...

CLOTILDE.

Écrire !... ce qui brûle à dire, on l'écrit !

FERNANDE.

Peut-être !... Oui !

CLOTILDE, préparant tout sur la table.

Et que cela vaut mieux !... mon enfant !... Il sait tout, et vous en êtes sûre, sans vous torturer l'un par l'autre !

FERNANDE, allant à la table.

Vous avez raison, madame, l'écrit vaut mieux ; c'est moins affreux que la parole !

CLOTILDE.

Tenez, du papier... Une plume !...

FERNANDE, assise et tremblante. *

Oui !... Il faut bien !... Ah! mon Dieu !... par où commencer et comment dire cela ?...

CLOTILDE.

Pensez bien pour vous donner du cœur que vous ne lui apprenez rien qu'il ne sache ! (Marguerite écrit, Clotilde remonte et gagne la droite.) Eh bien ?... **

FERNANDE, cessant d'écrire et pleurant.

Ah ! que c'est affreux d'écrire tout cela soi-même !...

CLOTILDE, émue, ébranlée et prête à l'arrêter.

Vous vouliez le dire !... Jugez donc !... Malheureuse enfant !...

FERNANDE.

Et je l'aime !. Et il m'aime !...

* Clotilde, Fernande.

** Fernande, Clotilde.

CLOTILDE, redevenue implacable.

Dépêchez, l'heure presse !...

FERNANDE, suffoquée par les larmes.

Je ne vois plus, madame.

CLOTILDE.

C'est assez...

FERNANDE.

Je ne sais plus.

CLOTILDE.

Puis-je lire ?...

Elle prend la lettre.

FERNANDE, avec désespoir.

Ah oui ! — Ah ! mon Dieu ! Un jour où les autres sont si heureuses ! Voilà mon matin de noces, à moi !...

CLOTILDE.

Il ne s'agit plus que de lui faire tenir cela, et je m'en charge !...

FERNANDE.

Oh non ! non, moi-même !...

CLOTILDE.

Quand je suis là... pour...

FERNANDE, debout.

Je la lui remettrai !... Je me sauverai chez moi, et j'attendrai à genoux son arrêt !...

CLOTILDE, à part, inquiète *.

Ah !... (Haut.) mais vous chancelez ! Vous êtes toute pâle.

FERNANDE, luttant, sans tomber.

Ah ! oui... je... je suis à bout de forces !...

* Clotilde, Fernande.

CLOTILDE, la soutenant.

Vous voyez bien ! (Appelant.) Thérèse !.. Thérèse ! — Vous ne pourrez jamais affronter sa vue !...

FERNANDE, assise.

C'est vrai, madame, j'y renonce...

CLOTILDE, vivement, tendant la main.

Ah !

FERNANDE, donnant la lettre à Thérèse.

Thérèse ! Portez cette lettre à monsieur le marquis ! Tout de suite !...

Thérèse s'en va.

CLOTILDE, voulant l'arrêter.

Mais !...

FERNANDE, vivement, se cramponnant à elle.

Ah ! madame, ne m'abandonnez pas en l'état où je suis.

Thérèse sort.

CLOTILDE, de même.

C'est que !...

FERNANDE.

Je vous en conjure, ne me laissez pas seule !...

CLOTILDE, à part.

Ah ! il est écrit que je ne pourrai rien !...

FERNANDE, tressaillant.

C'est lui !...

CLOTILDE.

André !...

FERNANDE, prêtant l'oreille.

Oui, je reconnais sa voix, dans la cour !

CLOTILDE, avec une colère sourde.

Ne vous ayant pas trouvée... il vient ici !

FERNANDE, effrayée.

Ah ! Thérèse va le rencontrer...

CLOTILDE.

Eh oui!...

FERNANDE, se levant *.

Et c'est fini... Il va lire... (Epouvantée.) Non... je ne veux plus... pas encore!.. ma lettre... je veux ma lettre... rendez-la moi!..

CLOTILDE.

Eh! trop tard... vous l'avez voulu...

FERNANDE.

Criez!... appelez!...

CLOTILDE, regardant par la fenêtre.

Trop tard, vous dis-je... Voici Thérèse qui lui parle...

FERNANDE.

Et la lettre?...

CLOTILDE.

Elle la donne... il la tient...

FERNANDE.

Ah!...

CLOTILDE.

Il déchire l'enveloppe...

FERNANDE.

Je suis perdue!...

CLOTILDE.

Il est entré sous le vestibule... Je ne le vois plus... Il vient...

FERNANDE, tombant épuisée sur le canapé.

Ah! Dieu!.. mon Dieu!.. pardonnez-moi et faites qu'il me pardonne!...

* Fernande, Clotilde.

CLOTILDE, appuyée au montant de la fenêtre avec découragement.

Allons... le ciel n'a pas voulu de cette vengeance... c'était pourtant la bonne...

FERNANDE.

Son pas... c'est lui !

Par la porte du fond ouverte, on voit André entrer vivement dans l'antichambre ; il est en tenue de mariage.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, ANDRÉ.*

Il entre et reste une seconde sur le seuil, puis descend.

ANDRÉ.

Comment, vous n'êtes pas encore prête, ma chère Marguerite ?...

FERNANDE, tressaillant de joie, le regardant.

Non, monsieur... non... J'étais là... à attendre...

CLOTILDE, de même, surprise de l'attitude d'André.

Un peu nerveuse, la pauvre enfant...

ANDRÉ, gaiement.

Oh ! mais nous n'avons pas le temps d'avoir des nerfs... Le maire n'attendra pas, lui...

FERNANDE, debout.

Alors, il faut que je m'apprête ?... Vous voulez bien, toujours ?

ANDRÉ.

Comment ! si je le veux .. mais tout de suite...

* Clotilde, André, Fernande.

FERNANDE, tremblant et pleurant de joie.

C'est que je n'ose pas croire... O mon Dieu, est-ce vrai?... quel bonheur !

ANDRÉ.

Eh bien ! eh bien !... quelle émotion !...

FERNANDE.

Pardonnez-moi... le saisissement... la joie... Mais ce n'est rien, c'est fini... Ah ! monsieur, que vous êtes généreux et bon !... Je n'ai que mon cœur à vous donner en échange, mais il n'aura jamais assez d'amour pour vous payer de ce que vous faites.

ANDRÉ.

Je ne fais rien, ma chère Marguerite, que ce que dicte le mien... Avez-vous pensé que je changerais d'avis ?...

FERNANDE.

Peut-être !..

ANDRÉ.

Quelle folie !... ne le pensez plus !... Allez, ma chère aimée, allez vite ! J'ai hâte de pouvoir dire : Ma femme

FERNANDE.

Ah ! j'y cours... (A Clotilde.) Vous aviez raison, madame... Que je suis heureuse !... Oh ! je ne me ferai pas attendre !

ANDRÉ, lui tendant la couronne au moment où elle est sur le seuil.

Eh bien !... et votre couronne ?... Vous ne voulez donc plus votre couronne ?

FERNANDE, la prenant.

Oh ! si ... Maintenant...

Elle sort par la droite.

SCÈNE IX

CLOTILDE, ANDRÉ*.

ANDRÉ, la suivant des yeux.

La chère enfant... elle ne peut pas y croire...

CLOTILDE, vivement.

André... Thérèse vous a remis une lettre?...

ANDRÉ.

Oui, tiens... c'est vrai... J'ai monté l'escalier si vite ... (Il la tire de la poche de son habit.) Celle-ci ?...

CLOTILDE.

Vous ne l'avez pas lue ?...

ANDRÉ.

Non ; mais je vais le faire... Pardonnez-moi, c'est de vous, n'est-ce pas ?

CLOTILDE, vivement, l'arrêtant.

C'est de moi... oui...

ANDRÉ, gaiement.

Alors, lisons ensemble...

CLOTILDE, de même.

Non... Thérèse n'a pas bien fait sa commission... Cette lettre ne devait vous être donnée qu'à la sortie de l'église.

ANDRÉ.

Ah ! une surprise ?...

CLOTILDE.

Quelque chose comme ça... oui.

ANDRÉ, de même.

Cela est bien tentant, Clotilde, avouez-le, et si je lisais tout de suite ?...

CLOTILDE.

Vous me gâteriez tout le plaisir que je me promets à vous la voir lire un peu plus tard.

ANDRÉ.

Dieu me garde de vous faire ce petit chagrin... Je ne l'ouvrirai donc qu'au sortir de l'église.

CLOTILDE.

Vous me le jurez ?

ANDRÉ.

Je fais mieux... je vous la rends... Vous me la redonnerez vous-même au bon moment.

CLOTILDE, hésitant.

C'est vrai... comme cela...

ANDRÉ.

La voici...

CLOTILDE, la prenant.

Merci...

ANDRÉ, gaiement.

Vous me regardez d'un air singulier, Clotilde... A quoi pensez-vous donc, cette lettre à la main ?...

CLOTILDE, émue et hésitante.

Je pense que la vie est chose bien bizarre... Dire que tout l'avenir d'un homme dépend quelquefois d'un mot..

ANDRÉ, de même.

C'est au *oui* sacramentel que vous faites allusion ?...

CLODILDE, le regardant.

Peut-être... Voici une heure bien décisive..

ANDRÉ, gaiement, regardant sa montre.

Et un quart d'heure de retard...

CLOTILDE.

C'est peut-être un répit que le ciel vous laisse...

ANDRÉ, surpris.

Un répit?...

CLOTILDE, toujours la lettre à la main.

Voyons, André... il est encore temps... ce mariage, j'ai le cœur un peu serré, je l'avoue, à la pensée que c'est moi qui l'ai fait... et qu'à l'instant où je parle, votre bonheur tient à si peu de chose... pensez-y bien... et si vous avez quelque scrupule... quelque regret...

ANDRÉ.

De quoi?

CLOTILDE.

Que sais-je?... de votre liberté, par exemple?...

ANDRÉ.

Amoureux comme je le suis...

CLOTILDE.

On aime aujourd'hui, et demain?... J'en suis bien la preuve, car enfin, vous m'avez...

ANDRÉ, vivement.

Adorée... mais de tout autre manière...

CLOTILDE.

Et ce n'était pas la bonne?..

ANDRÉ, lui baisant la main, tendrement.

C'était la bonne... mais ce n'était peut-être pas la vraie...

CLOTILDE, serrant la lettre.

Décidément, vous avez raison, marquis... Épousez... épousez... vous le méritez bien!...

THÉRÈSE, entrant.

Mademoiselle de la Brière est prête, et l'on n'attend que M. le marquis pour partir...

ANDRÉ.

A la bonne heure ! Elle répare le temps perdu... Venez-vous, Clotilde ?...

CLOTILDE.

Je vous suis... J'attends Philippe, vous savez ?...

ANDRÉ.

Ne tardez pas, au moins...

CLOTILDE.

Allez ! allez... J'arriverai toujours trop tôt...

ANDRÉ.

Non, non, dépêchez-vous !... (Dehors, à droite.) Oui, oui, me voilà !...

CLOTILDE.

Thérèse... suis-les... et reviens m'avertir dès que l'on sortira de la mairie.

THÉRÈSE.

Bien, madame.

Elle sort.

SCÈNE X

CLOTILDE, seule.

Elle regarde par la fenêtre.

Les voici... Ils montent en voiture !... Il lui tend la main !... Elle est radieuse, cette fille !... Et lui !... il rayonne !... Oh !... tu dis vrai... non, tu ne m'as jamais aimée comme cela ! . Et j'ai eu un moment de pitié ! Oui, j'ai failli lui donner

cette lettre... (Elle va pour la brûler et s'arrête.) Oh! non!... un aveu de sa main, cela est trop précieux!... gardons-le plutôt... (Bruit de voitures qui s'éloignent.) Ils partent!... va donc, va... cours où ton destin te mène!... et hâte-toi d'être heureux!... Tu n'as pas longtemps à l'être!... Ah! je ne sais pas quelle sera la durée de mon tourment, lâche!... mais j'éterniserai le tien!...

SCÈNE XI

CLOTILDE, POMEROL.

POMEROL, habillé, cravaté et essoufflé *.

Ah!... me voilà, moi!... et à temps!...

CLOTILDE.

Seul?... et Georgette?

POMEROL.

Oh! bien! Georgette!... la fantaisie en personne!... Nous venions vous prendre... nous rencontrons les voitures, là, au détour de la rue... Car on est parti pour la mairie, vous savez?

CLOTILDE.

Oui, je sais!...

POMEROL.

Et ma Georgette de s'écrier.. « Oh! mais j'en suis, moi! — Mais nous avons le temps!... — Non! non! je ne veux rien manquer — Mais tu vas faire antichambre au milieu d'autres noces! — Justement, cela m'amuse!... Va chercher Clotilde... Moi, j'y cours!.. » et de partir!..

CLOTILDE.

La bonne petite folle!...

* Clotilde, Pomerol

POMEROL, *mettant ses gants.*

Elle a raison, du reste... C'est un spectacle amusant que les antichambres de mairie, les jours de mariage... Un grand diable de logis glacial... premier symbole!... Des plafonds d'une hauteur... qui fait rêver!.. Des siéges d'une incommodité!... on n'est pas là pour s'amuser... et de grands murs, verts et nus... un faux air de tribunal!.. on parle bas!.. on attend avec anxiété... Va-t-on condamner les accusés au maximum de la peine!... combien de galères?... Les mères pleurent... les pères sont émus... les témoins dissimulent péniblement des tiraillements d'estomac... Pour tuer le temps, les noces se raillent entre elles!... La mariée n° 1 critique la toilette de la mariée n° 2, qui jalouse celle du n° 3, qui les écrase toutes deux de son mépris... Enfin, un huissier ouvre, et vous invite... de l'air dont on dit ailleurs... « Messieurs les parents... » La grande porte se referme et engouffre un cortége!... pour le rendre, et en engloutir un autre, suivi d'un troisième!... avec la froide régularité d'une machine à confections!... Un coupe-bonheur!

CLOTILDE.

Si Georgette vous entendait...

POMEROL, *gaiement.*

Bah! tout Français raille le mariage, se marie, et serait bien fâché de ne le pas faire... C'est dans le sang... Partons-nous?

CLOTILDE, *allant à la cheminée.*

Laissez-moi d'abord me dégourdir un peu le bout des pieds... Votre description m'a glacée.

POMEROL.

Ne nous mettons pas en retard.

CLOTILDE.

Oh! nous avons le temps... C'est pour la demie.

POMEROL.

Le quart.

CLOTILDE.

Non... la demie.

POMEROL.

Alors, si j'ajoutais une petite bûche..... hein?..... Il ne va pas, ce feu-là.

CLOTILDE, s'asseyant sur le canapé

Faites...

POMEROL, accroupi, arrangeant le feu.

Ah çà! pendant que nous sommes seuls..... recausons un peu de ma protégée...

CLOTILDE.

Fernande?...

POMEROL, de même.

Oui... Nous disons donc que vous lui avez trouvé une bonne place?...

CLOTILDE.

Ah! si vous n'êtes pas content, vous serez bien difficile.

POMEROL.

Pauvre enfant!... tant mieux... Là, ça flambe... Et qu'est-ce que c'est?

CLOTILDE.

Ah! voilà... Je voudrais bien... (S'interrompant.) Passez-moi donc la boîte à gants... là, sur la table.

POMEROL, allant chercher la boîte.

Vous voudriez?...

CLOTILDE.

C'est une gaminerie..... Mais je voudrais vous en faire la surprise...

POMEROL.

Quand?

CLOTILDE.

Après la messe...

POMEROL.

Ce n'est pas long... Et pourvu que je la sache heureuse...

CLOTILDE.

Trop heureuse, si cela dure.

POMEROL.

Eh bien, nous tâcherons... Va donc pour après la messe...

CLOTILDE.

Ah çà ! maintenant, et vous, voyageur, parlons de vous..

POMEROL.

Oh ! moi... (Le quart sonne dehors, à une horloge.) C'est le quart à la mairie !

CLOTILDE.

Oui.

POMEROL.

Eh bien... Mais le temps d'arriver...

CLOTILDE.

Impatient !... Vous savez bien que monsieur l'adjoint se fait toujours désirer.... Il déjeune, cet homme.... Et vraiment, grelotter là-bas, avec tout ce monde...

POMEROL.

Oh ! je n'y tiens pas !...

CLOTILDE.

Ni moi... Jasons donc...

POMEROL.

Mais si j'avais su : moi, qui n'ai pas pris le temps de fumer après déjeuner...

CLOTILDE.

Eh bien, fumez.

POMEROL.

Ici ?...

CLOTILDE.

Je vous permets une petite cigarette...

POMEROL.

Vous êtes une vraie femme !...

CLOTILDE.

Nous disons donc que vous avez gagné votre procès.

POMEROL, faisant une cigarette, à la table à droite.

Mes procès !...

CLOTILDE.

Comment, plusieurs?...

POMEROL, de même.

Eh ! oui... J'ai eu un tel succès dans mon affaire des mines !... Car, vous savez... je plaidais pour une concession de mines de fer.

CLOTILDE.

Oui...

POMEROL.

..... Que le lendemain m'arrive de la montagne un brave homme, suivi de deux gaillards hauts comme ça..... avec des yeux splendides... qui me dit : Monsieur, voici mes quatre fils et mes deux gendres, et nous venons vous prier de plaider pour ma fille Ginevra, qui a eu un malheur !... —Le bonhomme avait si grand air, avec ses cheveux blancs et son cortége de héros, que je flaire un drame, et lui dis : « Voyons « le malheur !... »

CLOTILDE.

Et c'était un drame?

POMEROL.

A trois personnages : La belle Ginevra !.. Orio Tibaldi, son fiancé, et Peppa... amie de Ginevra. — Premier acte : Ginevra aime Orio, et lui en donne les preuves... trop positi-

ves !.. Deuxième acte : L'infidèle Orio s'amourache de Peppa et l'épouse... Troisième acte : Ginevra attend l'infidèle amant et l'amie perfide au sortir de la messe... et, armée du fusil de monsieur son père, les tue raide au seuil de l'église !...

CLOTILDE.

Tous les deux ?...

POMEROL.

Tous les deux !

CLOTILDE, se levant.

A la bonne heure, voilà une femme ! — Vous avez plaidé pour elle ?...

POMEROL.

Maître Lachaud n'étant pas là !...

CLOTILDE.

Et alors ?

POMEROL.

Et alors (La demie sonne.) Sapristi ! Ma chère !... Mais voici la demie...

CLOTILDE, redescendant. *

Dieu ! quel homme ! soyez donc tranquille... Thérèse doit nous prévenir.

POMEROL.

Thérèse ?

CLOTILDE.

Oui ! vous vous interrompez là... Cette fille m'intéresse à un point... Vous l'avez bien défendue, j'espère !.. Vous avez été éloquent, chaleureux...

POMEROL.

Sublime, tout bonnement ! — Sur le fait de l'amant massacré, il n'y avait pas grand doute ! Tu me séduis, tu me quittes ! Je te tue !... Toute l'île sur ce point n'avait qu'un

* Pomerol, Clotilde.

seul cri !.. qui est bien corse et tout local. (Haussant l'épaule e les imitant.) *Té !..* — C'est-à-dire !.. Dame ! Que voulez-vous, c'est tout naturel !.. Hommes et femmes, geôliers et gendarmes... unanimes !.. *Té !..*

CLOTILDE.

Bon !

POMEROL.

Mais où l'affaire se gâtait, c'est à Peppa !.. Peppa n'avait rien promis, Poppa n'avait rien juré !

CLOTILDE, vivement.

Qu'importe !.. Elle n'était donc pas coupable aussi, cette fille, de se jeter à la traverse de leur amour.

POMEROL.

Oui, oui ; mais !...

CLOTILDE.

Ah Dieu ! je la comprends bien, moi, votre Ginevra !.. J'aurais tué comme elle !

POMEROL.

Peppa aussi?

CLOTILDE.

C'est une rivale !... Est-ce que l'on compte avec cela !... Elle n'avait qu'à ne pas se trouver là !

POMEROL.

Mais c'est sauvage, ma chère, votre théorie !

CLOTILDE.

Enfin, qu'avez-vous dit au tribunal ?

POMEROL.

Oh ! moi ... (Regardant sa montre.) Vous savez qu'ils seront mariés !

CLOTILDE.

Mais non !

POMEROL.

Si

CLOTILDE.

Mais non ! Allez donc ! Vous avez dit ?...

POMEROL.

Oh ! bien tout ce que l'on peut dire ! (*Plaidant.*) Voyez, messieurs, cette malheureuse fille confiante, et séduite par celui qu'elle considère déjà comme son mari... et trompée, quittée pour une autre !..

CLOTILDE.

Et quelle autre !..

POMEROL.

Et quelle autre !.. Tiens ! c'est vrai, je l'ai dit !.. Sa vie brisée, son déshonneur public !.. La rage ! Un peu de folie !.. Elle frappe, elle tue ... Qu'est-ce que vous voulez, messieurs, elle tue !.. cette femme ... œil pour œil... *Té* !.. je le leur ai dit : *Té* !.. Ça leur a fait plaisir... Faites une loi qui punisse les séducteurs infidèles et venge les filles outragées... Et cette femme aura tort... Mais jusque-là, ne vous étonnez pas qu'elle se fasse elle-même la loi, le juge, le bourreau...

CLOTILDE.

Et l'effet ?..

POMEROL.

Immense !.. Renvoi en police correctionnelle... *Blessures par imprudence ayant occasionné la mort !..* Cette législation fait mon bonheur ! Cinq ans de prison ! Et moi porté en triomphe !.. Je ne répondrais pas qu'à Paris ça eût le même succès !

CLOTILDE.

Mais c'est une infamie, votre jugement !

POMEROL.

Oui, on devait...

CLOTILDE.

On devait l'acquitter !

POMEROL, riant.

Ah! bon...

CLOTILDE.

Ah! si la justice était rendue par des femmes !

POMEROL.

Oui, ce serait gentil.

CLOTILDE.

Ce serait juste !,. Ah ! vos lâches voleurs d'amour y regarderaient à deux fois... Et l'on ne verrait pas ce qu'on voit; Un misérable qui se croirait déshonoré de ne pas tenir sa parole donnée à un homme, et qui s'arroge le droit de fausser les serments faits à une femme,... parce que c'est une femme.

POMEROL.

Clotilde, ma chère, vous vous exaltez !... Brisons là, et !...

Thérèse au fond.

CLOTILDE, avec joie.*

Thérèse !...

POMEROL.

Ah ! tant mieux, partons!

CLOTILDE, l'arrêtant.

Chut !... (A Thérèse.) Eh bien ?... Où en est-on ?

THÉRÈSE.

Madame, on entre à l'église !...

CLOTILDE, avec joie, à part.

Ah !...

POMEROL, stupéfait

A l'église !... Et la mairie ?...

* Pomerol, Thérèse, Clotilde.

THÉRÈSE.

C'est fini, monsieur, la mairie!

POMEROL, à Clotilde.

Ah!... Et nous jasons là!... Sapristi!... courons à l'église au moins!

THÉRÈSE.

C'est trop tard, monsieur!... Il n'y a que bénédiction nuptiale!... Ils seront ici, avant que vous arriviez là-bas!

Elle remonte et sort.

POMEROL.

Vous entendez, Clotilde?

CLOTILDE.

Oui... oui, j'entends!

POMEROL.

Mais les voilà mariés, sans nous!...

CLOTILDE.

Oui!... Les voilà mariés!... (Éclatant.) Enfin!... Enfin!... c'est donc fait!...

POMEROL, stupéfait.

De quel air de triomphe vous dites cela!...

CLOTILDE.

Ah! vous allez voir, si je triomphe!... Vous m'avez raconté comment on se venge là-bas, n'est-ce pas?... Eh bien! je vais vous dire, moi, comment on se venge ici!... C'est un drame à trois personnes, comme le vôtre!... André, sa femme!... et moi!...

POMEROL.

André?...

CLOTILDE.

Et la même histoire?... Car à moi, comme à l'autre, on a fait mille serments!... Car moi aussi, l'on m'a déshonorée publi-

quement, par une liaison que j'affichais avec un orgueilleux défi !... Car à moi aussi, l'on est venu dire un jour, d'un air dégagé !.. « Ma foi, ma chère, je ne sais pas comment cela se fait, mais je ne vous aime plus et j'en aime une autre !... C'est comme ça !... »

POMEROL.

Mais !...

CLOTILDE.

Ah ! je vous ai écouté !... Écoutez-moi !... Frappée là !... j'ai dévoré mes larmes, et me suis faite amicale, et tendre, et dévouée ! Et il a cru à tout cela, votre indigne ami !... Il a pu croire que je le verrais, d'un œil joyeux, l'amant et le fiancé d'une autre !... que je l'aiderais, moi !... moi !... à jeter aux pieds d'une rivale, tout ce qui m'appartenait, et qu'il me volait... Que tant d'amour pouvait faire place à un autre sentiment que celui d'une effroyable haine !... Il l'a cru !... cet homme !... Et à la façon dont je lui tendais la main, il n'a pas compris, l'imbécile !... que cette main ne demandait qu'à lui broyer le cœur !...

POMEROL, effrayé.

Clotilde !... Que me dites-vous là ?...

CLOTILDE, hors d'elle.

Ah ! misérable lâche !... Je t'aurai donné trois des plus belles années de ma vie !... J'aurai foulé aux pieds pour toi, pudeur, orgueil, vertu !... Je me serai faite ton esclave et ta chose !... Je me serai étendue sous tes pas, en te disant : Marche !... Je me serai courbée, en te disant : Frappe !... Et pour en venir là !... que repu de mon amour, tu le jettes au vent, comme une écorce vide !... Et tu ne veux pas que je me venge !!..

POMEROL.

Clotilde !... Vous m'épouvantez !... Qu'avez-vous fait, malheureuse ?...

CLOTILDE.

Ce que j'ai fait?... Il aimait une fille... Une fille!... Vous m'entendez bien!... de celles qu'on n'épouse pas!... Eh bien! je l'ai marié à cette créature!... Oui, je l'ai enchaîné pour la vie à cette honte!... Et les voici qui rentrent... Tenez!... Voilà ce que j'ai fait.

Elle remonte vers la fenêtre.

POMEROL.

Mais c'est une atrocité, cela!... C'est une infamie!

CLOTILDE.

Ah! que voulez-vous!... On fait ce qu'on peut!... L'homme écrase!... La femme rampe!

POMEROL.

Mais qui donc? enfin qui lui avez-vous fait épouser?...

CLOTILDE.

On descend de voiture!.. regardez!..

POMEROL. *

Fernande!..

CLOTILDE.

Fernande, oui!.. la fille de qui vous savez!.. Et la maîtresse!..

POMEROL.

Vous avez trompé cet homme à ce point!..

CLOTILDE.

Oh! mais attendez!.. cela commence!.. Votre Corse les guettait au sortir de l'église avec son arme!.. je les attends au retour, avec la mienne!.. (Assise à la table et montrant la lettre.) seulement, là où elle ne tuait que deux corps, je vais tuer deux âmes, moi!... c'est plus complet!

* Clotilde, Pomerol.

POMEROL, effrayé.

Vous les attendez ?

CLOTILDE.

Cette preuve à la main... une lettre d'elle... qui dit tout.

POMEROL.

Vous ferez cela ?

CLOTILDE, debout.

Ah ! si je le ferai !.. Eh bien ! vous allez voir !..

POMEROL, résolu, froidement. *

Je ne verrai rien !.. car vous ne le ferez pas !

CLOTILDE.

Et qui m'en empêchera ?..

POMEROL, de même.

Moi !

CLOTILDE.

Vous ?

POMEROL.

Moi !.. qui n'ai rien à voir à vos querelles avec votre amant !... mais qui ne veux pas que votre vengeance atteigne une enfant innocente !

CLOTILDE.

Et qu'est-ce que ça me fait à moi !.. je la hais, votre innocente !... je la hais, c'est elle qui m'a perdue !..

POMEROL.

Et moi je vous défends... je vous défends, entendez-vous... de lui coûter une seule larme !..

CLOTILDE.

Ah bien ! ses larmes !..

* Pomerol, Clotilde.

POMEROL.

Vous ne direz rien !

CLOTILDE.

Philippe !..

POMEROL.

Vous ne direz rien !... Ah ! je vous prends en flagrant délit d'assassinat moral, et vous croyez qu'il y a puissance au monde, pour m'empêcher de vous fermer la bouche et de vous lier les mains !

CLOTILDE, remontant pour aller à la porte.

Des menaces !.. mais je les brave, et malgré vous !...

POMEROL, lui barrant le passage et la forçant à passer devant lui.

Un seul mot !.. et foi d'honnête homme... vous n'achevez pas la phrase !.. *

CLOTILDE.

Lâche ! comme tous les hommes !..

POMEROL, au fond.

Ils viennent !..

CLOTILDE.

Eh bien ! vous allez voir le cas que je fais de vos défenses !..

Elle veut courir à la porte.

POMEROL, lui barrant toujours le passage.

Et vous allez voir comment je traite, moi, les empoisonneuses de votre espèce !... Et d'abord, cette lettre !..

Il la lui arrache.

CLOTILDE, effrayée.

Laissez-moi !.. ma lettre !

POMEROL, lui saisissant les poignets.

Rentrez chez vous !

* Clotilde, Pomerol.

CLOTILDE.

Ne me touchez pas... vous !

POMEROL.

Mais rentrez donc !..

CLOTILDE.

A l'aide !.. à moi !.. ah !

POMEROL, lui fermant la bouche d'une main et l'entraînant vers la porte de sa chambre.

Vous ne crierez pas... vous ne direz rien !

CLOTILDE, sur le seuil, se raccrochant à la porte.

Oh ! lâche !.. une femme !.. lâche !.. infâme !..

POMEROL, hors de lui, l'entraînant.

Mais tais-toi donc, serpent !.. tais-toi donc !..

Il l'entraîne dans la chambre où il disparaît une seconde avec elle, au moment où André paraît au fond, puis revient vivement et ferme la porte à double tour.

SCÈNE XII

POMEROL, ANDRÉ, puis FERNANDE.

ANDRÉ, au fond au domestique.

Et Clotilde ?.. et Philippe ?..

POMEROL, essoufflé, rentrant et fermant la porte.

Deux portes !... Elle peut crier !...

ANDRÉ entrant. *

Eh bien !... Vous êtes gentils tous deux !

POMEROL.

Doucement... Au moment de partir, Clotilde a eu une at-

* André, Fernande.

taque de nerfs !... Des cris !... Tu me vois encore tout bouleversé !

ANDRÉ.

Ah ! mon Dieu !... J'y vais !...

POMEROL, le poussant vers la porte.

Inutile !... C'est fini !... Elle repose !... d'ailleurs, tu pars tu n'as que le temps.

ANDRÉ.

Mais ma femme, que tu ne connais pas !...

POMEROL, de même.

Au retour !... Sauvez-vous !...

ANDRÉ.

Mais non... elle est allée mettre une robe de voyage !... et... tiens ! la voici !... (Il court à Fernande qui vient de la droite.) Marguerite ! Clotilde est souffrante !

FERNANDE.

Souffrante ?

ANDRÉ.

Oui, on ne peut pas la voir, mais à défaut d'elle, voici le meilleur de mes amis, que je vous prie d'embrasser de tout votre cœur !...

Il la fait passer devant lui et va prendre au fond une pelisse de voyage des mains du domestique.

FERNANDE, va pousser un cri.

Ah !...

POMEROL, l'interrompant vivement, en l'embrassant et à demi-voix.

Silence !... Je ne vous connais pas !... (Haut.) Ah ! madame ! je suis bien heureux !... Mais partez ! vite ! vite ! vous n'avez que le temps !...

ANDRÉ, au fond.

C'est vrai !...

FERNANDE, à Pomerol.

Vous ?... son ami ?...

POMEROL, son doigt sur la bouche.

Plus tard!... Plus tard!... chère et douce enfant!...

ANDRÉ, redescendant gaiement.

Allons! allons, madame!...

FERNANDE, de même, entraînée par André.

Voilà, monsieur!... (A Pomerol) Au revoir!... notre ami... à bientôt!...

POMEROL

Bonne route!

ANDRÉ ET FERNANDE.

Merci!

ANDRÉ, du fond et entraînant Fernande dans ses bras.

Et veille bien sur Clotilde!

POMEROL.

Oui, oui, sois tranquille!... Je veille!... (Fermant la porte et seul.) Allons! (Épuisé, tombant assis.) J'ai sauvé aujourd'hui!... Mais demain!...

ACTE QUATRIÈME

Un salon chez André. — Fenêtre à gauche. — Porte d'entrée, pan coupé à droite. — Autre porte au fond, qui est celle de la chambre à coucher. — Petite porte dans la boiserie à droite , premier plan. — Cheminée et canapé, pan coupé à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

ANDRÉ, FERNANDE, GEORGETTE, MADAME DE BRIONNE, LE BARON, LA BARONNE, LE GÉNÉRAL, UNE VIEILLE DAME. *

Le soir. — Une table de whist, à droite, où André, le baron, madame de Brionne et la baronne sont assis et jouent. — A gauche, une table et du thé. — Fernande se prépare à le servir. — La vieille dame est assise sur le canapé. — Georgette au fond, à droite, guette le retour de son mari. — Le général à gauche de la cheminée.

MADAME DE BRIONNE.

Et neuf et dix... Nous avons gagné, baron?

LA BARONNE.

Aussi, André, pourquoi ne répondez-vous pas à mon invite à cœur?

* Fernande, le général, la vieille dame, la Baronne, madame de Brionne, André, le Baron, Georgette.

ANDRÉ.

C'est une faute, ma tante. — Vous avez raison.

MADAME DE BRIONNE.

Le marquis a des distractions! Il regarde toujours de ce côté, là-bas, et je ne pense pas que ce soit pour admirer le général...

LE BARON.

Oh! marié d'un mois! Nous t'excusons, va!

ANDRÉ.

Allons, mon oncle. Notre revanche!

LA VIEILLE DAME, à Fernande qui lui présente une tasse.

Ma petite marquise, beaucoup de sucre, s'il vous plaît.

FERNANDE, la servant.

Comme cela?

LA VIEILLE DAME.

Oui, mignonne.

Fernande continue à servir.

MADAME DE BRIONNE, tandis que l'on donne les cartes

Ah çà, qu'est donc devenu Philippe?

GEORGETTE, descendant*.

Ah! voilà. Philippe nous a quittés après son café. Où est-il?

FERNANDE.

Et la petite imagination de Georgette commence à travailler.

GEORGETTE.

Non! Mais vous m'avouerez que cela est bien extraordinaire.

* Fernande, le général, la vieille dame, Georgette, la baronne' madame de Brionne, André, le baron.

MADAME DE BRIONNE.

Mais oui ! — Moi, à la place de Georgette...

GEORGETTE, à part, redescendant à l'extrême gauche*.

La bonne pièce !

ANDRÉ, se sucrant, à Georgette.

Et les affaires, ma chère amie ?

GEORGETTE.

Vous n'allez pas me dire qu'il plaide à dix heures du soir !

LE BARON.

Allons ! allons, il n'est pas sorti pour son plaisir ; car il doit faire un froid !

LE GÉNÉRAL.

Je parie bien pour de la neige !

FERNANDE, lui donnant une tasse de thé.

Vous l'avez dit, général... Elle tombe.

LE GÉNÉRAL.

Je le sens à mes pauvres jambes !... Merci, marquise !

ALFRED, apportant des lettres.

Une lettre pour madame la marquise.

FERNANDE.

Ah ! de Nice. — C'est de maman. Vous permettez ?...

TOUS.

Certes !

* Georgette, Fernande, le général, la vieille dame, la baronne, madame de Brionne, André, le baron.

ALFRED.

Et une autre que l'on vient d'apporter pour M. de Pomerol.

GEORGETTE, vivement.

Ah ! donnez...

Elle s'empare de la lettre.

ANDRÉ.

Bonnes nouvelles, marquise ?

FERNANDE, lisant.

Oh ! excellentes... Elle va aussi bien que possible !

ANDRÉ.

Tant mieux, nous la verrons plus tôt de retour.

LA BARONNE.

Quel jeu, grand Dieu !... quel jeu.

LE BARON.

Chut ! baronne... N'influencez pas les cartes !...

GEORGETTE, qui a retourné la lettre dans tous les sens.

J'ai bien envie de la décacheter ! — Non ! c'est d'un homme. Une écriture laide et bête... Ça sent le tabac.... Ça ne prouve rien. Elles fument aussi. (Elle entrebâille la lettre et cherche à lire.)

FERNANDE, descendant. *

Eh bien ! Georgette, qu'est-ce que vous faites ?

GEORGETTE.

Vous ne décachetez pas, vous ?... Avouez que vous décachetez quelquefois ?

FERNANDE.

Une lettre à mon mari.... Jamais !

* Georgette, Fernande.

GEORGETTE.

Vous n'êtes pas jalouse, voilà tout!

FERNANDE.

Jalouse! Pourquoi faire? Je suis si heureuse. Je serais bien coupable de troubler ainsi mon bonheur.

GEORGETTE.

Est-elle jeune! — Après cela, je vous comprends! le modèle des maris, et puis la lune de miel. Enfin, voyons! je suis calme, n'est-ce pas, on ne dira pas que je m'exalte!... Eh bien! dites-moi un peu quel besoin de sortir à cette heure... Et qu'est-ce qu'il peut faire dans les rues par un temps pareil?...

FERNANDE.

Philippe?... Pourquoi voulez-vous qu'il soit dans les rues?

GEORGETTE, d'une voix altérée.

Vous croyez donc qu'il est dans une chambre?...

FERNANDE.

Mais, pour lui, je l'espère!

GEORGETTE.

Et avec qui, dans cette chambre?

FERNANDE, surprise.

Que sais-je?

GEORGETTE.

Oui, vous ne comprenez pas, vous!... Mais enfin, ma chère, depuis huit jours, depuis votre retour, tenez!..... Il va, il vient, il sort à tous propos!... Il est distrait, préoccupé!... Il y a quelque chose!... une femme!... j'en suis sûre!... Oh! cette lettre, si je pouvais la décacheter, sans m'en apercevoir!

LE BARON.

Et neuf!... à nous!... Marquez, ma belle!...

LA BARONNE.

Général ! une prise !

Le général se lève et vient à elle.

MADAME DE BRIONNE.

Ah çà !... qu'est donc devenue Clotilde?

ANDRÉ.

Mais je ne sais !... Elle est partie le jour de notre mariage !... et n'est pas encore de retour !

MADAME DE BRIONNE. *

Et pas de lettres ?

FERNANDE.

Non !... C'est singulier !... Elle était un peu souffrante, au moment de notre départ.

MADAME DE BRIONNE, méchamment.

Vraiment !

GEORGETTE, à part.

Quelle peste !

LA BARONNE.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc, André?... Vous coupez mon roi !

ANDRÉ.

C'est vrai, pardon !...

MADAME DE BRIONNE, à Fernande.

Si vous ne vous éloignez pas, ma mignonne, votre mari fera faute sur faute !

FERNANDE.

Oh ! alors je me sauve !

* Georgette, la vieille dame, le général, la baronne, madame de Brionne, Fernande, André, le Baron.

ANDRÉ, la retenant.

Mais non ! mais non !... Nous disons donc que je ne coupe pas ! Voilà tout !...

LE GÉNÉRAL.

Et que voici Philippe !...

SCÈNE II

LES MÊMES, POMEROL.

GEORGETTE.

Enfin !

ANDRÉ.

Allons donc, coureur !

POMEROL.

Je vous annonce qu'il neige à gros floçons !...

FERNANDE.

Venez vite vous chauffer !... Voici un bon feu !...

POMEROL, à Fernande.

Oui! Et un peu de thé, bien brûlant !... Je suis gelé ! (Voyant Georgette qui le regarde avec mépris.) Oh ! il fait encore bien plus froid de ce côté-ci !

GEORGETTE. *

D'où venez-vous, monsieur ?

POMEROL.

Je !...

GEORGETTE, vivement.

Répondez vite ! vite ! sans chercher !

* Georgette, Pomerol.

POMEROL.

Si !...

GEORGETTE.

Philippe, ne mentez pas !...

POMEROL.

Je viens !...

GEORGETTE.

Ce n'est pas vrai !

POMEROL, riant.

Ah !

GEORGETTE.

Vous vous dites gelé, et vos mains sont brûlantes !

POMEROL.

Dame, les gants !

GEORGETTE.

Et ce chapeau est sec !... Il neige... et il est sec, ce chapeau !... Il est sec !...

POMEROL.

En voiture !...

GEORGETTE.

Prenez garde, monsieur, je suis sur la voie !...

POMEROL.

Toi !... tu as encore fouillé dans mes petits papiers !...

GEORGETTE.

Peut-être ! — Qu'est-ce que ceci ?

Elle lui montre la lettre.

POMEROL.

Ça ? c'est une lettre, pour moi.

GEORGETTE.

Voulez-vous que nous la décachetions ensemble, cette lettre ?

POMEROL, de même, serrant les dents.

Je le veux bien.

GEORGETTE, de même.

Eh bien, lisons.

POMEROL.

Eh bien, lisons.

GEORGETTE, lisant.

«... Elle est de retour !...

POMEROL, vivement.

Il y a ça ?...

GEORGETTE, suffoquée.

Mais oui, il y a ça !

POMEROL, à lui-même.

Et moi qui vient de chez elle... et...

GEORGETTE.

Vous venez de chez elle !...

POMEROL.

Eh ! oui,... et on me dit, au contraire !

GEORGETTE.

On vous dit, au contraire?...

POMEROL, à lui-même, allant et venant, suivi par Georgette.*

Crédié, va !... voici le danger, maintenant ! Nous étions si neureux !..

GEORGETTE.

Vous étiez heureux !..

POMEROL.

... Si tranquilles !..

GEORGETTE.

Vous étiez tranquilles !..

* Pomerol, Georgette

POMEROL.

Elle avait bien besoin de revenir !

GEORGETTE.

Mais qui elle, qui elle, qui ?

POMEROL.

Ah ! oui, c'est vrai ! Tu ne sais pas, tu ne peux pas comprendre, tu ne dois même pas !...

GEORGETTE.

Mais je comprends très-bien, au contraire !.. Une femme !

POMEROL.

Eh non ! une femme ! allons donc ! jamais de la vie !

GEORGETTE.

Un homme, peut-être ?

POMEROL.

Parfaitement.

GEORGETTE.

Elle ! un homme ! *il* est de retour ! *elle ?...*

POMEROL.

Eh oui !

GEORGETTE, ironiquement.

Et qui est-*il*, cette *elle*-là ?

POMEROL.

Son Altesse !...

GEORGETTE.

Hein !

POMEROL.

Son Altesse le prince Woronsoff, pour qui je plaide ! *Elle* arrive de Russie,... Son Altesse..., *elle !*

GEORGETTE.

Oh !

POMEROL.

Dame, c'est comme ça !

GEORGETTE.

C'est assez, monsieur ! C'est assez !.. Nous nous expliquerons ce soir, seul à seul.

POMEROL.

Ah ! ça tant que tu voudras !

GEORGETTE.

Faites-moi la grâce de ne pas me tutoyer, jusqu'à nouvel ordre !

POMEROL.

Oui, madame !... (Seul à part.) Douce querelle !... Le raccommodement sera délicieux... Mais Clotilde à Paris... en secret !... Quelle menace !

ALFRED.

Le neveu de madame la comtesse demande...

LA VIEILLE DAME.

Mon neveu... Oui, oui, qu'il entre... Vous permettez, André ?...

Elle se lève.

ANDRÉ.

Comment donc !... Dites que je vous en prie...

SCÈNE III

LES MÊMES, CIVRY. *

LA VIEILLE DAME, le présentant.

Monsieur de Civry, mon neveu !

* Fernande, le général, Pomerol, la vieille dame, Civry, la baronne madame de Brionne, André, le baron, Georgette.

POMEROL, *frappé.*

Civry !

ANDRÉ.

Soyez le bienvenu, monsieur !... Marquise !

POMEROL, *anxieux.*

Mon Dieu !

ANDRÉ.

Monsieur de Civry, le neveu de notre excellente amie !

CIVRY.

Madame, pardonnez-moi l'heure un peu tardive de cette première visite !

FERNANDE.

Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous répondre à brûle-pourpoint, par l'offre d'une tasse de thé ?

CIVRY.

Je n'aurais garde, madame, de la refuser de votre main ?

POMEROL, *à part.*

Eh ! c'est vrai, je suis bête ! Il ne l'a jamais vue !... grâce à moi !...

ANDRÉ.

Général...

POMEROL, *respirant.*

Mais, ouf !... quelle peur !...

CIVRY.

Je dérange votre partie, monsieur le marquis.

[1] La vieille dame, Fernande, Civry, le général, Pomerol, la baronne, madame de Brionne, André, le baron, Georgette.

ANDRÉ.

Du tout!... Général, prenez donc ma place! * (A Civry.) La bonne comtesse m'a parlé de votre affaire!... Il s'agit d'un duel, n'est-ce pas?

LA VIEILLE DAME, fièrement.

Eh oui!... où il a tué son homme!...

CIVRY.

J'ai eu ce malheur... monsieur le marquis!... Et je ne sais quel parti prendre!... Dois-je rester, dois-je partir, pour éviter les ennuis de l'instruction!... Ma tante m'a fait espérer que vous voudriez bien m'éclairer de vos bons conseils!... Et m'appuyer de votre influence!...

ANDRÉ.

J'ai mieux à vous offrir, monsieur de Civry... J'ai là un de mes meilleurs amis, qui est de plus un fort habile avocat et qui vous dira mieux que moi!... Philippe!

POMEROL.

Plaît-il?

CIVRY, joyeusement.

Monsieur de Pomerol!

POMEROL, lui serrant la main.

Pour vous servir!

ANDRÉ.

Vous vous connaissez?

POMEROL.

J'ai ce plaisir!...

* La vieille dame est assise en avant de la table à côté de laquelle Civry s'assied; André prend une chaise et s'assied à côté de Civry.
La vieille dame, Georgette derrière, Pomerol derrière Civry, Civry, Fernande, André, la baronne, madame de Brionne, le général, le baron.

CIVRY.

Et moi cet honneur ! Et je comptais justement prier monsieur de vouloir bien se charger de ma défense.

POMEROL.

Avec joie !

ANDRÉ.

C'est un duel !

LA VIEILLE DAME, fièrement.

Où il a tué son homme!...

POMEROL.

Ah ! diable !... Comme vous y allez, mon jeune ami !... Et où cette rencontre !

CIVRY.

A Ville-d'Avray.

POMEROL.

Ah ! c'est fâcheux, ça !... Pourquoi ne pas aller en Belgique ?

CIVRY.

C'est si loin !... Et si long !

POMEROL.

Et la cause du duel ?

CIVRY.

Oh ! mon Dieu !...

FERNANDE, offrant sa tasse de thé à Civry.

Monsieur...

CIVRY.

Oh ! mille grâces, madame... La cause est des plus simples, et précisément, monsieur de Pomerol est un peu mêlé à tout cela.

POMEROL

Moi !

CIVRY.

Oui !... Monsieur Anatole Richon (Mouvement de Fernande et de Pomerol.) m'avait introduit dans certain salon où un ami très-généreux (Serrant la main de Pomerol.) m'a fait comprendre que ma place n'était pas !... Avant-hier, le hasard m'a remis en présence de ce monsieur que j'avais su éviter jusque-là ! Il s'est plaint assez amèrement de mon brusque départ de ce logis !... J'ai répondu comme il convenait... Certain personnage qui l'accompagnait ayant pris fait et cause pour monsieur Richon, et s'étant permis de qualifier mon procédé d'une façon plus que grossière, je me suis laissé entraîné à le souffleter !...

LA VIEILLE DAME.

Très-bien, mon neveu !

CIVRY.

De là, malgré les efforts de mes témoins pour me dissuader de me commettre avec ce personnage, fort mal noté, à ce qu'il paraît, une rencontre à l'épée, bien fatale à mon adversaire, puisqu'il est mort sur la place !

ANDRÉ.

Alors, pas intéressant, le défunt !

CIVRY.

Monsieur de Pomerol en jugera mieux que moi !... Il s'appelait Roqueville !

POMEROL.

Hein !... lui !...

ANDRÉ, voyant Fernande qui pâlit.

Qu'avez-vous donc, Marguerite?

On se lève.

POMEROL, vivement, soutenant Fernande.

Rien, un petit éblouissement !... La neige !... C'est comme moi, je vois tout trouble !

FERNANDE.

Oui... en effet...

POMEROL.

C'est la neige!... Je connais ça!... ce n'est rien!... En montant l'escalier tantôt, j'ai failli tomber... je n'y voyais plus!... C'est étonnant!

CIVRY.

Oui... les personnes nerveuses!...

POMEROL, de même.

C'est ça!... les nerfs!... (A Fernande, avec intention.) mais avec un peu de volonté!... de courage!... On lutte!... Et cela passe!

ANDRÉ.

Êtes-vous mieux, mon amie?

FERNANDE.

Oui, merci!

ANDRÉ.

Prenez mon bras!... Cette histoire de duel et d'homme mort... (Il l'emmène vers sa chambre.)

Tout le monde remonte.

POMEROL, revenant à Civry.*

Oh! vous!... Si nous étions seuls!... comme je vous embrasserais!

CIVRY.

Bah! pour avoir!...

POMEROL.

Oui, oui, pour avoir... Ah! credié!... Quel coup!... Et on dit que les bonnes actions ne trouvent pas leur récompense!... Ah! vous me payez bien les intérêts de la mienne!

CIVRY.

Alors, vous me défendrez!

* Civry, Pomerol.

POMEROL.

Ah!... et crânement encore! soyez tranquille!

LA BARONNE, au fond.

Allons, baron, il se fait tard... Marguerite est souffrante... Retirons-nous!

MADAME DE BRIONNE, de même.

Oui, la pauvre mignonne! qu'a-t-elle donc?

ANDRÉ, reparaissant.

Ce n'est rien! C'est fini!

LA VIEILLE DAME.

Bon! bon! nous vous laissons!.. Allons, mon neveu!

CIVRY.

Oui, ma tante! (A Pomerol) A demain!

POMEROL.

Non! après-demain! Chez moi! Dix heures!

CIVRY.

Merci!

POMEROL, à part, tandis que tout le monde au fond fait ses adieux à André.

Tranquille de ce côté-là! pensons à l'autre! (Au domestique qui emporte son plateau.) Écoute-moi, toi! *

ALFRED.

Je suis toujours heureux, quand monsieur daigne m'honorer de quelques instants d'entretien.

POMEROL.

Oui, assez!.. Tu connais madame de la Roseraie?..

ALFRED.

Je ne serais pas digne de l'honneur que monsieur me fait

* Alfred, Pomerol.

en ce moment, si depuis deux ans que je suis au service de monsieur le marquis, je n'étais pas au courant...

POMEROL.

Assez, assez!.. Elle se présentera peut-être ici demain, empêche-la de voir ton maître!... A tout prix!

ALFRED.

Si monsieur voulait bien préciser ce qu'il entend par : A tout prix.

POMEROL.

Mille francs pour toi. (A part.) Gredin!

ALFRED.

Je ne trahirai pas l'estime que monsieur m'accorde.

Il remonte.

POMEROL.

Avec cela, j'ai le temps de me retourner. Ce soir, je suis tranquille, à demain la bataille * !...

GEORGETTE, avec dignité.

Quand il vous plaira, monsieur !

POMEROL, de même.

Votre esclave, madame !

ANDRÉ, gaiement, surpris de leur ton.

Eh bien !... quoi donc!... Quelles cérémonies !...

POMEROL.

Lettre de femme, mon ami... méfie-toi des lettres de femme... dans ton ménage...

GEORGETTE.

Oui, oui, plaisantez... nous allons rire, tout à l'heure...

* Pomerol, Georgette, André.

POMEROL.

Je crois, en, effet, que nous allons un peu rire... (A André.) Veux-tu me donner à déjeuner demain, toi * ?

ANDRÉ.

Parbleu !

POMEROL, tendant son bras à Georgette.

A demain... Madame...

GEORGETTE.

Oui, monsieur.

POMEROL.

Marchons !

GEORGETTE.

Marchez !

Ils sortent.

SCÈNE IV

ANDRÉ, seul.

Enfin !... j'ai cru qu'ils ne partiraient jamais... (Il va pour entrer chez Fernande; à la femme de chambre, qui sort.) Ah ! comment va madame ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame la marquise s'est retirée dans sa chambre, où elle écrit. Elle est tout à fait remise.

ANDRÉ.

Bien, bien, elle écrit à sa mère... laissons-la écrire...

* Georgette, Pomerol, André.

SCÈNE V

ANDRÉ, CLOTILDE.

La petite porte de droite s'ouvre tout doucement, et Clotilde entre.

ANDRÉ, se retournant, avec plus de surprise que de joie.

Ah ! Clotilde... vous ?... et entrée...?

CLOTILDE.

Par là.

ANDRÉ.

Le jardin?

CLOTILDE.

Comme autrefois... ma petite clef... que j'ai oublié de vous rendre...

Elle la lui donne.

ANDRÉ, affectueusement.

Et pourquoi cette porte, maintenant, et non point la grande ?

CLOTILDE.

Parce que j'ai quelque raison de n'être point vue ce soir... Et du jardin, apercevant de la lumière chez votre femme, et voyant votre ombre aller et venir dans ce salon, je me suis dit : Il est seul, entrons et causons un peu... Le voulez-vous?

ANDRÉ, sur le ton de reproche amical.

En vérité, l'heure n'est pas heureusement choisie.

CLOTILDE.

Celle où je venais autrefois...

ANDRÉ.

Je veux dire que par cet horrible temps...

CLOTILDE.

Je suis venue par des temps plus mauvais...

ANDRÉ.

Oh! vous avez la religion du souvenir, Clotilde...

CLOTILDE.

Et vous?

ANDRÉ.

Moi?... j'honore le passé... mais j'adore le présent, et franchement, avec une jeune femme naturellement curieuse, jalouse, je ne voudrais ni pour elle, ni pour vous...

CLOTILDE.

Vous n'aviez pas de ces scrupules, autrefois?

ANDRÉ.

C'est que je n'étais encore qu'un amoureux... et, comme tous mes pareils, je ne voyais rien hors de mon rêve... mais le mariage change terriblement l'optique de toute chose; il oblige le plus délicat en fait d'honneur, à s'y raffiner; car il est forcé d'en avoir pour deux... dont une femme...

CLOTILDE, achevant pour lui.

Et, conclusion, me voilà bel et bien expulsée de votre ménage, à titre de fâcheux souvenir et d'épouvantail?..

ANDRÉ, protestant.

Ah! les femmes ont un art merveilleux pour ne pas comprendre...

CLOTILDE.

Mais si, je comprends...

ANDRÉ, tendrement.

Mais non. Voyons, ma chère Clotilde, nous sommes amis.. nous devons l'être... Ce que je vous dois, je ne l'oublierai

de ma vie... mais je suis heureux, et le bonheur est si égoïste!... Ne me le reprochez pas, vous, mon amie, à qui je le dois!

CLOTILDE.

Vous avez raison... j'ai tort... parlons de votre bonheur, de lui seulement... Vous êtes donc très-heureux?

ANDRÉ.

Au delà de mes rêves!

CLOTILDE.

Vraiment!... En un mot le bonheur complet.

ANDRÉ.

Complet!

CLOTILDE.

En sorte qu'un événement imprévu qui viendrait troubler cette joie!...

ANDRÉ.

Oh! quelle idée!

CLOTILDE.

Enfin, si cela arrivait!... Ce serait bien cruel, n'est-ce pas?

ANDRÉ, surpris.

Et quoi donc?... de quel air vous me dites cela, Clotilde!.. Qu'y a-t-il?

CLOTILDE, changeant de ton.

Alors, tout de bon, monsieur, vous pensez qu'un homme peut être lâche et perfide, infidèle et parjure comme vous, sans foi, ni loi, ni probité, ni cœur, ni âme, ni rien, comme vous!... et qu'il en sera quitte pour l'impunité de son infamie!... Tout de bon, vous avez cru cela?

ANDRÉ.

Clotilde, est-ce vous qui me parlez de la sorte?... Est-ce que je rêve?...

CLOTILDE.

Ah!... c'est plutôt l'heure du réveil, vous allez voir !

ANDRÉ

Mon infamie?... Quoi?... Une rupture dont vous m'avez la première donné l'exemple?...

CLOTILDE.

Moi?... Mais c'est toi, lâche ! qui as tout brisé !... Moi ne plus t'aimer !... Je t'adorais !... Et ton abandon m'a déchiré l'âme !...

ANDRÉ, stupéfait.

Vous!... vous qui m'avez dit?...

CLOTILDE.

Mais tu ne m'aimais plus !... Mais tu en aimais une autre, et j'en ai voulu l'aveu de ta propre bouche !... Et tu n'as pas compris que je mentais pour t'arracher la vérité... Oh! non!... Est-ce qu'il comprend?... L'œil fixé sur sa chimère, l'âme toute pleine de cet ange qu'il a paré de toutes les vertus... il s'est trouvé là devant moi, ses regards sur les miens, sa main dans la mienne, et il n'a rien deviné... cet amant de la veille,... il n'a rien vu, que sa passion pour moi rassasiée et son désir effréné d'une autre!... Et c'est quand il m'a bien torturée, foulée aux pieds!... qu'il s'écrie : Tiens, je vous ai donc fait quelque chose?...

ANDRÉ, stupéfait.

Ah! quel tissu de faussetés et de mensonges !...

CLOTILDE.

Et ce n'est pas tout!... non!... Ce n'est pas assez que celui qui m'a fait ma honte me la jette au visage ; il me restait encore un outrage à subir, et depuis que je suis là, je le dévore !... Je ne suis pas seulement de celles qu'on n'épouse pas!... Il a découvert autre chose maintenant!... Je suis aussi de celles que l'on ne reçoit plus!... Et pour me faire

oublier qu'il s'est enfui de chez moi!... voilà ce qu'il a trouvé, cet homme !... C'est de me chasser ce soir de chez lui !

ANDRÉ.

Vous chasser... moi !

CLOTILDE.

Ah ! vous ne croyez pas, je suppose,... que je sois dupe de vos prétendues délicatesses conjugales,... et que dans votre embarras de tout à l'heure je n'aie pas su lire tout ce que vous ne me dites pas !... Oui, ma présence ici vous choque et vous blesse !... Oui, je suis de trop dans votre maison !... Je fais tache à sa candeur nuptiale !... Une femme de ma sorte ici !... Une femme qui s'est publiquement affichée... avec vous !... Ah ! non ! n'est-ce pas ?... La jeune vertu de votre femme en serait trop compromise ! Et son innocence aurait trop à rougir du contact de mon impudeur !

ANDRÉ.

Ah ! assez, madame, assez !...

CLOTILDE.

Oh ! Dieu m'est témoin que je suis venue ici, presque apaisée par un mois d'attente ! Tenant là votre bonheur dans la main... et me disant ! L'écraserai-je ?... (S'asseyant.) Mais que dans cette maison qui devrait être mienne, à cette porte qui devrait être celle de mon appartement, je sois humiliée à ce point au profit de celle qui tient ma place, et qui ne me vaut pas !... oh ! non ! non !... C'est trop, je vous assure, et bien décidément, j'écrase !... (André s'élance à la porte de sa femme qu'il ferme.) C'est juste !... Fermons la porte, et ne troublons pas son chaste sommeil !

ANDRÉ, redescendant à elle froidement.

Vous écrasez ?... vous écrasez quoi ?

CLOTILDE.

Vous avez donc bien peur que votre femme ne nous entende ?

ANDRÉ.

Oui, maintenant que je sais qui vous êtes !... Mais vous qui parlez de tuer mon bonheur !... Et comment le tuerez vous, je vous prie ?...

CLOTILDE.

Comment ?

ANDRÉ.

Mais je vous défends d'y toucher, à mon bonheur !... Mais je vous en défie !...

CLOTILDE.

Vraiment !

ANDRÉ.

Ah ! je sais bien ce que vous méditez !... Vous vous êtes dit !... J'irai trouver cette jeune femme, et je lui dirai !... Votre mari !... Il a été mon amant !... Voilà ce que vous vous êtes promis, n'est-ce pas ?

CLOTILDE.

Oh ! non !... C'est mieux que ça !

ANDRÉ.

Eh bien, ni cela, ni rien !... Car vous allez sortir ! Et cette fois, vous avez raison !... Je vous chasse !... Et si vous ne sortez pas de vous-même !... Sur ma vie ! je ne vous mets pas à la porte de chez moi !... je vous y jette !...

CLOTILDE.

Comme cela, tout de bon ?... sans savoir de quelle façon une femme comme moi se venge d'un homme comme vous ?... Hé bien, vrai, vous n'êtes pas curieux !

ANDRÉ.

Sortirez-vous... enfin !

CLOTILDE, se levant.

Eh bien ! oui, je sortirai !

ANDRÉ.

Allons donc !

CLOTILDE.

Mais puisque décidément on n'accepte ici que les femmes honnêtes !... dites donc à madame la marquise de se lever et de sortir avec moi !...

ANDRÉ.

Insulter ma femme !... Vous !... Vous osez !

CLOTILDE.

Allons donc, monsieur !... Est-ce que votre femme est de celles que l'on insulte !... Elle est au-dessous de l'injure !...

ANDRÉ, *menaçant.*

Ah !

CLOTILDE, *le bravant.*

J'ai dit au-dessous !... Ah ! il vous faut une innocente ! Ah ! vous rêvez une ingénue !... Eh bien ! réveillez-la, celle que je vous ai donnée pour épouse !... Et demandez-lui dans quel ruisseau je l'ai ramassée, pour la jeter dans vos bras.

ANDRÉ.

Vous mentez !...

CLOTILDE.

Je mens !... Eh bien, appelez-la, de grâce, appelez... appelez donc !

ANDRÉ, *s'élançant vers la porte du fond qu'il rouvre et appelant à plusieurs reprises.*

Marguerite !.. Marguerite !..

Fernande paraît.

CLOTILDE.

Appelez-la Fernande !.. Elle comprendra mieux !

SCÈNE VI

CLOTILDE, ANDRÉ, FERNANDE*.

FERNANDE, descendant vivement pour embrasser Clotilde.

Clotilde !

ANDRÉ.

Oui !.. Clotilde, que vous allez confondre... car elle ose accuser votre passé.

FERNANDE, tressaillant.

Mon passé ?

ANDRÉ.

Oui, je ne sais dans quelle misérable condition elle prétend vous avoir trouvée.

FERNANDE, balbutiant, et le regardant avec effroi.

Vous ne le savez pas ?

ANDRÉ, hors de lui.

Mais dites-lui donc qu'elle ment !

FERNANDE, faisant un effort pour parler.

Monsieur, je... (Elle se tourne suppliante vers Clotilde qui la regarde froidement.) Madame !.. (Reculant effrayée de son regard et comprenant.) Ah !... C'est elle !..

ANDRÉ, de même.

Qui vous calomnie !

CLOTILDE.

Je calomnie, moi? regardez-la donc !

* André, Fernande, Clotilde.

FERNANDE, tombant à genoux.

Ah! misérable femme! vous m'avez perdue!

CLOTILDE.

Maintenant, marquis, vrai!... Je ne vous en veux plus!

Elle sort par la porte de droite au fond.

SCÈNE VII

ANDRÉ, FERNANDE.

ANDRÉ, foudroyé d'abord, puis se remettant.

Perdue!.. Non, ce n'est pas possible! Eh non!.. Voyons, Marguerite!.. Il y a là quelque infernale méprise! Et ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? Mais répondez-moi donc, maintenant, et dites-moi donc que ce n'est pas vrai! (Il soulève Fernande suffoquée par les larmes, et la regarde, elle incline la tête. Il la laisse retomber avec horreur.) Ah! c'est vrai!.. Ah!.. infâme que vous êtes! Je vous tuerai!..

FERNANDE, à genoux pleurant... avec effort.

Tout de suite, monsieur, et je vous bénirai... Au prix de ce que je souffre, c'est une charité à me faire.

ANDRÉ, terrible.

Pas avant de savoir à quel degré de honte j'ai associé ma vie... Vous allez tout me dire.

FERNANDE, vivement.

A vous?... Oh non! Accablez-moi d'injures, frappez-moi, monsieur, mais ne m'obligez pas à cela.

ANDRÉ.

Vous allez tout dire... Où cette femme vous a-t-elle trouvée?

FERNANDE.

Chez ma mère... ma mère qui. .

ANDRÉ.

J'attends !...

FERNANDE.

Qui tenait une table d'hôte !... on jouait le soir !

ANDRÉ.

Un tripot !... Après ?

FERNANDE.

Interrogez-moi, monsieur... moi, je n'ai pas la force !...

ANDRÉ.

Un tripot peuplé... cela va sans dire, de libertins et d'escrocs !... Vos amants !

FERNANDE, protestant douloureusement.

Oh !...

ANDRÉ.

Oh ! vous en avouerez bien au moins un !... Parlons de celui-là ?

FERNANDE, sanglotant.

Oh ! monsieur, si vous vouliez, j'aimerais mieux mourir tout de suite !

ANDRÉ.

Ce n'est pas répondre !... Celui-là ?

FERNANDE.

Ah ! monsieur !... Il s'était fait le maître de la maison !... abusant de ce que nous n'étions que deux femmes !... Et nous avions si peur de lui, ma mère et moi... que nous n'osions pas le renvoyer !...

ANDRÉ.

Alors ?...

FERNANDE.

Alors, la police a fait une descente chez nous... on a tout saisi... et mis ma mère en prison!...

ANDRÉ.

La prison aussi!...

FERNANDE, vivement.

Il ne faut pas continuer, n'est-ce pas... C'est trop affreux!

ANDRÉ.

Si!... si!... au contraire! Tout! vous m'entendez bien!... tout!... (Mouvement désespéré de Fernande qu'il redresse.) Votre mère était donc en prison, alors?...

FERNANDE.

Alors... (Suppliante et sanglotante.) Ah! monsieur, puisque vous le savez!...

ANDRÉ, brutalement lui serrant la main.

Alors?...

FERNANDE.

Alors, il m'a dit qu'il la ferait sortir... Et que si je ne voulais pas, elle y resterait longtemps... et qu'après, il la poursuivrait partout de sa haine... qu'il nous ruinerait... nous perdrait... J'étais seule, sans défense!... à force de mensonges, de menaces... de violences!.. Ah! je suis bien coupable, monsieur, et rien ne m'excuse, je le sais bien!... mais quelle expiation, mon Dieu!... et quel calvaire!...

Elle tombe sur le tapis, la face contre terre.

ANDRÉ.

Et souillée, avilie que vous êtes!... vous avez dit: Voici un homme qui croit à ma vertu et sa stupide crédulité me fera marquise!

FERNANDE.

Ah!... ah! monsieur, croyez tout, supposez tout... Mais cet

affreux calcul, moi!... Ah! si je l'ai fait un instant, que le Dieu qui m'entend m'écrase à vos pieds!...

ANDRÉ.

Et votre conduite alors?... Et votre silence?...

FERNANDE.

Mais j'ai cru que vous saviez tout, monsieur... Elle me l'a tant juré!... Ah! sans cela... Si je ne m'étais pas crue pardonnée!

ANDRÉ.

Pardonnée... vous?... Par moi?...

FERNANDE.

Oui, c'est vrai... ce n'était pas possible!... Et j'ai bien refusé de le croire... Mais pourtant, après ma lettre?..

ANDRÉ.

Votre lettre! Une lettre à moi?

FERNANDE, *se relevant.*

Oh! mais, oui, rappelez-vous, monsieur... Je vous avouais tout... J'attendais votre arrêt, et vous êtes venu à moi, si généreux, si tendre!...

ANDRÉ.

Moi?... Mais vous mentez impudemment!

FERNANDE.

Je mens?... (*Debout.*) Oh! ma lettre! oh!.. Mais je vous ai écrit, monsieur; je vous jure que je vous ai écrit...

ANDRÉ.

Et je vous dis, moi, que je n'ai rien reçu, rien lu, rien!... Entendez-vous? Rien!

FERNANDE.

Ah! alors c'est... (*Découragée.*) Ah! je ne sais plus... Si tout est contre moi...

ANDRÉ.

Et l'eussiez-vous fait.... Était-ce là votre devoir, dites ?... Et au lieu de le confier à une lettre, cet aveu... n'est-ce pas à moi que vous le deviez, à moi seul, à moi-même ?...

FERNANDE.

Vous avez raison, monsieur, je voulais tomber à vos pieds... Mais je n'en ai pas eu le courage...

ANDRÉ.*

Non... je ne vous crois pas... Non... ce n'est pas la vérité... Non !... Vous n'avez rien écrit... vous n'avez rien avoué !.... Mais vous vous êtes fait la complice de cette femme, pour me voler l'honneur de mon nom !

FERNANDE.

Ah ! monsieur !

ANDRÉ, la repoussant.

Juste ciel !... Et cela vous a des yeux limpides.... un front virginal, et cela pleure... Et c'est à cela que l'on croit.... Et c'est sur cela que l'on fonde l'espoir de toute sa vie !.... Ah ! ne m'approchez pas ; je vous hais, je vous méprise, et je vous maudis... pour tout le mal que vous me faites !.... Vous avez tué en moi tout ce qu'il y avait de généreux et de bon..... Vous désolez ma vie... Vous m'arrachez le cœur !...

FERNANDE.

Ah ! monsieur, écoutez-moi !...

ANDRÉ, désespéré.

Ah ! mon Dieu ! l'horrible réveil ! (Suffoqué par les larmes.) Ah ! malheureuse !... malheureuse que vous êtes !... quel amour vous avez tué ! moi qui vous aimais tant !...

Il tombe assis en sanglotant.

* Fernande, André.

FERNANDE, se traînant jusqu'à lui.

Ah ! monsieur, plutôt votre colère que vos larmes !... (Désespérée.) Non, je ne vous ai pas trompée ! Ah ! monsieur, pitié !

ANDRÉ, la repoussant avec horreur et se levant.

Et ma femme !... c'est ma femme !...

FERNANDE, à genoux.

Ah non ! Oh ! cela, ah ! Dieu non ! J'ai bien conscience de mon indignité ! Ah ! c'est vrai, vous avez raison, monsieur, je ne puis plus être votre femme ! Mais vous avez été trompé !... Ce mariage qui vous déshonore, il y a peut-être moyen de le rompre !

ANDRÉ.

Dieu le veuille !

FERNANDE.

Ah ! tout ce qu'il faudra dire et faire, je le ferai avec joie ! Commandez, ordonnez !

ANDRÉ*.

Comédie !... comme tout le reste !... Retirez-vous !... allez-vous-en !

FERNANDE, se relevant.

Hélas, monsieur, où irai-je ?...

ANDRÉ, hors de lui.

Oh ! que m'importe, pourvu que je ne vous voie plus !... Allez-vous en, vous me faites horreur !

FERNANDE.

Oh ! mon Dieu !

ANDRÉ.

La fille d'une...

* André, Fernande.

FERNANDE.

Oh! monsieur!...

ANDRÉ.

Et la maîtresse de...

Il remonte à la cheminée.

FERNANDE, frappée.

Ah! ah! vous êtes implacable!... Oui, je m'en vais, monsieur!... Vous ne me verrez plus! Je... pars!... je... (Elle fait quelque pas et chancelle sur le pas de sa porte.) Pardonnez-moi!... Je me sens très-mal!... Je ne peux pas! je ne peux pas!..

ANDRÉ, d'instinct, faisant un mouvement vers elle.

Marguerite!... (Il recule et puis il sonne; deux femmes de chambre paraissent et au même instant Pomerol sur le pas de la porte du fond. — Aux femmes de chambre.) Emmenez, emmenez votre maîtresse qui se trouve mal!

Pomerol soutient Fernande que les femmes emmènent. — André tombe assis sur le canapé, la tête dans ses mains.

SCÈNE VIII

ANDRÉ, POMEROL.

POMEROL s'avance lentement sans être vu et lui prend la main.

André!

ANDRÉ.

Philippe... Ah! mon ami, ce qui m'arrive!

POMEROL.

Je le sais!

ANDRÉ, debout.

Tu le sais!

POMEROL.

Tout ! C'est par moi que Clotilde a connu Fernande.

ANDRÉ.

Et tu ne m'as rien dit?

POMEROL.

Et quand ?... Je n'ai su qui était ta femme qu'au sortir de l'église !...

ANDRÉ, désespéré.

C'est vrai !... ah !... Philippe... sauve-moi de cette honte !

POMEROL, cherchant à le calmer.

André !

ANDRÉ.

Tu es avocat ! tu sais la loi !... Il y a bien un moyen de rompre cet affreux mariage !...

POMEROL.

Non !

ANDRÉ.

Si !... Ah ! si ! trouve-le !... cherche, invente... Fais cela pour moi !...

POMEROL.

Mais il n'y a rien, te dis je !

ANDRÉ.

Et je te dis, moi, que je ne veux plus être le mari de cette...

POMEROL, vivement,

Ne l'insulte pas, la malheureuse !... Je sais mieux que toi ce qui l'excuse !

ANDRÉ.

L'excuse ?...

POMEROL.

Oui, l'excuse !.. Crois à tout ce qu'elle a pu te dire pour sa défense ! Car je l'atteste !.. crois qu'il n'y a qu'une erreur dans sa vie... car c'est vrai !

ANDRÉ.

Où veux-tu en venir?... Vas-tu, toi aussi, me parler de pardon?

POMEROL.

De dévouement, de sacrifice!.. Je te demande la grâce pleine et entière!

ANDRÉ.*

La grâce entière!.. Allons, tu es fou!.. Et quand j'aurais la faiblesse de te croire!... Mais ce que tu sais, toi!... mais ce que sait Clotilde!... mais cent autres le sauront demain!... Et j'afficherais ce scandale chez moi!... affronter ainsi le mépris du monde?...

POMEROL.

Ah! le *monde*! Je savais bien que je l'aurais pour adversaire, celui-là, le mépris du monde!.. Et quel monde? Tout le monde, n'est-ce pas? c'est-à-dire la foule?..

ANDRÉ.

Je parle des honnêtes gens, et il en est!

POMEROL.

Mais certes oui!... Et des honnêtes femmes aussi, grâce à Dieu!... Mais crois-tu que celles-là auront un seul mot de raillerie à ton adresse?... Mais jamais!... Est-ce que la vraie vertu n'est pas toujours indulgente au mal, charitable au repentir?... Ceux qui crieront au scandale!... ce sont les libertins!... Ce sont les drôlesses de tous les étages!... Oh! celles-là, oui! implacables!... Après l'honneur des coquins, rien de chatouilleux comme la pudeur des coquines! * Oui

* Pomerol, André.

tu les auras toutes contre toi, et avec elles, tout ce qui est vicieux, frelaté, moisi... Tous les maris qui trompent leurs femmes, toutes les femmes qui trompent leurs maris, tous les amants qui trompent leurs amis, et toutes les farceuses qui trompent tout le monde!. Oui cette ménagerie-là aboiera, jappera et te mordra jusqu'à l'os,.. (*) Et qu'est-ce que cela te fait ?... Pardieu, la belle affaire !... (*) Si tu as l'approbation d'un seul honnête homme pour balayer l'injure de trois mille adultères !..

ANDRÉ.

Oh ! l'injure, on la punit; mais la raillerie muette et sourde,... que lui répondre ?.. (*)

POMEROL.

Tu répondras à ces jolis plaisants qu'il vaut mieux, comme toi, arracher une fille au mal, que l'y pousser comme eux !.. A ces jolies railleuses, dont les maris n'ont pas toujours payé les toilettes, que celle qui tombée remonte est plus estimable que celle qui debout s'écroule...

ANDRÉ.

Oh ! donner le bras à celle qui est ma femme, et rencontrer dans la rue cet homme !...

POMEROL.

Il est mort !

ANDRÉ.

Ah !

POMEROL.

Je te le jure !... c'est lui que Civry a tué !

ANDRÉ.

C'est trop qu'il ait vécu... et la souillure est la même !

POMEROL.

Oh ! implacable orgueil !

(*) Les parties de dialogue comprises entre astérisques peuvent être supprimées à la représentation.

ANDRÉ.

Oh! tais-toi, tiens!... tu me demandes des vertus surhumaines! Eh! bien, non, je ne les ai pas!.. Je ne suis pas un héros, moi!... Je ne suis qu'un homme...

POMEROL.

Faible comme les autres... Allons donc! sois courageux et fort contre toi-même.

ANDRÉ.

Et pardonne... n'est-ce pas? Car avec ton pardon, tu crois avoir tout dit!... Eh! bien oui!... là!... Je la crois excusable!... puisque tu le veux!... Je pardonne! Sois heureux!... c'est fait!... Et oublier?... Crois-tu que j'oublierai jamais?... Le crois-tu?... Est-ce qu'entre elle et moi, il n'y aura pas toujours cet affreux souvenir pour empoisonner tout?... J'en ai connu de ces généreux fous, comme toi, qui rêvaient de réhabiliter une femme!.. On ramasse la femme, on ne la relève jamais!... Et fût-elle pour tous un ange de pureté!... elle n'est jamais pour vous que la veuve d'un autre!... Mais enfin... tu le sais bien... tu as aimé!... Rappelle-toi donc!... Et par les maîtresses... juge donc de l'épouse!...

POMEROL, passant devant lui.

Ah! ne parle pas de moi!... J'aurais le courage que tu n'as pas!...

ANDRÉ. *

Mais vois donc d'où je tombe et mesure donc la chute!... Et tu veux que je l'aime encore!... Mais quand cela serait! Quand je l'aimerais toujours avec passion, avec folie!... Ah! Philippe, est-ce que ce serait l'amour d'autrefois?... Jamais!... Jamais plus je n'aurai pour elle ce culte et cette tendresse dont on entoure celle de qui l'on peut se dire avec des frissons d'amoureuse joie... elle est mienne!... et toute mienne!...

* André, Pomerol.

Ah! mon ami, ce sera une femme de plus dans ma vie! mais ce ne sera pas ma femme à moi, ma vraie femme!

Il tombe assis accablé, Fernande paraît au fond, un châle jeté sur les épaules, et gagne la porte de sortie, en cherchant à ne pas être vue. — Pomerol l'aperçoit, court à elle et l'arrête sur le seuil de la porte, sans que le jeu de scène soit remarqué par André, qui prend une plume et écrit...

SCÈNE IX

ANDRÉ, POMEROL, FERNANDE.

FERNANDE, à Pomerol, bas et pleurant.

Laissez-moi!... Il m'a chassée... Je veux partir.

POMEROL, la retenant malgré elle.

Pas encore!

FERNANDE, de même.

Je lui fais horreur... Il m'accuse de l'avoir trompé... Il ne veut pas croire que je lui ai écrit une lettre...

POMEROL.

La lettre!... mais je l'ai!... La voilà!

FERNANDE.

Ah! Dieu soit loué! il verra du moins que je n'ai pas menti!... Adieu!

POMEROL, la retenant et la forçant doucement à s'asseoir.

Non, restez! restez! (Il descend vers André.) André!...

ANDRÉ, écrivant et l'interrompant.

Je vais quitter cette affreuse maison... Je te laisse là tous mes pouvoirs pour agir.

POMEROL.

Dès demain... Tu as raison et tu m'as convaincu. (Mouvement

de satisfaction d'André.) Oui, oui, il n'y a pas d'autre parti à prendre que la séparation... C'est maintenant mon affaire.

ANDRÉ.

Nous l'obtiendrons ?

POMEROL.

Oh ! j'en réponds ! tant de motifs...

ANDRÉ.

Oh ! surtout, dis-le bien..... on m'a trompé !... le jouet d'une intrigante !

Mouvement de Fernande, elle se lève et regagne doucement la porte.

POMEROL, à André.

Et puis les preuves ne manqueront pas... D'abord sur son passé, nous avons son aveu, écrit de sa propre main.

Il montre la lettre.

ANDRÉ.

De sa main ?

POMEROL.

Oui, oui ! une lettre.

ANDRÉ, vivement.

A qui ?.. à moi ?

POMEROL.

Interceptée par Clotilde, à qui je l'ai arrachée.

ANDRÉ.

C'est donc vrai ?... Elle m'avait écrit.

POMEROL, Fernande prête à sortir s'arrête.

Le matin du mariage.

ANDRÉ.

Ah ! je me rappelle !... et c'est moi !..

POMEROL.

Tu penses bien que, quand au tribunal je lirai ceci :

(Lisant en le faisant lire) « Monsieur, on a beau me dire que vous
» savez mon triste passé, et que vous voulez bien l'oublier... je
» n'ose pas croire à tant de bonté. La conscience de mon in-
» dignité se réveille aujourd'hui plus forte que jamais, pour
» me désoler par le contraste de ce que je suis... et de ce
» que je devrais être...

» De grâce, monsieur, pensez-y bien, quand il en est
» temps encore : pensez qu'un jour peut venir où de cette
» bonne action il ne vous restera que le regret de l'avoir
» faite ! » (Parlé.) Pauvre fille ! Enfin, c'est honnête...
» (Fernande est descendue d'un pas pour écouter... André, ému, cesse de lire
» avec Pomerol, se détourne et s'accoude sur la table, la tête dans les
» mains. Pomerol fait signe à Fernande de descendre, elle obéit sans compren-
» dre; il lit.) S'il vous semble, au contraire, que le repentir a
» pu faire de moi une autre femme,... (Il passe la lettre à Fer-
» nande, tout en continuant sans interruption comme s'il achevait de lire la
» phrase) ah ! monsieur, le dévouement de toute ma vie ne
» suffira pas à vous en donner la preuve.... »

FERNANDE, tremblante, et dévorant ses larmes, continue à lire, humblement, à distance,

« ... Je ne suis pas ce que vous pensez, monsieur, je vous
» l'assure. J'ai vécu au milieu de la corruption, sans m'y
» plaire... (André, qui a tressailli au changement de voix, pleure silen-
» cieusement, en cachant son visage.) Ah ! si vous pouviez lire dans
» mon cœur, et voir combien ma faute passée est loin de moi,
» à quel point je la déteste et je la pleure !.. Si réellement
» vous daignez m'élever jusqu'à vous... ne me répondez pas,
» monsieur, je comprendrai votre silence, et le bénirai au
» fond de l'âme ; sinon j'accepterai ma condamnation sans
» murmure, en vous suppliant de me pardonner l'attention
» que vous avez accordée trop longtemps à mon humble per-
» sonne !... »

Sa voix s'éteint dans les larmes et elle achève la lettre en tombant à genoux

ANDRÉ, *vaincu.*

Ah ! Marguerite ! ma femme... relève-toi... Mais relevez-vous donc !.. madame la marquise... ce n'est pas là votre place* !...

Il lui ouvre ses bras où elle se jette.

POMEROL, *radieux.*

Ah ! mon brave André, va !... La raison fait de beaux discours... mais un cri du cœur... Eh ! qu'est-ce que vous voulez ?... Té !...

* André, Fernande, Pomerol.

FIN

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

LES GANACHES

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase,
le 29 octobre 1862.

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTORIEN SARDOU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ANDRÉA, comédie en quatre actes, six tableaux.
BATAILLE D'AMOUR, opéra-comique en trois actes.
LE CAPITAINE HENRIOT, opéra-comique en trois actes.
DANIEL ROCHAT, comédie en cinq actes.
LE DÉGEL, comédie-vaudeville en trois actes.
LES DIABLES NOIRS, drame en quatre actes.
DIVORÇONS, comédie en trois actes.
DON QUICHOTTE, comédie en trois actes, huit tableaux.
L'ECUREUIL, comédie en un acte.
LA FAMILLE BENOITON, comédie en cinq actes.
LES FEMMES FORTES, comédie en trois actes.
FERNANDE, pièce en quatre actes.
LA FILLE DE TABARIN, comédie lyrique en trois actes.
LES GANACHES, comédie en quatre actes.
LES GENS NERVEUX, comédie en trois actes.
LA HAINE, drame en cinq actes.
MAISON NEUVE ! comédie en cinq actes.
M. GARAT, comédie-vaudeville en deux actes.
NOS BONS VILLAGEOIS, comédie en cinq actes.
NOS INTIMES ! comédie en quatre actes.
L'ONCLE SAM, comédie en quatre actes.
LA PAPILLONNE, comédie en trois actes.
PATRIE ! drame historique en cinq actes, huit tableaux.
PATRIE ! opéra en cinq actes.
LES PATTES DE MOUCHE, comédie en trois actes.
LA PERLE NOIRE, comédie en trois actes.
PICCOLINO, comédie en trois actes.
PICCOLINO, opéra-comique en trois actes.
LES POMMES DU VOISIN, comédie en trois actes, quatre tableaux.
LES PRÉS SAINT-GERVAIS, comédie-vaudeville en deux actes.
LES PRÉS SAINT-GERVAIS, opéra-bouffe en trois actes.
RABAGAS, comédie en cinq actes.
LE ROI CAROTTE, opéra-bouffe-féerie en quatre actes, vingt-deux tableaux.
SERAPHINE, comédie en cinq actes.
LA SORCIÈRE, drame en cinq actes.
LA TAVERNE, comédie en trois actes, en vers.
LES VIEUX GARÇONS, comédie en cinq actes.

LA PERLE NOIRE

ROMAN

Un volume grand in-18

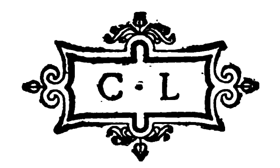
E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY.

VICTORIEN SARDOU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES GANACHES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

PERSONNAGES :

LE MARQUIS DE LA ROCHEPÉANS.................	MM.	LAFONT.
MARCEL CAVALIER..............................		LAFONTAINE.
FROMENTEL.....................................		LESUEUR.
LE DUC DE LA ROCHEPÉANS......................		FERVILLE.
LÉONIDAS VAUCLIN.............................		LANDROL.
URBAIN FROMENTEL.............................		DIEUDONNÉ.
DE VALCREUSE..................................		KIME.
BARILLON......................................		DERVAL.
BOURGOGNE.....................................		BLAISOT.
UN DOMESTIQUE.................................		ULRIC.
MARGUERITE....................................	Mmes	VICTORIA.
ROSALIE DE FORBAC.............................		MÉLANIE.

La scène est à Quimperlé, de nos jours.

Pour la mise en scène exacte et détaillée, s'adresser à M. HÉROLD, régisseur de la scène, au Gymnase.

LES GANACHES

ACTE PREMIER

Un salon de rez-de-chaussée, ameublement Louis XVI. Portraits de famille. — Au premier plan, à droite du spectateur, une grande cheminée avec du feu. — Au premier plan à gauche, fenêtre sur le jardin. — Dans le pan coupé à droite, porte d'appartement. — Dans le pan coupé à gauche, porte sur un vestibule qui conduit au jardin. — Porte d'entrée au fond. — A gauche, une table de jeu toute dressée, avec les deux chandeliers, les cartes, la boîte, etc., et trois chaises autour de la table. C'est en hiver; il fait nuit, le feu et les bougies sont allumés. —Devant le feu, un large fauteuil; le pareil à l'extrême droite, dans le coin de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

MARCEL, BARILLON, BOURGOGNE.

Au lever du rideau, Bourgogne est en scène et achève de ranger la table de jeu. La porte du fond est ouverte, et Barillon paraît sur le seuil avec Marcel. — Un domestique en costume breton paraît au fond et leur montre Bourgogne.)

BARILLON, à Bourgogne.

Est-ce que M. le Marquis de la Rochepéans n'est pas chez lui?

BOURGOGNE *.

Que monsieur me pardonne : on n'a pas pu dire à monsieur que M. le Marquis n'était pas chez lui; on a dû lui dire que l'on ne savait pas si M. le Marquis pourrait recevoir ces messieurs. Et si ces messieurs veulent bien dire leurs noms...

BARILLON.

Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, monsieur Bourgogne?

* Barillon, Marcel, Bourgogne.

BOURGOGNE, le reconnaissant.

Oh! que monsieur me pardonne! — Monsieur, si je ne me trompe, est le premier clerc de maître Honorin, le notaire de Vannes, qui a charge des affaires de M. le Marquis?

BARILLON.

Précisément. — Je succède à maître Honorin... et je viens rendre mes devoirs à votre maître.

BOURGOGNE, regardant Marcel.

Et qui aurai-je l'honneur d'annoncer avec monsieur?

BARILLON.

Monsieur est de mes amis. Il arrive de Paris et désire parler à M. le Marquis, à qui d'ailleurs il est inconnu. (A Marcel.) N'est-ce pas?...

(Marcel s'incline en signe d'assentiment.)

BOURGOGNE.

Si ces messieurs veulent prendre la peine d'attendre une petite minute, je vais prévenir Monsieur, qui est à table.

SCÈNE II

MARCEL, BARILLON.

BARILLON.

Il fallait donc le dire tout de suite!

MARCEL.

Voilà un vieux serviteur qui fait consciencieusement son devoir!

BARILLON, à la cheminée.

Est-il solennel, hein?... « Je demande pardon à ces messieurs — de demander à ces messieurs... ce que demandent ces messieurs... »

MARCEL.

Il n'est pas trop changé, ce pauvre Bourgogne!

BARILLON, surpris.

Tu le connais?

MARCEL.

Sans doute, et depuis l'enfance! — Quand nous nous sommes rencontrés tout à l'heure sur le seuil de cette grande porte, que j'hésitais un peu à franchir, le plaisir de retrouver un ancien

ami ne m'a pas laissé le temps de te rappeler que je suis un enfant de Quimperlé, moi!

BARILLON.

Eh! c'est ma foi vrai ; et un compatriote qui nous fait honneur! — Vertudieu! mon gaillard, comme nous marchons! Ingénieur en chef de l'une de nos grandes compagnies de chemin de fer, décoré, et déjà célèbre à l'âge où l'on est à peine connu!...

MARCEL, l'interrompant.

Eh bien, pour laisser là ma célébrité, mon grand-père était intendant des la Rochepéans, avant la révolution... la grande!...

BARILLON.

Ah! bah!

MARCEL.

Mon père, lui, suivit une tout autre voie, tu le sais. On s'est perdu de vue naturellement, sans grande sympathie réciproque, et je ne tiens pas à rappeler ces souvenirs au Marquis pour la petite affaire qui m'amène...

BARILLON.

Si mes services peuvent...?

MARCEL.

Merci, ce n'est pas de ton ressort. Je te conterai cela tout à l'heure, à table; car j'espère bien que nous dînons ensemble. Je ne pars pour Brest qu'à dix heures, et...

BOURGOGNE, rentrant.

M. le Marquis prie ces messieurs de l'attendre; il achève de souper avec M. le Duc.

BARILLON.

C'est bien, nous attendrons!...

(Il ôte son paletot et le remet à Bourgogne, qui sort.)

MARCEL, étonné.

Le Duc! — le Duc de la Rochepéans? le père du Marquis?

BARILLON, assis dans le fauteuil devant le feu.

Oui!

MARCEL, allant à lui.

Il existe encore?

BARILLON.

Mais oui : un peu fossile par exemple, un peu radoteur; et revenant de temps en temps, comme le père d'Hamlet, pour raconter une petite histoire qui n'est pas toujours de saison... Mais enfin, vieux bonhomme vit encore.

MARCEL.

Il a au moins quatre-vingt-quinze ans!

BARILLON.

A peu près! — La province conserve!

MARCEL, s'asseyant à droite, dans le fauteuil qui est au coin de la cheminée.

C'est vrai.— Il y a bien cinq ou six ans que je n'étais venu à Quimperlé voir mon brave père, et j'ai tout retrouvé dans le même état, hommes et choses! — Ici le métier d'un tisserand dont je reconnaissais le bruit... là, une vieille figure à lunettes, assise dans le même fauteuil, derrière la même vitre; plus loin, une enseigne bien connue... et le vieux puits où j'ai jeté si souvent des pierres! —Tandis que je cherchais à me reconnaître dans ce dédale de rues tortueuses, étroites, mal pavées, mes instincts d'ingénieur se révoltaient contre la routine provinciale: j'aurais tout bouleversé!... Et pourtant, dans un petit coin de mon cœur, je ne sais quelle émotion plaidait pour ces bonnes vieilles connaissances qui semblaient m'attendre au passage et me dire : « Eh! Marcel! sois le bienvenu chez toi, mon garçon! Te voilà donc de retour? Rien n'est changé, tu vois, et nous t'aimons toujours. »

BARILLON.

Ah bien, la maison du Marquis doit faire ton bonheur!

MARCEL.

Eh oui! j'ai reconnu avec plaisir le marteau de la porte, le *heurtoir*, comme nous disions, nous autres gamins, en le cognant à tout rompre pour faire enrager Bourgogne. Et la mousse!... et l'herbe de la cour!

BARILLON.

En cherchant bien, on en trouverait dans le salon. Quels bons meubles, hein! Et la pendule!... Depuis qu'elle est arrêtée, il y pousse des champignons!... Mais le mobilier n'est rien, ce sont les habitants que je te recommande.

MARCEL.

Les habitants?... Combien donc en comptes-tu?

BARILLON.

Mais d'abord ici et au-dessus, le Marquis et son père, qui ne se sont réservé que ce rez-de-chaussée et le premier étage avec le jardin de l'hôtel. Au second, le sieur Fromentel, veuf et rentier, et son fils Urbain. Au troisième, le docteur Vauclin, et sur le même palier, mademoiselle Rosalie de Forbac, une cousine éloignée des la Rochepéans, recueillie par charité. Tu connais le Marquis?

MARCEL.

Très-mal!... et seulement par ce que m'en a dit mon père, que je soupçonne un peu de partialité.

BARILLON, se levant et l'amenant sur le devant de la scène, en baissant un peu la voix.

Oh! bien alors, un léger croquis peut t'être de quelque utilité pour ce qui t'amène. — En 1827, M. le Marquis Henri de la Rochepéans était un fort beau garçon, spirituel, charmant, officier dans les gardes du corps, et en passe d'arriver à tout par le mérite que lui reconnaissaient les dames... 1830 éclate comme une bombe! et patatras!... voilà mon homme désarçonné! Persuadé que ceci est tout au plus un petit orage qui ne saurait durer, il quitte Paris, en jurant de n'y rentrer qu'avec son roi, et se retire à Quimperlé. La France ne s'en émeut guère! Héroïque dans sa foi, cramponné avec un entêtement sublime à une branche qui ne veut pas refleurir, le voilà depuis trente ans enterré dans son trou de province. Savoir, esprit, mérite, vertus, rien ne lui manque, rien ne sert!... Comme sa pendule : tous les ressorts y sont, mais adieu le mouvement!

MARCEL.

Et probablement l'entourage?... ce médecin?...

BARILLON.

Ah! le médecin?... Je te présente le docteur Léonidas Vauclin, fils du citoyen Vauclin, greffier du tribunal révolutionnaire de Vannes en 93, puis secrétaire du club des Jacobins.

MARCEL.

Oh!... Et Léonidas?

BARILLON.

Engagé volontaire après thermidor et chirurgien des armées de la république, le fusil d'une main, la trousse de l'autre, jusqu'en 1804, où il rentre dans ses foyers pour ne pas autoriser par sa présence la transformation de Bonaparte en Napoléon; et depuis, comme avant, voué au Spartiate à perpétuité. Matérialiste et, comme Clootz, ennemi personnel de Dieu, qui n'a qu'à bien se tenir... Qu'on ne lui parle pas, monsieur, des clochers, des cloches, ni des curés!... Rasés les clochers!... Des canons avec les cloches!... Un fusil sur l'épaule des curés! Et en avant marche! sur l'ennemi!... et au besoin sur l'ami! car pour un principe, monsieur, il ferait sauter toutes les têtes de Quimperlé... à commencer par la sienne!

MARCEL.

Et le troisième?

BARILLON.

Oh! celui-là n'est pas méchant, et entre les deux premiers, l'un qui monte toujours à l'assaut, l'autre qui descend toujours à reculons, celui-là représente assez bien...

MARCEL.

Celui qui va d'un pas raisonnable!

BARILLON.

Pas du tout!... Celui qui va de travers... Nicolas Fromentel, rentier, millionnaire, enrichi dans les conserves alimentaires pour la marine, est né à Quimperlé vers 1800, un journal à la main et un shako de garde national sur la tête. A trente ans, commis marchand à Paris, il n'était pas content de Charles X et faisait la révolution de 1830 avec enthousiasme, pour en être un peu fâché le lendemain. Aussi a-t-il bien pris sa revanche le 24 février, en renversant le gouvernement de son choix, avec le même enthousiasme... pour en être tout à fait désolé une heure après. — Fromentel n'a qu'une note, mais il en joue bien!... *Ça ne va pas! Ça va mal! Ça ne va plus comme de son temps!* — Ajoute à cela l'incurable ennui d'un vieux commerçant qui n'a plus ni légumes à conserver, ni gouvernement à démolir: peuple sa solitude d'un garnement de fils qui lui fait de l'opposition pour être fidèle aux traditions de la famille; et tu vois d'ici ce personnage éternel qui fait toutes les révolutions, ne profite d'aucune, et sert à tort et à travers la cause du progrès... sans jamais y rien comprendre!..

MARCEL.

Ah çà!... comment le Marquis a-t-il de pareils locataires? Tout ce monde-là doit s'égorger dans l'escalier!...

BARILLON.

Eh bien! non. Tu vois ces trois siéges...

(Il désigne la table de jeu et les trois chaises qui sont autour.)

MARCEL.

Oui!

BARILLON, s'asseyant sur la chaise du milieu qui fait face au spectateur.

C'est là qu'ils viennent s'asseoir tous les jours, après souper, pour passer ensemble la soirée!

MARCEL, s'asseyant sur la chaise de droite.

Dans le salon du Marquis?

BARILLON.

Dans le salon du Marquis!

MARCEL.

Et quelle raison?...

BARILLON.

Ah! d'abord, le Marquis et le Docteur ne sont pas ennemis; loin de là! — Sous le Directoire, Vauclin vint à passer dans cette rue, au moment où un enfant de dix ans, tombé d'une fenêtre et suspendu par un pan de sa jaquette à demi déchirée, allait choir sur le pavé; mon Spartiate le reçut dans ses bras : c'était le Marquis! — De là une affection réciproque, favorisée par la familiarité que justifiait leur âge autant que les habitudes de l'époque; et plus tard une vaillante amitié qui a su résister à toutes les atteintes. — Ce sont, il est vrai, des discussions quotidiennes. Mais le Docteur ne souffrirait pas qu'un autre que lui se levât la nuit pour soigner son *animal d'aristocrate*, et le Marquis n'accepterait pas d'un autre que de son *infâme démagogue* la potion qui doit le soulager.

MARCEL.

Oui; bien... mais le sieur Fromentel?

BARILLON.

Nous y arrivons! — On se réunissait le soir, pour faire un whist à trois, avec le vieux Duc. On jouait *le mort!* — Le Duc radotait un peu, mais enfin l'on jouait. Un soir le Duc s'endort sur son jeu; coup de foudre!... on joue bien avec un mort, on ne joue pas avec deux. Il faut à tout prix remplacer le Duc et trouver un *troisième* : mais lequel?... On essaye d'abord de M. le sous-préfet, pour qui l'on sait trouver un sourire : joli joueur, mais faisant l'éloge du gouvernement à chaque levée! — Pour des hommes d'opposition, ce n'était pas tenable!... Il fallut bien se rabattre sur l'abbé Fournel, vicaire de l'église Sainte-Croix et directeur du vieux Duc; mais un soir Léonidas voulut absolument lui faire avouer qu'il n'y a pas de Dieu! — Sur ce, discussion, rupture! — Arrive Fromentel, qui loue le premier étage! — Un joueur émérite!... quelle trouvaille!... Enrichi dans les comestibles, c'est vrai, mais du moins toujours mécontent, celui-là! On est sûr qu'il ne fera l'éloge de rien, ni de la terre, ni du ciel! — Et voilà comment s'est constitué ce tapis vert, qui représente en petit tout un parlement. — Le Marquis à droite... le Docteur à gauche... Fromentel au centre... et vis-à-vis, *le Mort*, qui est là, mélancoliquement, pour leur rappeler à tous le néant des discussions humaines...

(Il se lève et redescend à gauche.)

MARCEL.

Et de femmes... point?...

BARILLON.

Si! la Forbac; mais est-ce bien une femme? — Une vieille fille de province dont personne n'a voulu, bigote, cancanière, et ne désespérant pas de faire tester le Marquis en faveur de je ne sais quelle *société,* dont elle est fondatrice, pour le salut des demoiselles... égarées... jamais de celles qui sont en détresse!... Enfin, charitable à la façon de ces philanthropes qui donnent pour le rachat des petits Chinois dix centimes dont ils ne feraient pas l'aumône à un petit Français: tu vois cela d'ici.

(On entend frapper un coup.)

MARCEL.

Qu'est-ce que cela?

BARILLON.

C'est le marteau, ton *heurtoir,* qui t'annonce un visiteur pour le Marquis.

MARCEL.

Ou le Docteur.

BARILLON.

Non!... non!... un coup pour le premier et le rez-de-chaussée; deux coups pour le second; trois pour le troisième. Tu as oublié ta province... C'est à chaque locataire d'ouvrir sa porte: cela supprime le concierge!

MARCEL, riant.

C'est peut-être un progrès! — Mais je te quitte.

BARILLON *.

Déjà! — Tu n'attends pas?

MARCEL.

Non! le Marquis tarde trop. J'ai deux confrères chez moi qui s'impatientent, et puis ce que tu m'as dit de ses opinions... Non... décidément, je ne le verrai pas! Et je laisserai seulement ma carte à Bourgogne. (Il montre la porte de gauche par où est sorti Bourgogne.) Viens-tu? — Tu verras le Marquis demain matin!...

BARILLON.

Oh! moi! impossible!... demain matin, le Marquis serait seul! Il faut que je voie mes trois hommes réunis. C'est une jeune fille à recommander. Ils ont tous une raison de s'intéresser à elle; reste à savoir lequel est le plus capable... le plus digne... Enfin... c'est très-délicat!...

* Marcel, Barillon.

MARCEL.

Comment, nous ne dînerons pas ensemble?

BARILLON.

Pas ce soir.

MARCEL.

Alors, à mon retour, dans quinze jours!

BARILLON.

A Vannes! — car moi aussi je repars ce soir!...

MARCEL.

Eh bien, à Vannes, soit! — C'est mon chemin, et j'irai te demander l'hospitalité en retournant à Paris.

BARILLON.

Ah! bravo! Mais mon adresse! Attends!...

MARCEL.

Bah! un notaire!...

BARILLON.

C'est vrai! — Ah! à propos de notaire... Dis donc... tu n'es pas marié?

MARCEL, prêt à sortir, sur le seuil.

Oh! Dieu! jamais de la vie!

BARILLON.

Pourquoi cette horreur?

MARCEL, riant.

Bah! un ingénieur, pourquoi faire?

BARILLON, le ramenant.

Non! — Mais sérieusement... veux-tu que je te marie?

MARCEL.

Sérieusement! ma foi, non!

BARILLON.

Une jolie fille! dix-huit ans!...

MARCEL.

Ta protégée!... non! non!

BARILLON, insistant.

Orpheline!... pas de parents!

MARCEL.

Non! non! non!

BARILLON.

Allons! bonne chance!

MARCEL.

Tu vois!... je prends le bon moyen!

BARILLON.

Adieu!

MARCEL, sortant.

Au revoir!

BARILLON, seul, retournant à la cheminée.

Charmant garçon! — Je l'aime tout plein, moi... et on se retrouve avec un plaisir!...

SCÈNE II.

BARILLON, URBAIN.

URBAIN, entrant par le fond ; il parle à Bourgogne, et tient à la main un cigare.

Allons, c'est bon! Puisque je vous dis qu'il est éteint, mon cigare.

BARILLON, assis et lisant une brochure.

Ah! ah! c'est l'aimable Urbain Fromentel.

URBAIN.

Dieu de Dieu! sont-ils encroûtés dans cette maison-là! Une bicoque où on ne fume pas après dîner!... Oh! la la! si ça ne fait pas mal, au dix-neuvième siècle!...

(Il s'assied dans le fauteuil à droite, au coin de la cheminée.)

BARILLON, à part.

Toujours gentil!

URBAIN.

Dis donc, papa! (Plus haut.) Papa! (Regardant.) Tiens! c'est Barillon, mon ex-maître clerc!... Oh! cette rencontre! Je vous prenais pour papa.

BARILLON.

Il n'y a pas de mal.

URBAIN.

Ah! cristi! si... il y a du mal; si vous le connaissiez! — Comment vous va? hein!

BARILLON.

Et vous-même?

URBAIN.

Oh! moi, fameusement bien, depuis que j'ai quitté votre satanée étude... Cette idée du père Fromentel de me fourrer chez Honorin! Aussi je l'ai *balancé*, Honorin... sans *balancer*. Tiens! c'est un petit mot. — Ah! c'est gentil, ça ne vous fait pas rire?...

BARILLON.

Pas aux éclats!...

URBAIN, à part.

Il ne comprend pas! — Est-il bête!... Notaire... va!

BARILLON.

Et qu'est-ce que vous faites maintenant, jeune Urbain?... Indépendamment des jolis petits mots?

URBAIN.

Je m'embête.

BARILLON.

Ça, c'est un gros mot!

URBAIN.

Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse dans une fichue ville comme ça, quand on est intelligent comme moi! — C'est vieux! c'est encroûté! Je végète ici; mes facultés s'éteignent: et quand on a quelque chose là... (Il se frappe le front en se levant.) Seulement il n'y a rien là!

(Il se frappe le gousset.)

BARILLON.

Ah! voilà le mal!

URBAIN, passant à gauche.

Voilà!... Et le père Fromentel ne veut pas entendre parler de Paris! Ah! cristi, si j'étais à Paris!...

BARILLON, debout et descendant.

Qu'est-ce que vous feriez?

URBAIN.

Ce que je ferais?... Je ferais de la littérature, donc!

BARILLON.

Ah! bah!

URBAIN.

Un peu!

BARILLON, à part.

Oh! oui, très-peu...

URBAIN.

L'art est dans le marasme! Il est bien temps que les jeunes s'en mêlent, et que nous fondions la littérature du dix-neuvième siècle.

BARILLON.

Tiens, moi qui croyais que Balzac, Lamartine, Musset, George Sand...

URBAIN, avec mépris.

Oh! les vieux!... Avec ça qu'ils sont forts!

BARILLON.

Dites donc, Urbain, j'ai vu de vos copies chez maître Honorin.

URBAIN.

Eh bien?

BARILLON.

Eh bien!... l'orthographe!... hein! c'est ça qui était jeune!

URBAIN.

Peuh! l'orthographe!... avec ça que Corneille la savait, l'orthographe! — On se raccroche au style.

BARILLON.

Ah! si on se *raccroche!*

URBAIN, mystérieusement.

Dites donc... lisez-vous quelquefois *la Sentinelle de Quimperlé?*

BARILLON, de même.

Jamais!

URBAIN, de même.

Eh bien! c'est moi qui fais la Correspondance parisienne sous le nom de *Quasimodo!*

BARILLON, de même.

Que me dites-vous là!

URBAIN.

Parole d'honneur! et ça vous a un fameux chic, allez!... C'est écrit à la gentilhomme... à la *va te faire fiche!*

BARILLON.

Et l'abonné vous prend au mot.

URBAIN.

Tiens, c'en est encore un de *mot!*

BARILLON.

Vous croyez?

URBAIN, tirant son calepin.

Positivement, c'en est un! Vous me le donnez?...

BARILLON.

Gratis! — Fourrez-moi ça dans *la Sentinelle*, ça fera bien.

URBAIN écrivant.

Ah! si le père Fromentel n'était pas un vieux grigou, avec tout ce que j'entasse de matériaux, j'irais à Paris fonder un journal à moi!... Je deviendrais influent : j'aurais mes entrées dans les théâtres, chez les actrices!... Et je ferais jouer mes pièces comme les autres. .

BARILLON.

Oui! mais si on ne vous jouait pas?

URBAIN.

Alors *j'éreinterais* les autres: ce serait toujours ça

(On entend tousser au dehors.)

BARILLON.

Chut! Voici papa qui tousse!

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, FROMENTEL *.

FROMENTEL, entrant en toussant et de mauvaise humeur.

Mais voilà un froid!... Mais quel froid!... Mais de mon temps, au mois de mars, il ne faisait jamais si froid que cela!...

BARILLON.

Le fait est que ce soir...

FROMENTEL, allant à la cheminée, sans voir son fils.

Je suis enrhumé, tenez!... moi qui n'ai pas su pendant trente ans ce que c'était qu'un rhume!

BARILLON, allant à lui.

Je crois bien, monsieur Fromentel, vous me parlez d'une époque... où l'hiver était bien plus doux.

FROMENTEL, vivement, le dos au feu.

Il n'y a pas de comparaison, monsieur!

* Urbain, Barillon, Fromentel.

BARILLON.

C'est seulement depuis 48...

FROMENTEL.

Positivement! Il s'est fait un changement dans la température. Il pleut, et puis il neige, et puis il tonne, et puis il grêle.. On n'a jamais vu ça...

BARILLON.

Entre nous, est-ce bien étonnant?

FROMENTEL.

Mais ce n'est pas étonnant du tout... avec le déboisement des forêts!...

BARILLON, regardant la tête de Fromentel.

Oui... Et le déboisement des crânes!

FROMENTEL.

... Et le déboisement... (Il porte la main à son crâne.) Oui, l'un entraîne l'autre!

BARILLON.

Parbleu! vous supprimez les arbres, n'est-ce pas, qui arrêtent le vent...

FROMENTEL.

... Alors le vent arrive avec une violence!...

BARILLON.

... Il ne faut plus qu'un malheureux courant d'air!...

FROMENTEL.

... Et vous avez la grippe!...

BARILLON.

C'est clair!

FROMENTEL.

Et ça s'appelle un gouvernement! (Il tousse.) Gredins, va, m'ont-ils enrhumé!...

URBAIN, à Barillon, à demi-voix.

Eh bien, vous ne le faites pas mal poser, vous!...

FROMENTEL, l'apercevant.

Ah! te voilà, polisson!

URBAIN *.

Oui, papa.

FROMENTEL.

Où as-tu déjeuné ce matin? Où as-tu dîné ce soir?

* Barillon, Urbain, Fromentel.

URBAIN.

J'ai dîné en ville, papa.

FROMENTEL.

Où ça, en ville?

URBAIN.

Chez une dame qui me veut du bien.

FROMENTEL, grommelant et remettant une bûche au feu.

Une dame... Ta blanchisseuse?

URBAIN.

Ce n'est pas une blanchisseuse; c'est la cafetière du café du *Commerce*. (A Barillon.) Une femme... Je vous ferai voir ça... Elle s'appelle Clotilde!...

(Il remonte et va s'adosser à la cheminée.)

FROMENTEL, après avoir cherché du côté de Barillon, à qui il s'adresse d'abord, retrouvant Urbain à la cheminée.

Je t'en donnerai, moi, des cafetières... Regardez-moi ça *... Quelle mine!... C'est échiné!... c'est courbé!... c'est vert de-gris!... et ça n'a pas vingt ans!... Où as-tu passé la nuit dernière, grand vaurien?

URBAIN.

Oh! je suis rentré hier au soir à dix heures, papa.

FROMENTEL.

Ce n'est pas vrai, garnement! A dix heures et demie, j'ai regardé ton trou à la serrure, et ta cheville n'était pas dans le trou!

URBAIN.

Oh! par exemple!

FROMENTEL.

Elle n'était pas dans le trou!...

URBAIN.

Eh bien, je l'ai oubliée, quoi! (Quittant la cheminée pour aller à Barillon.) C'est trop bête aussi! Est-ce qu'ils n'ont pas imaginé de percer dix trous à la porte, en dedans, autant que d'habitants dans la maison: à chacun son trou, avec un petit morceau de bois pendu à côté, pour boucher son trou en rentrant; et quand toutes les chevilles sont dans tous les trous, c'est que tout le monde est rentré et qu'on peut tirer les verrous... Est-ce assez ridicule, une invention pareille, au dix-neuvième siècle!

* Barillon, Fromentel, Urbain.

FROMENTEL *.

De mon temps, monsieur, on ne découchait jamais!

URBAIN, remontant.

Oui! je t'en moque!

(Il va à la table de whist et fait un lansquenet pendant ce qui suit.)

FROMENTEL, descendant, à Barillon **.

Mais voilà la jeunesse d'aujourd'hui, monsieur! Et on favorise ces choses-là. Ça entre dans leurs idées! Ils sont contents!... Ils se frottent les mains!... Ils se disent : « Le fils Fromentel ne rentre pas !... Bon! encore un garnement dont nous ferons ce que nous voudrons... »

BARILLON.

Vous croyez qu'ils en feront quelque chose?

FROMENTEL.

Oh! je n'en sais rien; moi, je n'ai jamais pu rien en faire!

BARILLON.

Bah!... Il a du pain sur la planche, et avec vos rentes!...

FROMENTEL.

Oui, parlons-en, de mes rentes Vous n'avez pas de rentes, vous!... Vous êtes bien heureux!... Vous n'êtes pas obligé de jouir de la vie... Moi, je jouis de la vie... (Il tousse.) C'est amusant!

BARILLON.

Occupez-vous,... Le jardinage, la culture...

FROMENTEL, grommelant.

Eh bien! oui, je cultive des ananas dans la serre!...

BARILLON.

Eh bien?

FROMENTEL.

Eh bien, il vient quelque chose qui ressemble à des carottes!... Il n'y a plus de culture, monsieur!... La terre est épuisée!...

BARILLON.

Pourtant, la campagne!

FROMENTEL.

Mais il n'y a plus de campagne, monsieur! — Où voyez-vous la campagne?... Il n'y a plus que des villes!...

* Barillon, Urbain, Fromentel.

** Urbain, Barillon, Fromentel.

BARILLON.

Enfin, les paysans?...

FROMENTEL.

Mais il n'y a plus de paysans, monsieur!... Ils sont tous à Paris, et ils sont tous maçons... (Il tousse.) Ah! les gredins! nous faire tousser comme ça!

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, VAUCLIN, puis BOURGOGNE.

VAUCLIN, entrant, brusque et légèrement railleur; grande redingote noire, souliers lacés, gilet blanc, cravate blanche roulée en corde.

Bonsoir, messieurs!... (Apercevant Urbain.) Ah! te voilà, toi!

URBAIN, continuant à jouer tout seul.

Mais oui, docteur.

VAUCLIN.

Oui!... Eh bien, tu as une jolie figure, parlons-en! Va toujours ce train-là, mon garçon, tu n'as pas deux ans à vivre!

URBAIN, jetant les cartes et descendant.

Sapristi! monsieur Vauclin... On ne fait pas des plaisanteries pareilles!

VAUCLIN.

Et encore, quand je dis deux ans, c'est pour ne pas t'effrayer!

URBAIN.

Merci*!

(Il remonte.)

VAUCLIN, le suivant des yeux.

Voilà une belle génération! Tenez!

FROMENTEL, assis sur le fauteuil en face de la cheminée.

Il n'y a plus que nous de jeunes!

URBAIN.

Dites donc, pour recevoir des compliments pareils, j'aime mieux aller fumer un cigare au Café du Commerce...

VAUCLIN **.

Oui! ça te fera du bien, tiens... avec un petit verre d'absinthe!...

* Urbain, Vauclin, Fromentel, Barillon.

** Vauclin, Urbain, Fromentel, Barillon.

URBAIN, *jetant son chapeau sur sa tête.*

Bonsoir!... (*A part, en s'en allant.*) Burgraves!...

(*Il sort.*)

FROMENTEL.

Si tu ne rentres pas cette nuit, galopin, je te déshérite!

URBAIN, *rouvrant la porte.*

Brr... On connaît son Code!... Tu n'en a plus le droit!

(*Il sort.*)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, *moins* URBAIN.

FROMENTEL, *se levant.*

Non! ce n'est pas mon fils!... Il y a quelque chose là-dessous qu'on ne saura jamais!

(*Il remonte s'asseoir.*)

VAUCLIN *, *brusquement, à Bourgogne qui entre par la gauche.*

Laroche n'est pas encore là?

BOURGOGNE, *portant le café sur un plateau et soulignant avec intention les premiers mots.*

M. le Marquis de la Rochepéans est encore à table avec M. le Duc.

VAUCLIN.

C'est cela! à huit heures et demie, et puis on viendra dire : « Docteur, je ne digère pas!... docteur, je ne dors plus!... »

BOURGOGNE.

Il faut pourtant bien que M. le Marquis dîne à sa faim.

VAUCLIN **, *ironiquement, traversant à droite.*

Mais, comment donc! si M. le Marquis ne dînait pas à sa faim, la société serait bien malade!... Et voici M. le café de M. le Marquis, n'est-ce pas, et madame la liqueur de M. le Marquis?

(*Pendant ce temps, Fromentel traverse au fond et va s'asseoir à l'extrême gauche, où il lit son journal.*)

* Vauclin, Bourgogne, Fromentel, Barillon.

** Bourgogne, Vauclin, Fromentel, Barillon.

BOURGOGNE.

Oui, monsieur.

VAUCLIN.

Eh bien, dépose ce plateau; M. le Marquis s'en passera ce soir!

BOURGOGNE.

Monsieur veut priver mon maître...

VAUCLIN.

Pardieu! je m'en prive bien depuis cinquante ans, moi!... et il y a assez de malheureux qui s'en privent tous les jours.

BOURGOGNE.

Il y a aussi des malheureux qui n'ont plus de dents! — Si M. le Marquis n'était plus libre de se servir des siennes.

VAUCLIN, s'échauffant.

Il n'est pas libre de s'empoisonner!

BOURGOGNE.

M. le Marquis a plaisir à s'empoisonner.

VAUCLIN.

Si ton intelligence n'était pas abrutie par la livrée que tu portes, tu saurais que ton maître est citoyen avant d'être homme, et qu'il est responsable envers la Société de tout le tort qu'il peut faire à sa propre personne, en l'abreuvant d'une substance nuisible à la conservation de l'espèce humaine!

BOURGOGNE.

Il faudra maintenant que nous demandions à la *Société* la permission de prendre notre café?

VAUCLIN, brutalement, prenant la cafetière sur lé plateau.

Et la Société... c'est moi... Je refuse!

(Il jette le café au feu.)

BOURGOGNE.

Oh!

VAUCLIN, remettant la cafetière vide sur le plateau.

Il n'y a que les moyens révolutionnaires!... Si on discutait avec ces brutes-là!

(Il traverse à gauche, s'assied devant la table et ouvre son journal.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS, LE DUC, DE VALCREUSE.

LE MARQUIS *, entrant en donnant le bras à son père : le Marquis en cheveux blancs, le Duc poudré.

Eh bien! eh bien! On se dispute ici?...

BOURGOGNE.

Si monsieur n'a pas son café ce soir, il s'en prendra à la *Société* qui l'a jeté au feu!

LE MARQUIS.

Comment, la *Société*?

VAUCLIN, assis et lisant son journal.

Oui... moi!

LE MARQUIS.

C'est toi qui jettes mon café?— Bonjour, monsieur Barillon.

BARILLON, saluant.

Monsieur le Marquis!...

VAUCLIN.

As-tu assez dévoré ce soir?—T'es-tu assez gorgé de nourriture?

LE MARQUIS, à son père en le faisant asseoir dans le fauteuil devant la cheminée.

Il paraît, monsieur le Duc, que nous venons de faire une petite orgie?

LE DUC, s'asseyant.

Eh! eh! de petits libertins!...

LE MARQUIS, à Valcreuse.

C'est Anténor, c'est vous qui nous débauchez, Valcreuse! Vous êtes connu pour un mauvais sujet, voisin!

DE VALCREUSE, pincé, corseté, haut cravaté, astiqué, pommadé et peint, avec fatuité, en prenant une pastille dans une bonbonnière.

On le dit, monsieur le Marquis!

VAUCLIN.

Et cela vous demande pourquoi on a fait 89! — Parce que vous mangiez trop!... parce que vous mangiez tout!

* Fromentel *assis*, Vauclin *assis*, Barillon, le Marquis, le Duc, Valcreuse, Bourgogne.

LE MARQUIS.

Et comme nous étions bien gras, c'était le moment de nous manger nous-mêmes.

VAUCLIN.

Allons donc; on vous a tout au plus mordu les talons, et vous courez encore.

LE MARQUIS.

C'est qu'on vous sait enragés! (Vauclin hausse les épaules et se remet à lire son journal; le Marquis, se tournant vers Barillon qui est descendu à droite.) Vous attendez depuis longtemps, monsieur Barillon? — Je vous demande pardon!...

BARILLON.

C'est plaisir pour moi, monsieur le Marquis, de vous consacrer toute ma soirée.

LE MARQUIS.

A la bonne heure! Vous prenez le thé avec nous... Si le citoyen Léonidas y consent toutefois; car avec ces amis de la liberté, on n'est jamais sûr de ce qu'ils nous permettent! (Vauclin hausse les épaules sans répondre.) En attendant, si vous voulez que nous causions!

BARILLON.

Oh! nullement, monsieur le Marquis, rien ne presse!

LE MARQUIS, surpris.

Mais!...

BARILLON.

Ne vous occupez pas de moi, je vous en prie. Ma communication ne peut que gagner à ce retard.

LE MARQUIS.

Vous êtes mon hôte... commandez!

BARILLON, à part.

C'est tout ce que je demande. Et maintenant étudions nos gens.

LE MARQUIS, à Fromentel, qui lit le journal *.

Quoi de nouveau ce soir, Fromentel?

FROMENTEL, le nez dans son journal.

Ah! ne m'en parlez pas! Ils ne savent plus ce qu'ils font! Voilà qu'ils bâtissent un Opéra maintenant...

* Fromentel, le Marquis, Vauclin, le Duc, de Valcreuse *debout devant la cheminée*, Barillon.

DE VALCREUSE, prenant une pastille dans une bonbonnière.

Un Opéra! — A quoi bon? quand on ne fait plus que de la musique de sauvages!

LE DUC.

Eh! eh! les sauvages... ceci me rappelle ce que M. de Lafayette disait un jour devant moi à Louis XVI...

BARILLON, à part.

Parions qu'il n'est pas à la question!

LE DUC.

« Sire!... savez-vous qui faisait nos plans de campagne en Amérique!... C'étaient les Peaux-Rouges!... »

FROMENTEL, VAUCLIN, regardant le Duc d'un air étonné.

Les Peaux-Rouges!...

BARILLON, à part.

Il n'y est pas!

LE DUC, continuant.

« Nous n'avions qu'à leur dire : « En avant!... »

LE MARQUIS, allant à lui, et l'interrompant.

Pardon, mon père!... mais nous disions...

LE DUC, montrant Valcreuse.

Je dis cela pour monsieur, qui discute là sur les sauvages!...

LE MARQUIS.

Non, mon père; non, nous parlons du nouvel Opéra que l'on construit à Paris.

LE DUC.

Ah! l'Opéra. Ah! bien!... Ah! pardon!

(Il se renfonce dans son fauteuil.)

FROMENTEL.

Au lieu d'assainir des quartiers infects, comme la place Maubert! si ce n'est pas une honte : des maisons pourries où les pauvres gens sont entassés!... On n'aurait pas seulement le cœur de faire un quartier neuf!...

BARILLON, traversant à gauche sur le devant de la scène.

C'est fait, monsieur Fromentel!

FROMENTEL.

C'est fait... quoi, c'est fait?

BARILLON.

Ce que vous dites...

FROMENTEL.

Des maisons neuves à la place Maubert !...

BARILLON.

Tout un quartier neuf pour vos pauvres gens!...

FROMENTEL, se levant.

Eh bien ! c'est ça, tenez; qu'est-ce que je dis? Et puis ils ne sauront plus où se loger!...

VAUCLIN, se levant.

Voyons!... ce whist... Jouerons-nous ce soir?

LE MARQUIS, après avoir étalé les cartes sur la table.

Monsieur Barillon*!...

BARILLON.

Pardonnez-moi, monsieur le Marquis, je n'y entends rien.

LE MARQUIS.

Ah! monsieur Barillon, c'est le cas de vous dire avec Talleyrand : « Quelle triste vieillesse vous vous préparez! »

FROMENTEL, après avoir tiré.

Allons, bien! c'est encore moi qui suis avec le *Mort!*

LE MARQUIS. (Il remonte à gauche.)

Il le faut bien... Anténor!... Jamais le whist, lui... c'est encore un jeune homme!

DE VALCREUSE.

Clotilde le prétend et ne compte mes jours,
Que du moment heureux où sont nés nos amours!

BARILLON, à part, redescendant.

Clotilde aussi! Il n'y a donc que des Clotilde à Quimperlé... (Haut.) Ah! vous rimez, monsieur?

DE VALCREUSE, avec une aimable modestie**.

Quelquefois... et Pégase n'est pas toujours rétif!... Mais les lettres sont tombées dans un tel discrédit... Vous connaissez sans doute mon poëme épique en quatre chants sur le jeu de Dominos?

BARILLON.

Parbleu!... si je le connais...

(Pendant ce temps, on prépare les cartes et les jetons pour le whist.)

* Le Marquis, Fromentel, Vauclin, Barillon, le Duc, Valcreuse.

** Le Marquis *assis à gauche de la table*, Fromentel *au milieu, de face*, Vauclin *à droite*, le Duc *au fond, dans le fauteuil, devant le feu*, Barillon et Valcreuse *à l'avant-scène à droite.*

DE VALCREUSE.

La Dominoïde!...

BARILLON, reculant vers la gauche en remontant.

La Dominoïde!... je crois bien. (A part.) Je suis perdu!

DE VALCREUSE, le poursuivant.

Couronnée en 1850 par la Société des *Amis d'Apollon* de Quimperlé!

BARILLON, même jeu.

Un chef-d'œuvre! monsieur de Valcreuse.

DE VALCREUSE.

Oh! vous êtes trop indulgent. Mais il y a là, dès le début, une petite invocation, avec description du domino, qui a vraiment conquis tous les suffrages!

BARILLON.

Délicieuse!... j'allais vous le dire!... délicieuse! la description!...

DE VALCREUSE, commençant à déclamer.

Je vais chanter!...
(Surprise de tous.)
Je vais chanter... ô Muse, échauffe mes accents...
Ce noble jeu créé pour les cœurs innocents...
Cette mince tablette où l'ivoire et l'ébène
S'unissent, avec art, pour la lutte prochaine;
Et qui dans nos cafés retentit tous les soirs
Comme un bouclier blanc constellé de points noirs!...

Voyez-vous le domino?...

BARILLON, cherchant.

Le domino?

DE VALCREUSE.

... *Comme un bouclier blanc constellé*... On le voit... J'ai risqué un petit effet d'harmonie imitative... le bruit des dominos sur le marbre... *Retentit tous!* (Frappant sur la table avec un jeton.) L'entendez-vous?...

TOUS, impatientés.

On l'entend! on l'entend!

DE VALCREUSE, regagnant la droite.

C'est adorable!

VAUCLIN.

Allons! Voyons! ce whist!...

(Il donne les cartes.)

FROMENTEL.

Sapristi!... c'est lugubre, ça, de jouer tous les soirs en face de ce cadavre!... On ne trouvera donc jamais un quatrième?...

BARILLON *.

A propos de quatrième, vous savez, monsieur le Marquis, que l'on change votre sous-préfet?...

LE MARQUIS.

Pour le cas que j'en faisais!...

VAUCLIN, retournant.

Carreau!

(Ils ramassent leurs cartes.)

LE MARQUIS.

Pas si haut : mon père s'endort...

VAUCLIN.

Eh bien, Fromentel, comment va votre *mort*?

FROMENTEL, regardant les cartes du *mort*.

Ah! le gredin! il n'a rien; tenez, comme toujours!... Il n'a rien du tout!... Qu'est-ce que je vais faire de ce squelette-là?...

VAUCLIN.

Allons! quand vous voudrez!

FROMENTEL.

Attendez... voilà... attendez! — (Il cherche dans le jeu du *mort* la carte à jouer.) Non, pas ça!... le roi de cœur!...

(Il joue, pour le *mort*, le roi de cœur.)

VAUCLIN.

Oui, le roi de cœur! tâchez d'en trouver un!

FROMENTEL.

Un quoi?

VAUCLIN.

Un roi... de cœur!

(Le Marquis ramasse la levée faite par Vauclin.)

FROMENTEL, grommelant.

Tâchez!... tâchez!... (Vauclin joue la reine de trèfle, le Marquis cause bas avec Barillon.) Scélérat de *mort*, va!... Il n'aurait pas seulement un petit trèfle! — Allons!... le valet!...

(Il joue le valet.)

* Barillon *assis*, le Marquis, Fromentel, Vauclin, le Duc, Valcreuse *assis à droite*.

LE DOCTEUR.

Oh ! des valets, il y en a toujours... (Au Marquis, qui cause bas avec Barillon.) Laroche !...

LE MARQUIS, se retournant.

Ah !... pardon !... à qui la *reine* de trèfle ?...

VAUCLIN, avec intention.

La *dame* de trèfle, à moi.

LE MARQUIS, jouant.

Ce n'était pas la peine de me reprendre, on dit toujours la *Reine* de trèfle... malgré 89.

VAUCLIN.

Pardon ! on dit toujours la *Dame!* Je n'ai jamais entendu dire...

LE MARQUIS.

On dit la *Reine*.

VAUCLIN.

La *Dame*.

FROMENTEL, impatienté.

Enfin la *femme* de trèfle, quoi ! C'est au docteur !

LE MARQUIS, après avoir joué ; on fait un tour.

Atout !

(On entend le marteau frapper trois coups.)

VALCREUSE, prenant une pastille.

Quis novus hic nostris accessit sedibus hospes?

LE MARQUIS, jouant.

C'est mademoiselle de Forbac qui rentre du salut !

FROMENTEL, embarrassé de jouer.

Messieurs !... whist en anglais veut dire silence !... (Il hésite devant les cartes du mort.) Ceci !... non... ça... Ce *mort* est ignoble !... Ce *mort* m'entraîne au tombeau !...

LE MARQUIS, abattant ses cartes.

Et à nous ! à nous ! et à nous !... triple !... (Il fredonne en mettant ses fiches dans la bobèche du chandelier.) *Pour triompher... Pour triompher !...*

VAUCLIN, ramassant les cartes.

Ah ! voilà un air qu'Elleviou chantait bien !... au temps où l'on savait encore chanter !

DE VALCREUSE.

Mais aussi quelle délicieuse musique, ces *Maris garçons !...*

(Il prend une pastille.)

LE MARQUIS.

Oui !... Va-t'en voir s'ils font la pareille aujourd'hui !

DE VALCREUSE.

Vous rappelez-vous la nuance du récitatif? Était-ce gracieux et fin!... (Il fredonne.) *ou craignez*... (Il montre le poing.) *Craignez les lois de la guerre !*

(Il envoie un baiser.)

LE MARQUIS, s'échauffant.

Et les notes piquées d'Elleviou !

(Il chante sans accompagnement.)

Pour triompher (*ter*) de la beauté
Faisons la guerre (*ter*) avec franchise!...

LE DUC, se réveillant.

Amour... Délicatesse!... (*bis*) et Gaîté !...

(Tous le regardent avec surprise.)

LE MARQUIS.

D'un bon Français c'est la devise!

VAUCLIN, le reprenant.

De *nos drapeaux* c'est la devise.

LE MARQUIS.

D'*un bon Français*...

VAUCLIN.

De *nos drapeaux*...

LE DUC, reprenant.

Amour... Délicatesse!... (*bis*) et Gaîté...

TOUS.

D'un bon Français / De nos drapeaux } c'est la devise!...

D'un bon Français / De nos drapeaux } sera toujours... ours!... la devise!... (*bis*)

La devise! (*ter.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ROSALIE, toilette de dévote un peu surannée, un ridicule au bras, des lunettes, et portant un petit chien.

LE MARQUIS.

Ah! voici la cousine! Bonsoir, cousine!

ROSALIE.

Je ne vous demande pas comment va votre précieuse santé ! mon cousin!... Quand on chante l'amour!...

LE MARQUIS, coupant les cartes.

Oui! oui! merci! je vais bien, et vous, cousine?...

ROSALIE.

Hélas! trop bien, moi! Je vais trop bien! je le disais tout à l'heure à *Modeste!* (Elle serre sa chienne sur son cœur.) Nous allons trop bien toutes les deux...

LE MARQUIS.

Comment, trop bien?

ROSALIE, tandis que Fromentel donne les cartes, sans voir Vauclin.

Ce n'est pas faute pourtant de demander à Dieu l'épreuve d'une petite maladie...

VAUCLIN.

Il faut lui demander une colique de *miserere,* votre bonheur sera complet.

ROSALIE, s'éloignant de lui, à part, grommelant.

Il est déjà là, ce monstre d'athée... je sentais *Modeste* trembler de tout son corps! Satan, va! (A la chienne.) Ne crains rien, ma fille!... il ne peut rien sur toi, va! le ciel est avec nous!

LE MARQUIS, jouant.

Le salut est déjà fini?...

ROSALIE.

Oui, mon cousin!

VAUCLIN.

Avez-vous assez carillonné ce soir, avec vos satanées cloches!...

ROSALIE, à part.

Renégat! (Haut, devant le fauteuil du Duc.) Allons, Modeste, faites la révérence à M. le Duc!...

(Le Duc ne bouge pas.)

VAUCLIN, railleur.

Comment va l'abbé qui doit me convertir ? (Rosalie ne répond pas.) Et la Société maternelle pour le rachat des demoiselles... égarées? Cela marche-t-il un peu?

(Fromentel donne les cartes.)

ROSALIE, redescendant avec un siége qu'elle place près du fauteuil du Duc.

Oui, cela marche ! (A elle-même.) C'est toi qui ne seras jamais racheté, païen!... Où ai-je mis ma laine?... Tu mourras dans l'impénitence finale!... As-tu vu ma laine, Modeste? Cherche, ma fille, cherche... Et tu grinceras des dents!.. Et tu hurleras!... Tu dis que non!... je te dis que si... moi!... et tu ne seras pas écouté, réprouvé!... maudit... jacobin!..

(Tous se retournent étonnés.)

LE MARQUIS.

Eh bien! à qui en avez-vous? ..

ROSALIE.

Moi? rien : je cherche ma laine, mon cousin.

VAUCLIN, à Fromentel, qui par distraction donne deux ou trois cartes au mort

Mais que diantre!... arrêtez donc.. vous donnez tout au *mort!*

FROMENTEL.

Plaît-il?

VAUCLIN, remettant les cartes en place.

Mais, c'est comme ça!

LE MARQUIS, de même.

Non, comme ceci!

FROMENTEL, de même.

Mais, non, là... là!

BARILLON, se levant et traversant à droite.

Allons!... décidément, je me suis trompé!... des radoteurs.. des maniaques!... Il n'y a rien à faire ici pour ma pauvre petite protégée!... Si je pouvais m'esquiver sans être vu...

(Bourgogne, qui est entré depuis quelque temps, prépare le thé au fond sur un plateau.)

VAUCLIN, après avoir compté ses cartes.

Allons!... mal donne.

(Il jette les cartes.)

FROMENTEL.

Tant qu'on n'aura pas trouvé un quatrième et que j'aurai devant les yeux ce vide-là qui me fait loucher!.

LE MARQUIS *, *tandis que Bourgogne donne les tasses de thé.*

S'il n'y avait que celui-là dans la maison...

VAUCLIN.

Qu'est-ce qu'il y manque, dans la maison?

LE MARQUIS.

Hélas!... Des enfants et une femme!

(Barillon, prêt à sortir, s'arrête.)

LE MARQUIS.

Ne fût-ce que pour nous servir le thé à la place de Bourgogne!...

VALCREUSE, *avec complaisance.*

Il est certain que le thé versé par une jolie main a une saveur!... (Déclamant.)

Où la femme n'est pas, le bonheur peut-il être!...

FROMENTEL.

Nous avons Rosalie!...

LE MARQUIS.

Ah!... si l'on pouvait recommencer la vie!...

(Barillon écoute.)

FROMENTEL.

Comme je ne me remarierais pas, moi!...

LE MARQUIS.

Et comme je me marierais, moi!...

BARILLON.

Et vous, Docteur?

VAUCLIN.

Moi!... Oh! saprebleu! ne me parlez pas de femme!

(Il boit.)

ROSALIE, *à part.*

Monstre! va! si tu pouvais boire du poison!

VAUCLIN, *continuant.*

La femme est évidemment un être inférieur! l'anatomie vous le prouve!

LE MARQUIS.

Belles preuves, en effet, de chercher les saintes vertus et les angéliques bontés de nos mères à la pointe du scalpel, et dans la dépouille du mort...

* Valcreuse *assis*, le Marquis, Fromentel, Vauclin, Barillon *prêt à sortir*, le Duc *endormi*, Bourgogne *au fond à gauche*.

FROMENTEL, rangeant les cartes du mort.

Quand je ne peux pas seulement y trouver un pauvre petit atout !

BARILLON, qui est redescendu.

Vous croyez donc, monsieur le Marquis, qu'une femme dans une maison?...

LE MARQUIS.

Hélas! Valcreuse a raison : quoiqu'il le dise en vers. C'est le soleil.

ROSALIE.

Ah! oui!

FROMENTEL.

Quand elle est jeune!

VAUCLIN, la regardant de côté.

Mais quand elle est vieille?

ROSALIE, à sa chienne.

Patience, ma fille!... patience! tu le mordras.

LE MARQUIS.

Raille la femme, triste sire : c'est par là que toutes les niaiseries sociales de ce siècle ont commencé...

FROMENTEL.

Messieurs, en anglais, whist veut dire *silence!* Le *mort* a joué pique.

VAUCLIN, raillant.

Je coupe!... Tu nies le progrès aujourd'hui? je te croyais libéral.

LE MARQUIS.

A la chrétienne, oui!... Pas à la sans-culotte.

ROSALIE.

Ne le laissez pas répondre, monsieur le Marquis, il ferait tomber le tonnerre sur la maison!

VAUCLIN, raillant.

Grand malheur!... Une vieille bicoque vermoulue comme l'ancien régime!...

FROMENTEL.

Et de grandes diablesses de cheminées qui vous mangent un bois!...

LE MARQUIS.

Ma cheminée vous paraît trop grande, monsieur Fromentel? c'est qu'elle était faite pour réchauffer une grande et belle fa-

mille assise en cercle autour d'elle; ma *bicoque*, citoyen Léonidas?... tous les miens y sont nés... ils y sont morts! J'y suis né! j'y mourrai, et je m'en réjouis! En quoi je suis fort ridicule et très à plaindre, assurément; mais quand je rencontre un de vos riches bourgeois qui déménage, promenant par la ville ses luxueux pénates, je ne saurais m'empêcher de murmurer tout bas : « Où vas-tu, pauvre diable? tu quittes la demeure où tu t'es marié; où tes enfants sont venus au monde; où tu as ri, pleuré, souffert, aimé..., et cela pour un autre logis inconnu, sans souvenirs. Quoi! tu n'auras pas honte de suspendre le portrait de celle que tu aimes au clou planté par quelque butor pour y accrocher son horrible image?... Tu me diras, il est vrai, que de nos jours... un portrait...Ah! mon Dieu! la plus jolie femme du monde... pour trente sous, sur une petite carte (montrant la carte qu'il joue), comme Pallas!... Mais placer le lit de ta femme, celui de ta fille, dans l'alcôve dorée de quelque drôlesse!... fi... pouah!... Allons, suis ta charrette... pauvre homme!... et ris de ma *bicoque!*... Ma *bicoque* est à moi! je suis sûr de ma *bicoque*... Il se peut que les meubles y tombent en poussière et que les murs s'écroulent... L'honneur y reste toujours vert et la probité toujours jeune!... »

VAUCLIN.

Il est délicieux avec sa maison! Si j'étais propriétaire comme toi, je ne déménagerais jamais, parole d'honneur!

LE MARQUIS.

Nous nous sommes donc bien appauvris... car au quatorzième siècle, tout le monde l'était plus ou moins, propriétaire!...

VAUCLIN.

Oui! oui! les grands!

FROMENTEL.

Messieurs, messieurs... whist en anglais...

LE MARQUIS.

Et les petits, qu'ont-ils gagné! les petits?... Aristocratie pour aristocratie, celle du sang valait bien celle des écus!...

VAUCLIN.

Oh! elle est encore jolie... celle-là; c'est Fromentel, ça!...

FROMENTEL.

Plaît-il?...

VAUCLIN.

Mais nous avions fondé celle du mérite, nous, et de l'intégrité!

LE MARQUIS.

Ah! oui, parlons-en, de l'intégrité de tes grands hommes!

VAUCLIN, cessant de jouer.

Oui, leur intégrité!...

LE MARQUIS, jouant.

Comment donc! et Mirabeau, payé, vendu!... et Danton, payé, vendu!...

VAUCLIN.

C'est faux!

LE MARQUIS.

Oh! par exemple! -

VAUCLIN.

C'est faux, ne touchez pas aux géants!

LE MARQUIS.

Mais j'y toucherai si je veux aux géants, et je suis bien libre.

(On cesse de jouer.)

VAUCLIN.

Non! — Tu n'es pas libre de calomnier...

LE MARQUIS.

Encore faut-il prouver que je...

VAUCLIN, colère croissante.

Je n'autorise personne à dire de telles infamies.

LE MARQUIS.

Discutons, au moins...

VAUCLIN, se levant sans l'écouter.

Je ne veux pas discuter! je ne discute pas; je vous défends de discuter!...

FROMENTEL, se levant.

Mais au risque de me faire conspuer, la liberté...

VAUCLIN, avec violence.

Une invention de la haine que les journaux ont eu la scélératesse de propager.

LE MARQUIS.

S'ils le croient.

VAUCLIN.

Si nous vivions en liberté... je te ferais saisir le premier qui oserait...

LE MARQUIS.

Bon!...

FROMENTEL.

Mais!...

VAUCLIN.

Et je te le coffrerais!...

LE MARQUIS.

C'est ça!

FROMENTEL.

Je...

VAUCLIN.

Pour lui apprendre... imbécile!... idiot! crétin!...

FROMENTEL.

Mais!...

VAUCLIN, à Fromentel.

Mais, jour de Dieu! laissez-moi donc parler... vous! On n'entend que vous!

FROMENTEL.

Ah!...

VAUCLIN, jetant ses cartes.

Ou plutôt allez au diable, tenez. . vous ne méritez pas qu'on s'épuise... Pourris! pourris! pourris!

(Il remonte.)

ROSALIE, le suivant des yeux.

S'il pouvait donc avoir un coup de sang!

LE MARQUIS, traversant à droite.

Voilà de mes libéraux, tenez, qui réclament la liberté de discussion!

LE DUC, réveillé.

Qu'est-ce que c'est? une querelle!

LE MARQUIS.

Rien, mon père... rien. (Il va à lui.) C'est le jeu qui s'anime!...

LE DUC.

Marquis, il me semble que nous veillons bien tard ce soir!

FROMENTEL, regardant le jeu du mort.

Et cet animal de *mort* qui attend ce moment-là pour avoir tous les *honneurs !*...

BARILLON, regardant le Marquis.

Décidément, mon homme, c'est celui-là. Préparons l'assaut!

(Le Marquis redescend. De Valcreuse remonte à la cheminée, où il lit une brochure. — Fromentel va à la console à gauche, entre les deux portes, où il prend du thé. — Rosalie offre du thé au Duc. — Vauclin va et vient au fond pendant le commencement de la scène suivante.)

LE MARQUIS, *prenant le siége de Vauclin et faisant signe à Barillon de s'asseoir.*

Voyons, monsieur Barillon, de quoi s'agit-il ?

BARILLON.

Mon Dieu, monsieur le Marquis, je vous vois bien ému !

LE MARQUIS.

Non, non ! ce n'est rien; nous avons bien d'autres prises ensemble !... Voyons ce qui vous amène ?

BARILLON, *tirant une lettre de son portefeuille et s'asseyant.*

Le jour même où maître Honorin me remettait la clef de l'étude, il recevait cette lettre, venue de Paris, signée d'un nom très-honorable, et qui lui recommandait instamment une jeune personne...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

C'est assez, monsieur Barillon, gardez la lettre. Il s'agit de la fille de ma défunte sœur, n'est-ce pas?...

BARILLON.

Précisément, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Maître Honorin pouvait se dispenser de vous faire faire ce voyage, monsieur. Je lui ai donné tout pouvoir de subvenir aux besoins de cette enfant. Si la pension que j'ai faite jusqu'ici est insuffisante, augmentez-la, doublez-la, faites enfin tout ce qu'il faudra... et n'en parlons pas davantage.

(Il va pour se lever.)

BARILLON.

Mon Dieu, monsieur le Marquis, pardonnez-moi d'insister; mais ce n'est pas d'un secours d'argent qu'il s'agit cette fois....

LE MARQUIS.

Ah ! et de quoi s'agit-il?...

BARILLON.

Croyez que je suis désespéré de toucher à des questions qui paraissent vous affecter douloureusement.

LE MARQUIS.

Oui... oui, douloureusement, en effet, et plus que vous ne pouvez le croire ! — M. Honorin vous a certainement mis au courant de cette triste histoire, monsieur?...

BARILLON.

Oui, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Mais il l'a fait sans doute à sa manière. Il n'aura pas manqué

de vous dire, monsieur, pour justifier ma sœur, que son choix n'était pas blâmable, ce qui est vrai; que l'homme qu'elle avait distingué, si humble que fût sa condition, était fort honorable en tout point, et je n'en disconviens pas... qu'ils s'aimaient depuis longtemps, et que le refus de mon père à autoriser leur union prenait sa source dans un étrange orgueil nobiliaire qui n'est plus de saison... (ce que je ne discute pas); mais quitter la maison de son père, la nuit, furtivement, à l'heure même où la loi la déclarait majeure,... se réfugier dans la famille inconnue de cet homme, et là, nous dépêcher sommations sur sommations, jusqu'au mariage audacieusement conclu sous le coup de la réprobation paternelle. Ah! voilà, monsieur Barillon, ce que toutes les dissertations philosophiques du monde ne me feront jamais admettre. C'est une révolte contre la loi de Dieu, qui a le pas sur celle des hommes... Et si vos conquêtes de la législation moderne autorisent beaucoup d'actes semblables, je m'applaudis de ne pas même connaître de nom ces droits nouveaux qui nous dispensent si effrontément des anciens devoirs.

BARILLON.

Il y aurait beaucoup à répondre, monsieur le Marquis, si nous étions ici pour discuter. Mais j'aime mieux vous accorder que votre sœur fut coupable, impardonnable même... pour vous rappeler seulement que cette coupable est morte, que cette impardonnable est aujourd'hui devant le seul juge qui puisse la déclarer sans excuse, et que sa pauvre enfant innocente...

LE MARQUIS.

Mais je vous l'ai dit, monsieur, faites pour cette enfant tout ce qu'il faudra, et s'il lui manque...

BARILLON.

Eh! monsieur le Marquis, ce qu'il lui manque... tout l'argent du monde ne saurait le donner, ni le remplacer! Songez qu'elle a dix-sept ans, que les personnes qui l'avaient recueillie ne sauraient la garder plus longtemps... Ajoutez qu'elle vient d'être cruellement malade, elle aussi, et qu'elle est à peine convalescente. Ce qu'il lui manque, hélas! suis-je forcé de vous le dire, monsieur, c'est le conseil tendre que son âge implore, la douce indulgence, les soins affectueux, la protection constante, et tout cela dans un seul mot : c'est la famille!

LE MARQUIS, *ému.*

Sans doute... Mais...

BARILLON.

Et puis, une femme, monsieur le Marquis, une jeune fille!... Pensez-y ; vous qui déplorez ici l'absence d'une femme. Une femme, jeune, douce, bonne, belle, charmante!... C'est le soleil, disiez-vous! c'est le sourire qui réjouit!... Allons, monsieur le Marquis, plus de préjugés, plus de rancunes!... Vous êtes ému!... Votre œil est humide, je le vois ; et il ne vous reste plus qu'à ouvrir vos bras, qu'à les ouvrir bien grands, pour rappeler à vous cette partie de votre cœur qui est si loin de vous et qui ne demande qu'à vous revenir!...

LE MARQUIS, luttant contre son émotion.

Sans doute!... je... peut-être... mais enfin! (Avec chaleur.) Ah! qu'elle vienne donc!...

BARILLON.

Ah! monsieur le Marquis, merci pour elle!

LE MARQUIS.

Écrivez-lui... tout de suite... Écrivez qu'elle parte!

BARILLON.

C'est fait, monsieur le Marquis, elle est en route!

LE MARQUIS.

En route?...

BARILLON.

Elle arrive ce soir... tout à l'heure... dans un instant!... (On frappe.) La voici peut-être...

LE MARQUIS, saisi.

Déjà!... (Inquiet.) Si vite!... Mais, diable d'homme, il ne vous laisse pas le temps de respirer!

BARILLON.

J'étais sûr de lui trouver ici un asile.

LE MARQUIS.

Mais mon père!... mais son consentement?...

BARILLON.

Nous l'aurons.

LE MARQUIS.

Il le faut bien! Mais en vérité... je ne sais... lui, si sévère!... ah! mon Dieu!... voici bien des affaires!

SCÈNE IX

LES MÊMES, BOURGOGNE.

BOURGOGNE.

Monsieur le Marquis, c'est une jeune fille qui vient de Paris.

LE MARQUIS.

Miséricorde !.. c'est elle... Barillon !...

BARILLON.

C'est elle !

ROSALIE, à part.

Une jeune fille !... ici !...

LE MARQUIS.

Et M. le Duc qui va se réveiller! nous sommes perdus ! (A Bourgogne.) Où est cette enfant ?... (A Barillon.) Je n'aurai jamais le temps ! (A Bourgogne.) Faites entrer ! Non, pas encore... Ah ! mon Dieu !...

VAUCLIN.

Mais qu'est-ce qu'il a ?... Qu'est-ce que tu as ?...

LE MARQUIS * le ramenant à gauche, à l'avant-scène, ainsi que Fromentel. A demi-voix tout ce qui suit.

Vauclin !.. Fromentel... Vauclin... mon vieil ami... mon excellent ami !.. c'est la fille de Madeleine qui nous arrive.

VAUCLIN.

Ma filleule !

LE MARQUIS.

Ta filleule ?...

VAUCLIN.

Parbleu ! je ne m'en suis pas vanté ! mais c'est moi que ta pauvre sœur avait choisi pour parrain !... à distance, par exemple, car pour fourrer les pieds dans une église !...

LE MARQUIS.

Bon ! bon ! alors tu vas m'aider !

VAUCLIN.

A quoi ?...

* Vauclin, le Marquis, Fromentel, Bourgogne *au fond*, Barillon, le Duc, Rosalie.

LE MARQUIS.

Comment, à quoi ?... mais à décider mon père à la voir.

VAUCLIN.

Saperlotte ! un vieux chouan qui voulait tuer la mère, le père et l'enfant, sous prétexte que Désiré Dervin était un croquant !

FROMENTEL.

Désiré Dervin... le père ?...

LE MARQUIS.

Oui ! vous l'avez connu ?...

FROMENTEL.

Pardieu oui... de nom ! — C'était le propre fils du frère aîné de madame Fromentel.

VAUCLIN.

Alors, l'enfant est votre petite-nièce ?

FROMENTEL, *stupéfait.*

Hein ?... oui !... Ah ! tiens, oui ! c'est curieux !

LE MARQUIS.

Mais alors, elle a trop de parents ! Qu'est-ce qu'il dit, Barillon ?... (*A Barillon.*) Mais qu'est-ce que vous dites donc, Barillon ?

BOURGOGNE.

Monsieur le Marquis, cette jeune personne est bien pâle, elle est fatiguée... elle grelotte, là, dans l'antichambre.

LE MARQUIS.

Dans l'antichambre ! dans l'antichambre !... Une demoiselle de la Rochepéans qui grelotte dans l'antichambre ! — Ouvre la porte à deux battants, Bourgogne, et au risque du tonnerre !... qu'elle entre !... Nous la réchaufferons dans nos bras !...

SCÈNE X

LES MÊMES, MARGUERITE.

(*Marguerite paraît ; elle hésite en regardant tout le monde. Barillon lui montre le Marquis qui lui tend les bras ; elle y court.*) — (*Musique jusqu'à la fin de l'acte.*)

MARGUERITE, *l'embrassant à plusieurs reprises*.*

Mon oncle ! mon bon oncle !

* Fromentel, Vauclin, le Marquis, Marguerite, Barillon et Bourgogne au fond, le Duc, de Valereuse, Rosalie.

LE MARQUIS, l'embrassant.

Pauvre enfant !... chère enfant !... pauvre chère enfant !

MARGUERITE.

Laissez-moi vous remercier à genoux.

LE MARQUIS.

Pas aux miens, ma fille... mais ici... près de votre grand-père... mon cœur est à vous ! C'est le sien qu'il faut gagner

(Il la fait passer près du Duc et s'agenouiller devant lui.)

MARGUERITE, bas en traversant.

Ah ! que j'ai peur !... Ma pauvre mère ! aidez-moi !... aidez-nous !

(Silence.)

LE DUC, se réveillant, sans voir Marguerite tout d'abord.

Eh bien ! Marquis, ce whist est fini ! ne se couchera-t-on pas ?...

LE MARQUIS, timidement.

J'allais vous le proposer, mon père.

LE DUC, apercevant Marguerite.

Tiens, quelle est cette jolie enfant.... Marquis ?...

LE MARQUIS, avec une grande émotion.

Mon père !... il y avait tout à l'heure à notre porte, et presque dans la rue... une enfant, une orpheline qui nous demandait asile.

LE DUC.

Une orpheline ! (Il regarde attentivement Marguerite.) Oui !... attendez ! ces yeux, ce regard !... C'est l'enfant de Madeleine.

LE MARQUIS, vivement.

C'est Mademoiselle de la Rochepéans, mon père, votre petite-fille, et ma nièce... J'ai pensé que notre sang ne devait connaître ni le froid, ni la honte, ni la douteuse charité des autres, et je me suis permis...

LE DUC, l'interrompant.

Et vous avez bien fait, Marquis... (Il tend les bras à Marguerite.) Embrassez-moi, ma fille !

MARGUERITE, se jetant dans ses bras.

Ah! mon père!

VAUCLIN, essuyant ses yeux.

Ils ont quelquefois du bon, ces vieux chouans!

FROMENTEL, de même.

Qu'est-ce qui croirait jamais que c'est ma nièce?... Elle ne me ressemble pas du tout!

(La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Même décor. — La table au milieu. — Un piano a pris la place, au fond à droite, du secrétaire, qui est maintenant placé à gauche, premier plan, près de la fenêtre. — Sur la table et la cheminée, des vases de fleurs. — Un portrait, qui était au premier acte sur la porte d'entrée, est placé maintenant au-dessus de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, BOURGOGNE.

(Marguerite, debout devant la fenêtre, regarde dehors tristement.)

BOURGOGNE, entrant un plumeau à la main et une serviette, à part.

C'est cela!... encore des nouveautés! Hier un piano, aujourd'hui des fleurs dans les vases. Ce plaisir de tout changer pour me brouiller. (Haut, avec intérêt.) Mademoiselle va se faire mal!...

MARGUERITE.

Me faire mal! Comment cela, mon bon Bourgogne?

BOURGOGNE, époussetant.

M. Vauclin a formellement défendu à mademoiselle de se fatiguer, et elle est là debout à cette fenêtre!

MARGUERITE.

Oh! ce n'est rien, il fait si beau! le joli temps d'hiver! et la belle gelée avec ce soleil!... Je suis forte maintenant et je sortirais bien!

BOURGOGNE.

Forte! forte!... mademoiselle est encore bien pâle; et depuis quinze jours seulement qu'elle est ici, elle n'a pas eu le temps de se remettre tout à fait! Une fièvre cérébrale!... on peut avoir une rechute. (Il reste, son plumeau en l'air, devant la cheminée.) Tiens!

MARGUERITE.

Quoi donc

BOURGOGNE.

Le portrait de M. le maréchal qui était ici !...

(Il montre le dessus de la porte du fond.)

MARGUERITE.

Oui, je l'ai fait mettre à gauche; il est mieux éclairé.

(Elle passe à droite.)

BOURGOGNE, à demi-voix, grognant.

C'est ça, encore un changement !

MARGUERITE.

Est-ce que cela vous contrarie, Bourgogne?

BOURGOGNE.

Grand Dieu ! ce que fait mademoiselle est bien fait; mais trouver M. le maréchal à gauche quand on a depuis quarante-cinq ans l'habitude de l'épousseter à droite... Enfin, je tâcherai de m'y faire... (Il va pour épousseter le portrait et s'arrête.) Mais aujourd'hui, non !... non !... Si mademoiselle n'a plus besoin de moi, j'irai chercher le journal de M. le Marquis?

MARGUERITE, achevant de ranger les vases sur la cheminée.

Oui, et n'oubliez pas aussi de prendre celui de mon parrain et de le lui porter.

(Elle repasse à gauche.)

BOURGOGNE.

Oui, mademoiselle. (A lui-même.) Encore une nouveauté ! — Il a bien besoin de le lire son journal, pour se monter la tête!

MARGUERITE, rangeant, et poussant un cri d'étonnement en prenant une carte sur le secrétaire.

Ah !

BOURGOGNE, s'arrêtant.

Mademoiselle?

MARGUERITE, avec joie.

M. Cavalier ici !... M. Marcel !... Il connaît mon oncle?

BOURGOGNE.

Ça, mademoiselle ! — oh ! c'est une carte ancienne déjà ! C'est un monsieur qui est venu ici il y a quinze jours.

MARGUERITE.

Ah !... si longtemps !

BOURGOGNE.

Oui, il n'avait pas l'honneur d'être connu de M. le Marquis. Il s'est ennuyé d'attendre, et il est parti. J'ai mis sa carte là;

et M. Vauclin m'ayant fait une scène ce jour-là, j'ai oublié de la remettre à M. le Marquis.

MARGUERITE.

Il est venu... il y a quinze jours. Ah! c'est singulier!

BOURGOGNE.

Mademoiselle le connaît?

MARGUERITE.

Je crois bien! un ami de la maison où l'on m'a recueillie, et qui était si affectueux pour moi!... Et il n'est pas revenu?

BOURGOGNE.

Non, mademoiselle; seulement je crois bien l'avoir vu passer hier dans la prairie qui est au bout du parc.

MARGUERITE.

Là-bas?

BOURGOGNE.

Oui, mademoiselle!... Mademoiselle n'a plus rien...?

MARGUERITE.

Non, non. Allez!

SCÈNE II

MARGUERITE, seule. Elle court d'abord à la fenêtre.

Dans la prairie!... Non, personne!... Quelle idée! parce qu'il a passé hier!... (Redescendant.) Enfin, il est ici, toujours... Moi qui justement pensais à lui ce matin, hier encore!... Quel bonheur!... Se retrouver ainsi quand on n'est plus entouré que de figures nouvelles!... Lui surtout!... si bon pour moi! Il me semble que je suis encore à Paris; qu'il va venir comme autrefois quand j'étais triste et souffrante... Mais comment n'est-il pas revenu depuis? Où demeure-t-il?... Mon oncle le sait peut-être... Si je le demandais... Je n'ose pas!... Cela m'a tellement surprise!... Oh! non! pas maintenant! — Et pas d'adresse!...

(Elle regarde la carte.)

SCÈNE III

MARGUERITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, venant sur la pointe du pied la surprendre par derrière.

A quoi pensez-vous là, petite sournoise?

MARGUERITE, cachant la carte.

Ah! mon oncle! vous m'avez fait peur!

LE MARQUIS.

Je ne crois pas cela, par exemple : je ne suis pas encore à faire peur. (A Marguerite, qui l'embrasse.) Vous voyez bien que je ne vous fais pas peur!

MARGUERITE.

Vous avez bien dormi?

LE MARQUIS.

Peuh!... le sommeil s'en va! Mais vous-même, chère enfant, déjà levée, à huit heures, en plein hiver? — Dieu! la mine florissante! Mais vous n'êtes plus la même aujourd'hui!... l'œil brillant, le teint animé!... Qu'y a-t-il donc?

MARGUERITE, embarrassée.

Mais rien!... rien!... Seulement, je me suis un peu occupée ce matin...

LE MARQUIS *.

A quoi?

MARGUERITE, vivement, pour cacher son trouble, et allant déposer la carte sur le secrétaire.

Mais à mille choses!... J'ai fait ranger votre cabinet, qui était dans un affeux désordre; j'ai fait épousseter tous vos livres, qui étaient blancs de poussière...

LE MARQUIS.

Tu as fait cela?

MARGUERITE.

Avec Bourgogne, oui!

LE MARQUIS.

Tu as décidé Bourgogne à ranger mon cabinet?

* Marguerite, le Marquis.

MARGUERITE.

Mais oui !

LE MARQUIS.

Voilà un jour à marquer d'une croix blanche ! — Car il est un peu maniaque, Bourgogne, je ne sais pas si tu l'as remarqué ?... Il est même insupportable, Bourgogne !

MARGUERITE.

Mais il vous aime tant !

LE MARQUIS.

Eh ! c'est bien ce qui me gêne ! Le moyen de renvoyer un homme qui est né dans cette maison, et qui nous sert depuis l'âge de quatorze ans, sans gages !... Ce qui me coûte beaucoup plus cher !... (A Marguerite, qui regarde du côté de la fenêtre.) A quoi penses-tu donc ?...

MARGUERITE.

Mais à ce que vous me dites ! J'ai ma petite tête aussi, moi, et nous changerons tout cela.

LE MARQUIS.

Vous avez déjà commencé, chère enfant !... La maison n'est plus la même ! Elle était triste, humide, et voici qu'elle a pris, je ne sais comment, un air de fête !...

MARGUERITE.

C'est bien facile ! — Un peu plus de lumière dans la chambre et trois fleurs dans un vase...

LE MARQUIS.

Non, ma belle, non ! — Ce pâle soleil n'y est pour rien ! ni ces fleurs pâles comme lui ! — C'est votre jeunesse qui se joue sur tout cela comme un rayon d'avril et qui fait tout resplendir autour d'elle ! Vous êtes venue par un soir d'hiver chez de vieux garçons tristement accroupis autour de leur feu !... Vos yeux étaient pleins d'éclairs, vos mains étaient pleines de roses, si bien que le peu de joie qui nous restait encore au fond, tout au fond du cœur, s'est mis à battre de l'aile pour vous suivre ; et nous voilà tous fringants et tous fiers d'un éclat nouveau qui nous enchante et qui n'est que le reflet de vos regards et de vos sourires.

MARGUERITE.

Et comme il n'y aurait plus pour moi de sourires sans votre douce et tendre affection, vous voyez bien que c'est encore à vous qu'il faut en rapporter tout l'honneur.

LE MARQUIS.

Ta, ta, ta!... Quelle est donc la bonne fée qui préside à toute chose dans ma vieille maison?— D'où vient que tout se fait à propos, sans bruit, et avec mille douceurs inconnues? Et si vous avez eu le courage, chère enfant, d'apprendre à jouer le whist, n'est-ce pas pour ce vieil égoïste de Fromentel, votre oncle? Car il faut bien l'avouer, ce conservateur de légumes est aussi votre oncle... Il n'y a pas jusqu'à mon brave anthropophage de Docteur, à qui vous jouez du piano pendant des heures!... Et pourtant il n'est que votre parrain, celui-là; vous ne lui devez rien! —Il n'a pris que l'engagement devant Dieu, auquel il ne croit pas, de vous défendre contre le diable, auquel il n'a jamais cru; et il finira, le corsaire! par vous faire chanter *la Marseillaise* un jour que je ne serai pas là!... Et vous croyez que tout cela se fait sans bénédiction de notre part? bon petit ange que vous êtes!...

(Il lui prend la tête et l'embrasse.)

MARGUERITE.

Je ne fais que mon devoir.

LE MARQUIS, la regardant dans les yeux.

Oh! certainement il y a du nouveau dans ces yeux-là!

MARGUERITE, troublée.

Mais non!...

(Elle remonte vers la table et arrange les fleurs pour se donner une contenance.)

LE MARQUIS, à part *.

Si! si!—Je m'y connais! Je n'ai pas toujours été un vieux loup!... (La regardant.) Ah! c'est curieux! une animation! un éclat! (Il prend un siége à gauche pour s'asseoir.) J'aime mieux cela, du reste; car à vous dire la vérité, chère enfant, je vous regardais hier, au moment où vous pensiez être seule, et je m'inquiétais de vous voir toute mélancolique!

MARGUERITE, descendant à lui.

On ne peut pas demander beaucoup de gaieté à une pauvre convalescente, et surtout...

LE MARQUIS, assis et la faisant asseoir près de lui.

N'achevez pas, chère enfant, je vous comprends! C'est vrai vous avez tant souffert!... (Après un silence et s'efforçant un peu.) Et votre pauvre mère aussi, n'est-ce pas?

* Le Marquis, Marguerite.

MARGUERITE.

Nous étions si tristes et si pauvres !

LE MARQUIS.

Véritablement pauvres, c'est vrai. Et... (s'interrompant.) Nous en parlerons une fois, mon enfant... et puis, nous n'en parlerons plus jamais !... Que faisiez-vous pour vivre ?

MARGUERITE.

Oh ! nous avions du travail pour les magasins !

LE MARQUIS.

Une la Rochepéans... travailler pour ces croquants !... Essuyer les rebuffades d'un commis !

MARGUERITE.

Oh ! jamais cela ! On savait bien qui nous étions, et on nous respectait.

LE MARQUIS, radieux.

Ah ! on vous respectait, n'est-ce pas ?

MARGUERITE.

Ah ! toujours et partout !

LE MARQUIS, triomphant.

C'est clair !... le prestige du nom !

MARGUERITE.

Oui, le nom de mon père était si honoré ! Ma mère n'avait qu'à dire : « Je suis la veuve de M. Dervin !... »

LE MARQUIS, un peu déconcerté.

Dervin !... sans doute... oui ! Ce n'est pas ce nom-là que je voulais dire... mais aussi... le sang, la race qui revivait en elle tout entière !... Nous n'avons pas besoin de signer, nous autres ! Les la Rochepéans ont dans le port de tête je ne sais quoi qui signifie : « Voici ton maître ! » Et je pense que le langage de votre mère, ses manières...

MARGUERITE.

Oh ! certainement, elle parlait si doucement !

LE MARQUIS, déconcerté.

Comment, si doucement ?

MARGUERITE.

Je veux dire : avec tant de charmes, qu'il n'y avait pas moyen, disait une marchande, de résister à ses prières !

LE MARQUIS.

Ses prières ?... A une boutiquière ?...

MARGUERITE, doucement.

C'est cette même boutiquière qui m'a recueillie orpheline, qui m'a soignée malade !

LE MARQUIS.

Une brave femme évidemment, mais...

MARGUERITE.

J'étais à la mort !... Eh bien, elle veillait près de moi, le jour... la nuit.

LE MARQUIS.

Excellente femme !... excellente !

MARGUERITE.

Et quand le médecin m'eut déclarée hors de péril !... quelle joie ! quelle fête !... Si vous aviez vu le bonheur de tous ses amis qui étaient devenus les miens, et surtout...

(Elle se détourne vers la fenêtre.)

LE MARQUIS.

Surtout ?...

MARGUERITE, se reprenant.

Surtout... elle !

LE MARQUIS.

Braves gens ! Excellentes gens ! Il faut leur écrire, Marguerite, et les remercier en mon nom comme au vôtre !... Ou plutôt j'écrirai moi-même, et je saurai ce qu'ils ont dépensé pour vous...

MARGUERITE, l'interrompant.

Oh ! gardez-vous-en bien !...

LE MARQUIS.

Comment ?

MARGUERITE.

Ils ont aussi leur orgueil et ce serait les offenser ! J'ai écrit, moi, et savez-vous ce qu'elle m'a répondu ? « Ma chère enfant, vous ne me devez rien qu'une petite visite quand vous viendrez à Paris, et j'espère bien que vous amènerez aussi votre oncle, qui est un si brave homme ! »

LE MARQUIS, faisant la grimace.

Un *brave homme!* Alors je suis un *brave homme*, moi ?

MARGUERITE.

Elle veut dire...

LE MARQUIS, se levant.

Oui, oui ! Enfin, je suis un *brave homme*, c'est une *brave femme !*... Vivent les *braves gens !* N'en parlons plus !

MARGUERITE *.

Et tout le monde se vaut bien par le cœur ! allez !

LE MARQUIS.

Oui, oui, tout le monde se vaut... (A part.) Elle est un peu révolutionnaire, ma nièce. J'y veillerai !

MARGUERITE, à la fenêtre, étourdiment.

Ah ! le voilà !...

LE MARQUIS, remontant à droite.

Quoi donc ?

MARGUERITE, troublée.

Mais, rien ! je...

BOURGOGNE, entrant; il porte le journal du marquis sur un plateau et tient un autre journal du bout des doigts.

M. le Duc demande mademoiselle Marguerite.

MARGUERITE, vivement **.

Bien ! C'est pour son déjeuner... J'y cours !... (Regardant à la fenêtre avant de sortir.) Ah ! c'est lui !... c'est bien lui !...

(Elle sort par la porte d'appartement.)

LE MARQUIS, surpris.

Mais qu'est-ce qu'elle a donc aujourd'hui ?... Qu'est-ce qu'elle a donc ?...

(Il redescend.)

SCÈNE IV

LE MARQUIS, BOURGOGNE.

BOURGOGNE.

Le journal de M. le Marquis.

LE MARQUIS, prenant le journal.

Bien ! Qu'est-ce que tu tiens de l'autre main ?

BOURGOGNE, montrant le journal du bougt du doigt comme s'il le brûlait.

C'est le journal de M. Vauclin que mademoiselle m'a ordonné de lui monter.

* Marguerite, le Marquis.

** Le Marquis, Marguerite, Bourgogne.

LE MARQUIS.

Ah ! ah ! qu'est-ce que c'est ?... De l'arsenic ou du vitriol !... (Il regarde le journal et lui fait signe de l'emporter.) Portez cela avec précaution, Bourgogne, et demandez au citoyen Léonidas comment il a passé la nuit !

BOURGOGNE.

Oui, monsieur le Marquis !

(Il remonte et sort en tenant toujours le journal de la même manière.)

LE MARQUIS.

Charmante enfant !... voilà une femme comme j'aurais dû en épouser une... quand il était encore temps !.. Eh ! eh ! n'est-il plus temps ! (Il s'assied à côté de la cheminée à droite. On frappe au fond.) Qui va là ? entrez !

SCÈNE V

LE MARQUIS, ROSALIE.

ROSALIE sur le seuil, mystérieusement.

Monsieur le Marquis !

LE MARQUIS.

Eh ! c'est vous, cousine !... entrez !

ROSALIE, fermant la porte avec mystère.

Chut ! Monsieur le Marquis, parlez bas !...

LE MARQUIS, occupé de son journal.

Eh ! mon Dieu ! cet effarement ! ces lunettes en désordre !

ROSALIE.

Et il y a de quoi, monsieur le Marquis !... Personne ne peut nous entendre ?

LE MARQUIS.

Vous voyez, je suis seul.

ROSALIE, montrant la porte de droite.

Oui, mais là !

(Elle va regarder à la porte de droite, puis à celle de gauche.)

LE MARQUIS.

Je vous prie de croire, mademoiselle de Forbac, que chez moi l'on n'écoute pas aux portes !

ROSALIE, revenant à lui, tout bas.

Eh ! mon Dieu, mon cousin, je sais ce que c'est : on ne se

met pas derrière une porte pour écouter... mais on s'y trouve par hasard, et malgré soi on entend tout !... ça m'est arrivé vingt fois !

LE MARQUIS.

Soyez donc rassurée ! Personne n'aura de ces distractions !... Qu'est-ce que c'est ? — Une petite demande de secours, hein ? — Une de vos demoiselles *égarées* a fait des siennes, et la *Société maternelle* se trouve à la tête d'un petit pensionnaire qu'elle n'avait pas prévu !... Est-ce cela ?

ROSALIE.

Pas encore ! Mais, hélas ! sainte mère de Dieu ! Si un pareil malheur nous arrivait !...

LE MARQUIS, surpris.

Hein ? quoi ? comment *nous* arrivait ? Il n'y a ici de femmes que vous et ma nièce !... Ce n'est pas vous, n'est-ce pas, qui êtes en péril de... non ?... hein ?

ROSALIE, avec pudeur.

Seigneur Dieu ! jamais !

LE MARQUIS.

Je pense bien ; mais alors, comme il ne peut pas être question de Marguerite !...

ROSALIE, avec onction.

Ah ! Dieu ! le cher trésor ! une figure d'ange ! moi qui l'adore, cette enfant-là !... des petites façons si douces, si candides, pauvre mignonne ! (doucement) trop candides même... le serpent est dessous !... et puis ces yeux-là, voyez-vous !... des yeux pareils !... dès que je l'ai vue... je l'ai dit... nos demoiselles de la *Société* ont presque toutes l'œil noir... Ce n'est pas non plus que l'œil bleu !...

LE MARQUIS, étonné.

Mais au fait ! au fait ! au fait ! Voyons, quoi ? vous accusez Marguerite ?...

ROSALIE, vivement.

Saints du paradis ! l'accuser !.. Moi qui la défends ! mais je la défends, monsieur le Marquis !... Ce n'est pas sa faute, pauvre chère belle ! C'est passé dans le sang !... La mère a pris la clef des champs avec un homme, et la fille !...

LE MARQUIS, sautant debout.

De par tous les diables, mademoiselle de Forbac ! Savez-vous bien ce que vous dites ?

ROSALIE.

La ! ne vous fâchez pas, monsieur le Marquis !... Je dis ce que j'ai vu !

LE MARQUIS.

Quoi ?

ROSALIE, mystérieusement.

Mais j'ai vu, comme je vous vois, de ma fenêtre, où j'étais par hasard, hier à minuit... un jeune homme... un grand beau garçon !... ils sont toujours beaux ces Satans-là !... faire le tour du parc, vers la haie d'aubépine, en regardant la fenêtre de mademoiselle Marguerite ; et ce matin encore... ce matin, monsieur le Marquis, il a eu le front de faire le même tour par la petite prairie.

LE MARQUIS *.

Et voilà tout, quoi ? et c'est cela ? Pour un curieux qui passe...

ROSALIE.

Un curieux ! par un froid de dix degrés ! Votre nièce est donc bien curieuse aussi, car il n'y a pas dix minutes, je l'ai vue, tandis que le beau jeune homme passait, soulever le rideau de cette fenêtre.

LE MARQUIS.

Cette fenêtre ?

ROSALIE.

Eh !... tenez, tenez !... le rideau est encore relevé !

LE MARQUIS, frappé.

Oui ! tout à l'heure !... devant moi !... cette animation !... cette rougeur !... ces distractions qui m'étonnaient. (Vivement.) Ce jeune homme était derrière la haie, vous en êtes sûre ?

ROSALIE, doucement.

Oh ! Dieu ! Je les devinerais dans les entrailles de la terre !... les horreurs d'hommes ! Il est peut-être encore là.

(Elle va à la fenêtre.)

LE MARQUIS.

Où ça ?

ROSALIE.

Là-bas ! tenez ! tenez ! le voilà !

* Le Marquis, Rosalie.

LE MARQUIS, regardant.

En effet! un homme, jeune encore!

ROSALIE *, de même.

Et qui n'est pas d'ici, j'en réponds! Je les connais tous, les bandits!... Ils donnent assez de mal à la *Société*.

LE MARQUIS, après avoir pris une lorgnette sur le secrétaire.

Il marche avec précaution sur les pierres du petit mur écroulé.

ROSALIE.

Et en se baissant, le voyez-vous glisser, le serpent!

LE MARQUIS, regardant.

Le voici qui s'assied!

ROSALIE.

Oui, mais il guette toujours! il regarde par ici, tenez! (reculant indignée.) Il me prend pour elle!

LE MARQUIS, avec menace.

Ah! si je croyais! (Redescendant.) Ce n'est pas possible!—Un impertinent voyageur, voilà tout! elle le regardait comme on regarde un passant, par hasard!...

ROSALIE **, onctueusement.

Il n'y a pas de jeune homme qui passe par hasard, monsieur le Marquis!... Il n'y a pas de jeune fille qui le regarde par hasard! et quand ces hasards-là se répètent trop souvent, ça finit toujours... toujours... toujours!... par revenir à la *Société maternelle!*

LE MARQUIS.

Bon pour vos grisettes!... mademoiselle de Forbac!... mais une fille de notre maison!

ROSALIE, de même.

Hélas! c'est mot à mot la réponse que le Marquis me fit il y a vingt ans, quand je vins lui dire comme aujourd'hui: « Il y a un jeune homme qui passe bien fréquemment dans la prairie, et votre sœur est bien souvent à sa fenêtre! »

LE MARQUIS.

Ah! c'était alors... c'était..

* Rosalie, le Marquis.

** Le Marquis, Rosalie.

ROSALIE, de même.

C'était... le jeune homme à la même place et la demoiselle à la même croisée.

LE MARQUIS, vivement.

Mordieu ! j'en aurai le cœur net !

(Il va pour sortir par la porte où est entrée Marguerite.)

ROSALIE, l'arrêtant.

Oh ! pauvre chérubin ! ne la brusquez pas !

LE MARQUIS, s'arrêtant et redescendant.

Non ! je ne lui dirai rien... A quoi bon lui faire connaître un danger qu'elle ne soupçonne peut-être pas ?... Le mal, si mal il y a, n'est pas encore bien grand ; et cette fois, j'en jure Dieu ! (Il sonne.) j'irai plus vite que lui. (Entre Bourgogne.) Bourgogne !... le Docteur ! Fromentel ! qu'ils descendent vite !..

BOURGOGNE, effaré.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS, vivement.

Mais allez donc ! (Bourgogne sort.) Pour vous, cousine, occupez-vous de cet homme, sortez et sachez-moi tout de suite...

ROSALIE, vivement et à demi-voix.

Oui ! oui !... son nom, son âge, sa demeure, ses parents ; où il va, d'où il vient, ce qu'il fait ! Je cours chez madame Chauvot, notre présidente, chez madame Biju, notre secrétaire, chez mademoiselle Béguin, notre caissière, et j'en saurai plus long dans dix minutes !...

(Elle remonte.)

LE MARQUIS, la suivant.

Oui, mais pas un mot du motif !

ROSALIE, se retournant.

Dieu ! les secrets, Monsieur le Marquis ! Mais c'est notre état !... Nous nous ferions plutôt hacher avant d'ouvrir la bouche. (Fausse sortie. Se retournant.) Il n'y a qu'entre nous, dans le conseil...

LE MARQUIS.

Vite, allez !

(Il retourne à la fenêtre.)

ROSALIE, levant les mains au ciel.

Oh ! pauvre chère enfant !... Quand on pense qu'il est probablement trop tard !

(Elle se sauve.)

SCÈNE VI

LE MARQUIS, *seul. Il va à la fenêtre et regarde avec la lorgnette.*

Il est toujours là !... assis sur les débris du petit mur !... Cet arbre le cache... je ne vois que le sommet de sa tête !... Il y a des fatalités !... Cette vieille fille a raison.—C'est là que je l'ai vu pour la première fois, ce Dervin... et la fille imiterait la mère !... voici sa figure en plein soleil... belle figure même... Qu'est-ce que tu peux bien être, toi ? — Un gentilhomme ?... Mais un gentilhomme ne se cache pas ! il va tête levée. — Quelque méchant fils de basse maison qui a déjà flairé l'héritière... Il regarde de ce côté !... Oui ! va, va, regarde ! dresse-toi en plein soleil, drôle ! Et viens donc jusqu'ici... mais viens donc, que l'on t'apprenne à voler nos enfants !

(Il continue à regarder.)

SCÈNE VII

LE MARQUIS, VAUCLIN, FROMENTEL.

VAUCLIN, *entrant par le fond.*

Eh ! qu'est-ce que c'est ? quoi ? — Henri IV n'est pas mort ?

FROMENTEL, *en robe de chambre.*

Cet animal de Bourgogne qui vient me réveiller en sursaut !... aujourd'hui... qu'on ne dort plus !

LE MARQUIS.

Venez ici ! *(Fromentel et Vauclin se regardent surpris.)* Mais venez donc !...

(Il les fait passer devant lui à la fenêtre.)

VAUCLIN *.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

Voyez-vous quelqu'un là-bas... assis sur le petit mur ?...

VAUCLIN.

Oui.

FROMENTEL.

Je ne vois rien du tout.

(Il prend la lorgnette.)

* Fromentel, Vauclin, le Marquis.

VAUCLIN.

Drôle d'idée de s'installer là par un temps pareil!

FROMENTEL, regardant avec la lorgnette.

Ah!... oui, je vois!... c'est une paysanne!

VAUCLIN, haussant les épaules.

Voilà comme ils ont toujours vu clair. — Et c'est pour nous montrer ce monsieur que tu nous fais?...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Il lève et baisse la tête comme s'il faisait signe à quelqu'un, n'est-ce pas?

VAUCLIN.

Des signes... je ne sais!... mais certainement il écrit!...

LE MARQUIS.

Tu crois?

VAUCLIN.

Je vois un calepin dans sa main!

FROMENTEL.

Quels yeux!... J'ai beau tourner la machine...

LE MARQUIS.

Il écrit!... c'est bien cela! il doit écrire! Eh bien, savez-vous à qui il écrit?

VAUCLIN.

A qui?

LE MARQUIS.

A Marguerite.

VAUCLIN.

Ce jeune homme?

FROMENTEL*.

Il écrit à ma nièce!

LE MARQUIS.

Et ce qu'il peut lui dire, je vous le laisse à penser, quand vous saurez que depuis deux jours ce beau muguet caracole autour de la maison et que Marguerite ne dédaigne pas de faire galerie à ses gentillesses!

VAUCLIN.

Diable!

(Il examine plus attentivement.)

FROMENTEL, descendant.

Une Fromentel recevoir des lettres... ce n'est pas possible!

* Fromentel, Vauclin, le Marquis.

LE MARQUIS.

Une la Rochepéans en reçoit bien.

FROMENTEL.

Ah! mais je ne réponds pas des la Rochepéans, moi!

LE MARQUIS.

Monsieur Fromentel!...

VAUCLIN, redescendant.

Allons, il est absurde, oui, et toi aussi!... Sommes-nous ici pour jouer au whist ou pour remédier au mal?... As-tu du moins la preuve?...

LE MARQUIS.

Certaine! — Je l'ai surprise à cette fenêtre guettant son passage!

VAUCLIN, prisant.

Ah! nature! nature!

FROMENTEL.

C'est bien étonnant, ça!...

VAUCLIN.

Vous trouvez, vous? Vos boîtes de petits pois fermentent au printemps et vous ne voulez pas que le cœur d'une fille de dix-huit ans...

LE MARQUIS, l'interrompant.

En tout cas, il faut être bien enragé de matérialisme pour comparer le cœur de ma nièce...

FROMENTEL.

Oui!... à une boîte de... Oh!...

VAUCLIN, haussant les épaules.

Ah! si vous croyez que je vais m'amuser à vous répondre!...

(Il remonte.)

FROMENTEL.

Enfin!... où allons-nous? Je le demande... où allons-nous?

LE MARQUIS *.

En trois mots, voici le fait! — Vous plaît-il plus qu'à moi, à toi, le parrain de l'enfant... à vous, son... (avec difficulté) son grand-oncle!... puisqu'enfin vous êtes son grand-oncle!... de faire accueil au galant, et de marier Marguerite?

VAUCLIN.

La marier?

* Fromentel, le Marquis, Vauclin.

FROMENTEL.

Avec lui?

LE MARQUIS.

Le premier fat qui passe, un intrus!... les cheveux au vent!... Un étranger! Un ennemi! et celui-là nous la prendra!... nous l'arrachera!... Et nous voilà de nouveau tous les soirs seuls en face de nous-mêmes!...

VAUCLIN.

Et plus de musique après dîner!

FROMENTEL.

Et plus de *quatrième!* il faudra encore exhumer ce gredin de *mort!*...

VAUCLIN.

Laissons de côté notre intérêt; mais le sien! Qu'on la marie dans quelques années!... passe encore!

LE MARQUIS.

Ou plus tard même!

FROMENTEL, avec insinuation.

Avec un gentil garçon comme Urbain, par exemple!

(Le Marquis hausse l'épaule et remonte.)

VAUCLIN *.

Mais aujourd'hui, à dix-sept ans... quelle folie! Mais sa santé, rien que sa santé s'y oppose.

LE MARQUIS, vivement.

Oui, sa santé.

FROMENTEL, renchérissant.

Parbleu! sa santé!

VAUCLIN.

Quand elle est à peine convalescente. Voyez ces mains brûlantes, cette pâleur, cette fébrilité constante, signes certains d'un sang très-appauvri!...

FROMENTEL.

Parbleu! le sang noble!...

LE MARQUIS.

Plaît-il?

FROMENTEL.

Je dis le sang noble!... car pour ce qu'il lui vient de mon côté, il est certain que le sang a toujours été beau, chez les Fromentel!

* Fromentel, Vauclin, le Marquis.

LE MARQUIS.

Mais pas plus, je pense, que chez les la Rochepéans!

FROMENTEL.

Ma foi! je n'en sais rien, moi... vous avez fait les cent dix-neuf coups, du temps de Louis XV.

VAUCLIN.

Et sous la régence donc?

FROMENTEL, appuyant.

Oui! sous la régence!

LE MARQUIS *.

C'est-à-dire que les Fromentel se sont mésalliés, n'est-ce pas, en épousant une des nôtres?

FROMENTEL.

Je ne dis pas ça!... Mais enfin... au point de vue de la race. (Avec mépris.) Comme croisement!

LE MARQUIS.

Mais comment donc, mais je vous demande humblement pardon, mon cher monsieur Fromentel, et je supplie votre haute roture de ne pas trop humilier un pauvre gentilhomme en le faisant rougir d'une noblesse qui a le front de remonter aux Croisades!

VAUCLIN, qui est remonté à la cheminée.

Ah! bon! j'attendais les Croisades! Ah! j'étais bien étonné qu'on n'eût pas encore parlé des Croisades! (Redescendant.) Mais, sacrebleu! si vous y étiez, aux Croisades, nous y étions aussi, nous!... Car, enfin, s'il y avait des chefs, il y avait aussi des soldats!

LE MARQUIS, avec mépris.

Des soldats?

FROMENTEL, héroïquement.

Oui... des soldats! Oui, nous étions aux Croisades!

LE MARQUIS, haussant les épaules.

Une armée de coquins dont on n'était pas fâché de se débarrasser.

VAUCLIN.

Coquins!...

FROMENTEL, se prenant la tête.

Ah! où allons-nous, mon Dieu? où allons-nous? Nous voilà en Palestine, maintenant.

* Fromentel, le Marquis, Vauclin.

VAUCLIN.

Enfin, je dis, pour me résumer, que la santé de Marguerite lui défend d'aimer personne, jamais.

FROMENTEL, grommelant.

Personne!... Doucement! et Urbain! je trouve moi...

(Le Marquis remonte comme précédemment.)

VAUCLIN, lui coupant la parole.

Quoi?

FROMENTEL.

Mais...

VAUCLIN, même jeu.

Allez!

FROMENTEL.

Enfin... je...

VAUCLIN, tapant sur sa tabatière.

Dépêchons!...

FROMENTEL.

Mais, sapristi! laissez-moi donc parler.

VAUCLIN, irrité.

Mais quoi... Parlez!... dites!... Qu'est-ce que vous voulez?

FROMENTEL, humblement.

Mais, au risque de me faire conspuer, je trouve ça un tout petit peu despote!...

VAUCLIN.

Parce que?

FROMENTEL.

Mais, sapristi! parce que la liberté!...

LE MARQUIS, au fond.

Liberté n'est pas licence!

VAUCLIN.

Pardieu!

FROMENTEL.

Mais je soutiens!...

VAUCLIN, s'échauffant.

Mais vous n'avez pas le droit de soutenir, mais je vous défends de soutenir!...

FROMENTEL.

Pourtant...

VAUCLIN, l'interrompant.

Elle est citoyenne avant d'être femme? C'est à la société, à vous, à moi surtout, de juger ce qu'il lui convient.

FROMENTEL, se prenant la tête à deux mains.

Où allons-nous!

VAUCLIN, même jeu.

Et d'entraver son choix au nom même de cette liberté qu'elle veut aliéner.

FROMENTEL.

Où allons-nous!

VAUCLIN.

Et que je lui réserve pour plus tard.

FROMENTEL.

Si...

VAUCLIN.

Mais, saprebleu! laissez-moi donc parler!

FROMENTEL.

Mais il n'y a que vous qui parlez!

LE MARQUIS, s'interposant.

Oh! non, non, non! Restons-en là, n'est-ce pas? Il est bien entendu que ce monsieur ne nous convient pas?

VAUCLIN.

Jamais!...

FROMENTEL.

Oh! pour cela, jamais!

LE MARQUIS.

Et que nous l'empêcherons de l'aimer? et qu'elle ne l'aimera pas, fallût-il employer l'autorité?

FROMENTEL.

La ruse!

VAUCLIN.

Et les moyens révolutionnaires!

LE MARQUIS.

Et vous m'aiderez?

FROMENTEL.

Je le jure.

(Ils se serrent la main.)

LE MARQUIS.

Enfin! c'est heureux! c'est la première fois que nous sommes un peu d'accord!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ROSALIE.

ROSALIE, essoufflée.

Me voilà! me voilà! (A Fromentel.) J'ai rencontré votre fils en route et je l'ai envoyé aux renseignements!

LE MARQUIS.

Urbain?

ROSALIE*.

Oh! soyez tranquille! sans lui dire pourquoi; je ne sais pas ce qu'il sait, mais je sais tout.

LE MARQUIS.

Urbain est de trop; mais voyons!...

ROSALIE.

Madame Chauvot n'était pas chez elle! J'ai couru chez madame Biju, qui n'a pris que le temps de mettre son châle et de courir avec moi chez mademoiselle Béguin, la directrice des postes, où j'ai trouvé la femme de l'adjoint et ses trois filles!

LE MARQUIS.

Bon! voilà toute la ville à présent...

ROSALIE, l'interrompant.

Non. Soyez donc tranquille! ça ne sort pas de nous! Et au moins j'ai su tout ce que je voulais savoir sur le galant.

TOUS TROIS, attentifs.

Ah! voyons!

ROSALIE.

C'est rien du tout! rien du tout! rien du tout! —Un fils de famille de Rennes, ruiné dans les mauvaises sociétés de Paris! Il est malade de la moelle épinière et il est venu à Quimperlé, où il a donné rendez-vous à une femme mariée, une Parisienne, la femme d'un horloger de la rue Vivienne qui doit venir le rejoindre. Il va tous les jours à la poste; il n'a pas deux mois à vivre; il s'appelle Bonivart, mais c'est un faux nom! Il fait de la dépense et ne paye pas, et madame Hardouin, la maîtresse du *Coq-Hardi*, où il loge, est bien décidée à le mettre à la porte le jour où arrivera sa princesse! Voilà.

* Fromentel, Rosalie, le Marquis, Vaucelin.

VAUCLIN.

Joli personnage!

LE MARQUIS.

Il n'est pas dangereux.

FROMENTEL.

Et Urbain?

SCÈNE IX

LES MÊMES, URBAIN, essoufflé.

URBAIN *.

Me voilà! Je sais qui c'est...

ROSALIE.

On le sait déjà.

URBAIN.

Oui, mais il y a toujours de nouveaux détails.

LE MARQUIS.

C'est clair! Dites ce que vous savez.

URBAIN.

Oh! mais je viens de la bonne source, moi! Je viens du Café du *Commerce*, où il prend sa demi-tasse tous les jours.—C'est un commis voyageur pour les vins de Bourgogne, un gros, gras, bien portant, qui arrive d'Auxerre et qui va en Angleterre rejoindre sa femme, qui est marchande de modes. — C'est bien ça, n'est-ce pas?

ROSALIE.

Mais non, ce n'est pas ça!

URBAIN.

Comment, non? Je tiens mes renseignements de Duclozel, qui est à la mairie: il a huit enfants; l'aîné est au collége de Quimperlé; sa femme est une ancienne bonne et il s'appelle Martin.

ROSALIE.

Martin Bonivart.

URBAIN.

Mais non, Martin tout court.

* Fromentel, Rosalie, le Marquis, Urbain, Vauclin.

ROSALIE.

Bonivard!

URBAIN.

Martin!

ROSALIE.

Mais ce n'est pas le même! Qu'est-ce que vous nous chantez!...

URBAIN.

Mais c'est le vôtre qui n'est pas le même!

ROSALIE.

Mademoiselle Béguin ne peut pas s'être trompée.

URBAIN, *avec mépris.*

Des renseignements de vieilles!

ROSALIE.

Qu'appelez-vous vieille?

URBAIN.

Vous.

LE MARQUIS.

Eh bien! eh bien!

FROMENTEL.

Garnement!

VAUCLIN.

Fais-moi le plaisir de retourner au café, toi!

LE MARQUIS.

Où vous serez à votre place mieux qu'ici!

FROMENTEL.

Et en avant, marche! Détalons!

URBAIN.

Vous me renvoyez?

VAUCLIN.

Non, je te mets à la porte!

URBAIN, *remontant, avec humeur.*

Eh bien! je m'échinerai une autre fois à vous avoir des renseignements exacts!

VAUCLIN.

Allons, vite!

URBAIN, *avec mépris.*

Voilà la province! tenez... des cancans!...

FROMENTEL.

T'en iras-tu, polisson!

URBAIN, haussant les épaules.

Au dix-neuvième siècle!...

(Il disparaît.)

SCÈNE X

LES MÊMES, moins URBAIN.

LE MARQUIS.

Allons! nous ne savons rien, pas même son nom, et décidément, le plus sûr, c'est de le faire dire à lui-même!

VAUCLIN.

Où ça?

LE MARQUIS.

Ici!

VAUCLIN.

Tu veux le faire venir ici?

LE MARQUIS.

Il faut voir son ennemi face à face! — D'ailleurs, n'est-ce pas là le meilleur moyen? Recevoir ce monsieur, feindre de tout ignorer, lui faire tout doucement mesurer la distance qui nous sépare et la hauteur de son outrecuidance; et à bon entendeur, salut! Est-il toujours à la même place?

FROMENTEL, avec la lorgnette.

Je ne vois rien.

VAUCLIN *.

Non! il est maintenant dans la prairie, qu'il traverse pour s'en aller.

LE MARQUIS.

Il s'en va!

ROSALIE, radieuse.

Oui, mais il ne pourra pas sortir du pré!

VAUCLIN.

Parce que?

* Fromentel Vauclin, le Marquis, Rosalie.

ROSALIE, de même.

Parce qu'il a passé ce matin le fossé sur la glace; l'eau était prise; mais voilà deux heures que le soleil y donne, et s'il veut prendre un joli bain...

LE MARQUIS.

Bien! la retraite lui est coupée de ce côté; il sera forcé de se rabattre sur le parc!

ROSALIE.

Mais une fois là, il sortira par la grille.

VAUCLIN.

Je dois avoir ma clef! Je ferme avant qu'il y soit...

(Il fouille dans ses poches.)

LE MARQUIS.

Il faudra bien qu'il s'adresse à quelqu'un de la maison! et ce quelqu'un,... ce sera moi! (Regardant sa montre.) Un quart d'heure à nous... le temps de mettre un habit... (A Vauclin, qui cherche sa clef..) Allons donc, Léonidas... vite donc... aux Thermopyles!...

(Il entre dans son appartement.)

FROMENTEL.

Pourvu que j'aie le temps de prendre mon café!...

(Il ramasse sa robe de chambre et sort par le fond en courant.)

ROSALIE, à Vauclin.

Si je me glissais du côté du ruisseau pour jouir de son embarras!

VAUCLIN.

Ne vous montrez pas, il se sauverait!

(Il sort rapidement par le fond.)

ROSALIE, après un silence, avec indignation contenue.

Monstre!

(Elle sort.)

SCÈNE XI

URBAIN, entrant par la porte de gauche et descendant à droite de la scène, où Rosalie sort par le fond.

Quimperlois, va!... Ils me chassent!... Et M. le Marquis (l'imitant): « Vous serez mieux au café qu'ici. » Certainement j'y serais mieux. (Se tournant vers la porte de l'appartement.) Mais je ne connaîtrais pas votre

petit complot.— J'entendais là, derrière la porte, mademoiselle de Forbac (l'imitant) : « Il ne pourra pas sortir!... Il ne pourra pas sortir!... » C'est au commis voyageur qu'ils en veulent. Si je pouvais... pour faire pièce à M. le Marquis... (Il traverse la scène en courant pour sortir par où il est entré, et en passant aperçoit Marcel dans le jardin. S'arrêtant.) Tiens!... le voilà, le jeune homme!... (Appelant.) Monsieur, vous voulez sortir? Montez le perron, là... à droite! Je vais vous indiquer le chemin. (A lui-même, enchanté.) Ah! si le Marquis me voyait! (Il ouvre la porte de gauche et entend du bruit à celle de droite.) On vient!... C'est lui! (Effrayé.) Je me sauve!

(Il se sauve par le fond.)

SCÈNE XII

MARCEL, seul, entrant par la gauche, un album à la main.

Monsieur! (Étonné de ne voir personne et allant appeler Urbain au fond.) Hé!... monsieur!... (Redescendant à droite.) Il m'appelle! j'arrive, et il se sauve... Je veux pourtant sortir. (Regardant l'heure à sa montre.) Et dix heures déjà!... Voilà un petit dégel venu bien mal à propos.

(Marguerite entre vivement par la porte d'appartement et traverse la scène sans le voir, pour courir à la fenêtre.)

SCÈNE XIII

MARCEL, MARGUERITE.

MARCEL, sans la voir.

Mon travail est fini!... Tous mes plans!... Je n'ai plus rien à faire ici, moi!

(Il va pour remonter et sortir, et aperçoit Marguerite, qui se retourne au même instant.)

MARGUERITE, poussant un petit cri de joie.

Ah! c'est vous!

MARCEL *, très-surpris et avec une joie bien cordiale.

Marguerite ici!... Ah! chère enfant! quelle rencontre! Ah! que je suis content de vous voir!

* Marguerite, Marcel.

MARGUERITE.

A la bonne heure, vous vous êtes décidé à venir, au moins! Je vous regardais tout à l'heure; je me disais: «Mais il ne viendra donc pas!... mais il restera donc toujours là, sur son vilain mur! »

MARCEL, gaîment.

Vous m'avez aperçu?

MARGUERITE.

Mais je crois bien; faites l'étonné! Je vous ai dit bonjour! vous m'avez bien vu!

MARCEL.

Mais non!

MARGUERITE.

Puisque vous m'avez répondu! (Baissant la tête.) Comme cela!

MARCEL.

Vous vous êtes trompée, chère enfant! Mais qu'importe!... A présent je vous le dis ce bonjour, et de tout mon cœur!

MARGUERITE, le faisant descendre avec elle à gauche.

Vous êtes donc devenu timide, monsieur... avec vos amis?

MARCEL, sans comprendre.

Timide? Comment, timide?

MARGUERITE.

Pourquoi n'être pas venu tout naturellement frapper à notre porte? Je vous aurais présenté à M. le Marquis, mon oncle!

MARCEL, étonné.

Votre oncle! M. le Marquis! le Marquis de la Rochepéans?...

MARGUERITE.

Est le frère de ma pauvre mère!... — J'ai aussi mon grand-père!

MARCEL.

Le Duc!

MARGUERITE.

Oui; cela doit bien vous étonner... vous qui m'avez vue... C'est toute une histoire; je vous conterai cela!

MARCEL.

De sorte que vous êtes ici...?

MARGUERITE.

En famille, mais sans doute, depuis quinze jours! — Et si vous saviez comme ils sont bons pour moi!

MARCEL.

Et comment ne le seraient-ils pas? L'heureuse nouvelle!... Et que j'en suis ravi pour vous, mademoiselle, qui méritez si bien!...

MARGUERITE.

On ne vous a donc pas conté tout cela, à Paris?

MARCEL.

Mais non, j'arrive de Brest, et...

MARGUERITE, l'interrompant.

Enfin, vous saviez toujours bien que j'étais ici, puisque vous avez fait deux fois le tour de la maison pour me saluer!...

MARCEL.

Moi!

MARGUERITE.

Oui!... hier et ce matin.

MARCEL, surpris.

En effet, oui, hier et ce matin... j'ai rôdé autour de la maison... mais c'était... (A part.) Elle ne peut pourtant pas croire que c'était pour elle!

MARGUERITE, l'observant.

Oui, oui, vous êtes embarrassé parce que vous vous sentez coupable! Fi! que ce n'est pas bien! Mais on vient à ses amis, simplement, et on leur dit: «C'est moi, me voilà, voulez-vous de moi?»

MARCEL.

Eh bien, oui, j'ai eu tort, et une autre fois, chère enfant!... Ah! pardon, laissez-moi vous donner encore ce petit nom d'amitié, qui me rappelle nos bonnes causeries de l'automne dernier!... Vous souvenez-vous de ces belles et bonnes soirées au coin du feu?

MARGUERITE.

Si je m'en souviens!...

MARCEL.

Je vous vois toujours dans votre grand fauteuil, toute pâle, toute faible...

MARGUERITE.

J'étais bien malade et bien triste, en effet, et vous étiez bien bon pour moi.

MARCEL.

Mais les couleurs commencent à revenir... vous voilà bientôt fraîche et souriante, et plus charmante que jamais!

MARGUERITE.

Pas encore bien forte!

MARCEL.

Si si; quelle différence!

MARGUERITE, *prenant un siége.*

Mais asseyez-vous donc et causons un peu comme autrefois... (*Mouvement de Marcel, qui regarde à sa montre.*) De vous d'abord! Vous passiez donc par Quimperlé ?

MARCEL, *s'asseyant forcément.*

Mais oui, je retourne à Paris.

MARGUERITE, *malicieusement.*

Et vous vous êtes arrêté pour me voir?...

MARCEL.

Pour... (*Se reprenant.*) Pour vous voir... précisément! (*A part.*) Elle y tient. (*Haut.*) Oui... quand j'ai su que vous étiez ici...

MARGUERITE, *vivement.*

Ah! vous le saviez donc!... Vous disiez tout à l'heure que vous n'en saviez rien?

MARCEL, *souriant de son propre embarras.*

Je le savais... je le savais vaguement!...

MARGUERITE.

Voyez un peu comme vous êtes devenu menteur!... et tout cela pour s'excuser de ne pas s'être présenté tout de suite: on vous a donc parlé de moi?

MARCEL.

Mais certainement!

MARGUERITE.

Ah!... qui donc?

MARCEL.

Mais... (*A part.*) Elle ne me laissera pas respirer. (*Haut.*) Un ami.

MARGUERITE, *vivement.*

Ah! de ce pays?

MARCEL.

Oui, du pays.

MARGUERITE, *vivement.*

M. Barillon, peut-être?

MARCEL, *vivement.*

Eh! Barillon, justement! (*A part.*) Je suis sauvé. (*Haut.*) C'est Barillon! (*A part.*) Béni soit Barillon!

MARGUERITE.

C'est un bien excellent monsieur qui est venu parler pour moi à mon oncle.

MARCEL, se rappelant.

Eh! mon Dieu! Il y a quinze jours, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Oui.

MARCEL, à lui-même.

Mais alors, cette jeune fille?...

MARGUERITE.

Oui!...

MARCEL.

Qu'il voulait!...

MARGUERITE.

Oui! oui!...

MARCEL, à part.

Me faire épouser... Il est fou! Une marquise! (Haut.) Mais j'étais présent quand il est venu!

MARGUERITE.

Vous étiez ici le soir de mon arrivée?

MARCEL.

Le soir même!...

MARGUERITE, debout.

Et vous ne m'avez pas attendue?

MARCEL, saisi et déposant sur la table son album et son chapeau.

Je... oui... c'est vrai!... Je ne comprends pas comment je ne vous ai pas attendue!... (A part.) Allons, je n'en sortirai pas!

MARGUERITE.

Enfin, je ne veux plus vous faire de reproches, vous finiriez par me détester!...

MARCEL.

Oh! pour cela!...

MARGUERITE.

Mais comme il ne faut plus que vous vous sauviez ainsi, je vais vous présenter à mon oncle, qui vous recevra!...

(Elle remonte en courant.)

MARCEL, courant pour l'arrêter.

Me présenter!... non! non! J'aime mieux une autre fois!... plus tard...

MARGUERITE *, après avoir poussé la porte de droite, sans voir personne.

Pourquoi? Vous vouliez le voir.

MARCEL.

Oui, mais j'ai réfléchi!... Ce que j'avais à lui demander!... Enfin, pas aujourd'hui, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Allons, vous n'avez pas de bonnes raisons, monsieur; et puis il faut bien que vous soyez présenté, pour avoir le droit de me venir voir! (Elle pousse la porte du fond en appelant Bourgogne.) Bourgogne!...

MARCEL, à lui-même, redescendant.

Elle est d'une logique!... il n'y a pas moyen!...

MARGUERITE.

Ne vous sauvez pas, au moins! Je croirais que vous ne voulez pas m'avouer pour votre amie!

MARCEL, à droite.

Oh! par exemple! (A lui-même.) Mais je ne veux pas voir le Marquis, moi.... il va me demander ce que je suis venu faire chez lui! Et je n'ai pas le droit... (Montrant son album en traversant de droite à gauche.) Eh! non! c'est encore un secret. (Haut.) — Demain! je vous en prie.

MARGUERITE, redescendant.

Non, non! aujourd'hui! Voici mon oncle!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE MARQUIS, FROMENTEL, VAUCLIN.

(Ils paraissent tous trois en même temps, chacun à une porte, Vauclin *à gauche* Fromentel *au milieu*, le Marquis *à droite*.)

LE MARQUIS, à lui-même.

Ensemble!...

MARCEL, à part, les regardant avec surprise.

Eh! mon Dieu! c'est une galerie!...

MARGUERITE, gaiement.

Mon oncle, permettez-moi de vous présenter...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Marguerite! votre grand-père vous demande!

MARGUERITE, déconcertée.

Mais, mon oncle!...

LE MARQUIS.

Allez!... mon enfant, allez vite! Il attend!

* Marcel, Marguerite.

MARGUERITE, après l'avoir regardé, à elle-même.

Mon Dieu!... qu'est-ce que j'ai donc fait de mal?

(Elle sort par la droite sur un regard du Marquis, toute troublée.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, moins MARGUERITE.

MARCEL, à part.

Ah çà, qu'est-ce que cela signifie?... (Haut.) Je serai donc forcé de me présenter moi-même, monsieur le Marquis, et...

LE MARQUIS, descendant, avec une extrême politesse.

Et la présentation n'en sera pas plus mauvaise, monsieur... Soyez assez bon pour me dire qui j'ai l'honneur de recevoir chez moi!...

MARCEL *.

Un compatriote, monsieur. Permettez-moi de m'autoriser de ce seul titre pour justifier l'importunité d'une visite que je vous aurais certainement épargnée, sans l'insistance de mademoiselle Marguerite.

LE MARQUIS, s'asseyant et l'invitant à s'asseoir.

Mais je sais fort bon gré à ma nièce de son empressement à vous retenir, monsieur, et je ne me consolerais pas d'ignorer plus longtemps le nom qu'elle allait me dire et qui est sans doute...

MARCEL.

Oh! fort obscur, monsieur!... Marcel Cavalier!

LE MARQUIS, à lui-même.

Eh! allons donc! (Haut, en souriant.) Marcel Cavalier! oh! très-bien!... (A lui-même.) Croquant! (Haut.) Cavalier!... Mais permettez!... il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu... Cavalier!...

MARCEL, un peu choqué du ton du Marquis.

Sans doute, monsieur le Marquis... car mon arrière-grand-père était attaché à votre maison, et vous avez certainement connu mon grand-père dans votre jeunesse!

LE MARQUIS.

Ah! parfaitement! Pierre Cavalier, notre intendant!

MARCEL.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Ah! charmante rencontre! (A lui-même.) Délicieuse même!... Cela va tout seul maintenant! (Haut.) Ah! vous êtes le petit-fils de ce brave homme?

* Vauclin, Marcel, le Marquis, Fromentel.

MARCEL.

Brave homme, en effet, monsieur le Marquis ; car en 93 il sauva au péril de sa tête le Duc, votre père, qu'on venait arrêter !

LE MARQUIS, un peu embarrassé, se remettant.

C'est bien ce que je voulais dire : un bon serviteur.

VAUCLIN, avec intérêt.

Monsieur descend du Jean Cavalier qui a commandé les révoltés des Cévennes?

LE MARQUIS, se levant.

Oh ! nullement ! Cavalier n'était même pas un nom... (A Marcel.) N'est-ce pas? c'était un surnom !... pour le distinguer d'un autre serviteur de la maison ! Pierre *le Cavalier !* C'est-à-dire que celui-là montait ordinairement à cheval pour porter nos lettres et faire nos courses. (A Marcel.) N'est-il pas vrai?

MARCEL.

Parfaitement, monsieur le Marquis ; mais mon père a glorieusement transformé l'épithète en nom légitime le jour où, à la tête d'une centaine de volontaires mal montés et mal équipés comme lui, il fit à Jemmapes certaine charge à fond de train qui lui valut l'accolade de Dumouriez et son premier grade sur le champ de bataille !

VAUCLIN, avec chaleur.

Votre père est un volontaire de 92, jeune homme?

MARCEL.

Capitaine à Fleurus, monsieur.

VAUCLIN.

Bravo !

MARCEL.

Et colonel à Wagram !

VAUCLIN, faisant la grimace et se détournant.

Ah ! l'Empire !...

LE MARQUIS.

Et vous répudiez un passé si glorieux, monsieur Cavalier ; vous n'êtes pas soldat?

MARCEL.

Autres temps ! autres devoirs !... Mais, pardon, monsieur le Marquis, ma visite se prolonge et je craindrais...

LE MARQUIS.

Du tout, ne nous privez pas d'une conversation à laquelle j'attache le plus grand intérêt, je vous assure ; et dites-nous, au moins, monsieur Cavalier, par quelles fonctions vous ennoblissez, à votre tour, un nom si bien porté?...

MARCEL.

Cela est d'un médiocre intérêt pour vous. Monsieur le Marquis, je suis ingénieur.

LE MARQUIS.

Ingénieur civil... ah! très-bien! (A part.) Et tu fais la cour à ma nièce, arpenteur?

FROMENTEL.

Est-ce que c'est vous qui avez fait notre nouveau pont?

MARCEL.

Non, monsieur!

FROMENTEL.

C'est que je ne vous en ferais pas mon compliment!... Si on avait bâti comme ça de mon temps!

MARCEL, à lui-même, les regardant.

Ah çà, mais ils sont fort désagréables!... Où veulent-ils en venir?

LE MARQUIS, ironiquement.

Allons, monsieur Cavalier, je vous fais mon compliment: vous avez bien choisi la carrière du moment! Vive Dieu! messieurs, on ne vous accusera pas de ne point remuer les pierres! Vous excellez à démolir surtout! Pif, paf! allez donc! la pioche et le pic!... Palais! châteaux! églises... bah!... au vent! — courage; et sur les débris du vieux Paris, faites-nous un joli Paris tout neuf, avec chemins de fer sur les toits, et télégraphes électriques d'une fenêtre à l'autre!... le tout parqueté, voûté, éclairé, chauffé au gaz comme une usine et parfumé d'huile chaude et de carbone: ce sera délicieux!

MARCEL, piqué.

Je ne sais pas, monsieur le Marquis, si nous ferons jamais ce Paris-là; mais je puis bien vous garantir que nous ne vous rendrons jamais celui du moyen âge.

LE MARQUIS.

Tant pis, monsieur, il était beau!

MARCEL.

Les jours de peste surtout!... Mais de quel Paris parlez-vous, monsieur le Marquis? — du Paris de Louis XIV, de François Ier, de Charles V, ou de Philippe-Auguste?

LE MARQUIS.

De tous.

MARCEL,

Il faut pourtant choisir; car enfin l'un ne s'est bâti que sur les débris de l'autre; et pour être absolument logique, vous n'avez le droit de regretter que le premier démoli, celui de Julien l'Apostat.

LE MARQUIS.

Je regrette tout ce qui était beau et qui est tombé.

MARCEL.

Eh! nous aussi, monsieur, et nous nous efforçons assez à réparer le mal! Mais vous parliez d'églises; et, sans vous rappeler que c'est nous qui restaurons aujourd'hui celles que vos pères ont gâtées au dix-huitième siècle, allez à Sainte-Croix, votre paroisse, regardez une des fenêtres de l'abside, à l'intérieur; vous y verrez une pierre où sont encore gravés quelques caractères antiques : Un *ex voto à Cérès!* Tout ce qui reste d'un temple païen qui fut jadis à la même place.— Le temple était fort beau sans doute, mais il n'était plus que le passé! et l'Église s'est victorieusement assise sur les débris du temple écrasé dans sa poussière!... C'était la loi!... c'était justice, et je vous défie de l'en blâmer.

LE MARQUIS.

Oh! l'église soit!... mais...

MARCEL, avec chaleur.

Et pourquoi n'obéirais-je pas à la même loi, quand j'élargis nos rues, au risque d'éventrer la façade de vos hôtels? — Ils sont vides et la foule est dans la rue! Faites-lui place!... Vous regrettez vos ruines! Eh! nous aussi; mais je veux passer et je passerai: car je suis dans mon droit; car j'obéis à cette loi divine qui sacrifie partout la poésie du passé aux réalités du présent; car j'entends une voix qui me crie sans cesse : « Souviens-toi que tu viens du *pire* et que tu vas au *mieux;* marque ton pas! pour que tes fils le retrouvent!... Et vite, et *En avant!...* » Et grisé par ces mots : *En avant!* répétés sans cesse à mon oreille, comme vos anciens cris de bataille et qui nous poussent à la bataille, en effet, mais contre l'Ignorance, la Routine, la Misère, la Faim, la Douleur!... dans cette sainte croisade de l'humanité tout entière liguée contre le Mal, je sens avec orgueil que c'est moi qui la mène au combat,... et je vole partout devant elle chevauchant la vapeur... Et Hurrah! Le convoi à travers les plaines!... par-dessus les fleuves!... et dans le sein des monts!... Hurrah!... L'humanité qui vole à l'air libre et à tire-d'aile vers l'Avenir!... Et quant aux ruines que je disperse en passant... belle affaire! Je sème des villes sur la route!... Bonsoir, poussière, et *en avant! Hurrah!* Les morts sont morts!.. c'est pour que les vivants aillent plus vite!

VAUCLIN.

Bravo! jeune homme, bravo! nous faisons route ensemble!

MARCEL.

Quand vous ne chauffez pas trop, monsieur, et quand vous ne déraillez pas !

LE MARQUIS.

Charmante allégorie !... Que suis-je donc, moi, à ce prix? La Chaise à porteurs?

FROMENTEL.

Et moi le Coucou !

LE MARQUIS.

Je me figurais, naïf, que pendant des siècles nous avions guidé l'humanité dans le bon chemin.

MARCEL.

A la longue, monsieur le Marquis, le meilleur sillon peut devenir une ornière.

LE MARQUIS.

Et qu'y jetez-vous, monsieur, dans votre sillon, qui vaille ce que nous semions dans le nôtre?

MARCEL.

Tout ce que vous semiez, monsieur le Marquis, et de plus, une petite graine qui favorise merveilleusement la croissance des autres .. le *Progrès!*

LE MARQUIS, ironiquement.

Eh ! allons donc! Lâchez-le donc le fameux mot : le *Progrès*, monsieur. Oh! mais, comment donc! mais, je crois bien... le *Progrès!*... Que ne le disiez-vous tout de suite! Mais, vive le *Progrès*, pardieu !...

MARCEL.

Toutes les railleries ne feront pas...

LE MARQUIS.

Ah! vous photographiez mon portrait plus laid que nature et vous appelez cela de l'art!... Ah! vous fabriquez du vin où il n'entre pas un grain de raisin et vous appelez cela de la science! Ah! vous niez le bon Dieu, comme monsieur (il montre Vauclin), pour douer la salade et les petits cailloux de propriétés divines... et vous appelez cela de la philosophie!... Ah! vous inventez des machines qui sautent, des locomotives qui sautent, des lampes, des cafetières et des calorifères qui sautent, et vous appelez cela le *Progrès?*

MARCEL.

Mais il y a aussi...

LE MARQUIS, vivement.

Oui, les mœurs! n'est-ce pas? C'est là qu'il fleurit, votre *Progrès?* une vie folle, fiévreuse, enragée, qui ne laisse le temps

ni de penser, ni d'aimer, ni d'être bon, ni surtout d'être honnête! On va, on vient, on court, on mange vite, on dort vite, on se marie très-vite! on se déteste encore plus vite: monsieur va au cercle, madame au bal, le fils au café ou ailleurs; l'argent gagné, Dieu sait comme, arrive, saute et sort, Dieu sait comment! Du luxe partout! de l'aisance nulle part! Une génération d'horribles petits vieillards étiques que vous appelez vos jeunes gens (les présents sont exceptés, bien entendu), qui jouent à la Bourse à l'âge où nous jouiions encore aux billes! Tout cela sans frein, sans foi, sans chaleur et sans flamme!... Égoïstes, blasés, mal appris, abrutis par le tabac, par le jeu, par les filles, et portant bien la trace de leurs sales veilles sur des fronts blêmes comme l'argent et jaunes comme l'or... Le voilà votre avenir!... la voilà votre espérance! Le voilà votre immense, votre admirable, votre merveilleux *Progrès*... dans le mal!

MARCEL.

Et voilà bien aussi l'éternel refrain qui depuis quatre mille ans se répète de père en fils : les vices d'aujourd'hui, mais les vertus d'autrefois! — Souffrez, monsieur le Marquis, que je défende cette pauvre génération dont je suis, et que je vous demande en quoi la belle jeunesse de ce que vous appelez le bon temps valait mieux que la nôtre!... Nous fumons, c'est vrai: vos Richelieu prisaient!... Nous allons au café: vous alliez au cabaret!... Nous nous ruinons pour ce que nous appelons ces dames du *demi-monde;* vous vous ruiniez bellement pour ces mêmes dames qui s'appelaient alors les *dames du monde*... Nous faisons des mariages d'intérêt où nous allions nos coffres-forts: vous faisiez des mariages de convenance où vous unissiez vos blasons!... Nous jouons à la Bourse; vous trafiquiez rue Quincampoix; et nous n'avons pas encore trouvé notre comte de Horn qui assassine un coulissier pour lui voler ses actions!... Vous vous récriez à nos toilettes, à nos pince-nez, à nos favoris en broussailles!... Et les canons de vos raffinés et leurs déplorables perruques!... Pourquoi des crinolines à nos dames?... Pourquoi des paniers aux vôtres?—Sont-elles peintes!... étaient-elles coloriées!!! Mal élevés, nous le sommes, je le veux bien, mais enfin nous ne rossons plus le guet; nous ne bâtonnons plus les valets, les créanciers, ni les maris! — Nous ne cassons plus les réverbères; nous n'allons plus, par passe-temps, sur le pont Neuf, comme M. le chevalier de Rieux, avec les plus fringants de la cour, voler la bourse et le manteau des passants. — Enfin, nous parlons argot, *javanais*, tout ce qu'il vous

plaira! C'est bête, oui! mais avez-vous assez grasseyé, suivant la mode, patoisé, baragouiné à l'italienne, supprimé des R, ajouté des Z?... Allons! allons! monsieur le Marquis, laissez crier à la *décadence* certaines gens qui n'ont que ce moyen de justifier leur propre nullité, et trop heureux d'ailleurs d'assommer les vivants qui les gênent, avec les os des morts qui ne les gênent plus; et accordez-moi bonnement qu'en sottises et en vices les siècles n'ont rien à se reprocher l'un à l'autre; et qu'à tout prendre, avec moins d'honneur qu'autrefois, nous avons souvent plus de probité; avec moins de morale plus de mœurs, et en définitive, autant d'esprit pour le mal, et tout autant de cœur pour le bien!

LE MARQUIS.

En tout cas, monsieur, ce n'est pas un gentilhomme de mon temps qui se fût permis de franchir la clôture d'une maison, dans un but évidemment suspect, puisque nous sommes encore à le connaître!...

MARCEL.

Eh! monsieur, est-ce là que vous vouliez en venir? Avouez qu'il eût été plus généreux de me mettre loyalement en demeure de me justifier tout d'abord.

LE MARQUIS.

Eh bien! vous avez dit le mot, monsieur; faites la chose : et sachons enfin pourquoi depuis deux jours ces allures étranges autour de ma demeure?

MARCEL.

Je suis peut-être un peu coupable, monsieur le Marquis, je l'avoue, d'avoir pénétré...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Un peu coupable!... monsieur, l'homme qui échange des regards avec une jeune fille, et qui tout à l'heure encore lui écrivait...

MARCEL, stupéfait.

Moi!... moi!... mais voilà une déplorable erreur, monsieur... mais ce que je fais depuis hier, mais ce que j'écrivais tout à l'heure... mais rien de tout cela n'a le moindre rapport avec mademoiselle votre nièce, que j'estime et que j'honore infiniment!

LE MARQUIS.

Mais enfin, monsieur, vous regardiez constamment de ce côté.

MARCEL.

Je l'avoue!

LE MARQUIS.

Vous écriviez?

MARCEL.

Pardon!... je dessinais! (Prenant l'album.) Des croquis, des plans, une vue à vol d'oiseau de votre parc, de votre maison même... et voilà tout mon crime!

(Les trois hommes se regardent stupéfaits.)

LE MARQUIS.

Mais tout cela, monsieur, dans quel but enfin, pourquoi?

MARCEL.

Mais pour compléter l'étude que je fais depuis un mois, monsieur le Marquis, par ordre de la Compagnie dont je suis ingénieur.

LE MARQUIS.

Une étude!... de route?...

MARCEL.

Non, monsieur le Marquis, mais un embranchement du chemin de fer de Nantes, que nous poussons à Quimper, par Vannes et par Quimperlé.

LE MARQUIS, FROMENTEL, VAUCLIN.

Par Quimperlé?

MARCEL, ouvrant l'album sur la table.

Et voici le tracé que j'achevais et qui coupe en deux votre maison!

LE MARQUIS, tombant assis et saisissant l'album.

Ma maison! ma maison!

VAUCLIN, courant à la table.

Un chemin de fer, ici?

FROMENTEL.

Chez nous?

MARCEL *.

C'est la voie directe!

LE MARQUIS, regardant le tracé.

Oui, oui! regardez! c'est bien cela! la ligne noire va, vient, monte et descend! Elle serpente... elle abat... elle brise tout! Mon jardin... coupé! Mon parc, mes vieux arbres, mes beaux arbres... coupés!.. Ma maison, cette chère maison que trois générations se sont plu à agrandir, à embellir... coupée, ruinée, en poussière! (Se levant et avec une colère sourde.) Rien, ils ne nous laisseront rien! Je fuis leur ville...—je viens m'enfouir dans un désert, loin de leur monde nouveau que j'exècre... et là du moins je me crois à l'abri de leur infernal génie!... Mais non!... nous laisser

* Marcel, Fromentel, Vauclin, le Marquis.

le droit de vivre, d'aimer, de prier à notre guise... allons donc! Il faut bien que leur *Progrès* étende ses bras jusqu'ici, et qu'il nous torture dans ses roues d'acier, et qu'il passe!... Dût-il nous broyer le cœur.

VAUCLIN, *cherchant à le calmer.*

Voyons! voyons!

LE MARQUIS.

Ah! ce n'est pas encore fait! et j'en jure Dieu, je le défendrai pied à pied, mon dernier asile; et plutôt que de jeter au vent la cendre du foyer, vous écraserez celle du maître.

(*Il va tomber assis à droite.*)

VAUCLIN.

Voyons! sapristi! sois un homme! Du cœur!

FROMENTEL, *assis de face et regardant le tracé.*

Tout n'est pas perdu, que diable! Il est si facile de modifier le tracé... ce bon jeune homme ne demande pas mieux... la ligne un peu plus à droite ou à gauche : qu'est-ce que ça lui fait? Par exemple, sur les terrains de monsieur le maire! par ici... là! le petit ruisseau bordé de betteraves! Ça n'a rien de sérieux ça, un petit ruisseau et des betteraves.

MARCEL, *regardant.*

Parfaitement.

FROMENTEL.

D'autant que nous ne sommes pas des ingrats et que...

MARCEL, *l'arrêtant.*

Monsieur Fromentel! si j'avais pu oublier un instant mon devoir, il ne fallait qu'une phrase pareille pour me rappeler qu'il est tout entier tracé dans cette ligne noire, et que ma conscience n'a plus le droit d'en sortir. Demandez à monsieur le Marquis, qui s'y connaît en fait d'honneur!

LE MARQUIS, *se levant.*

Vous avez raison, monsieur!... et je vous demande pardon d'avoir pu soupçonner un instant votre loyauté! Aussi bien n'est-ce pas à vous que j'ai affaire... et je pars...

VAUCLIN.

Tu pars?

LE MARQUIS.

Pour Paris.

FROMENTEL.

Pour Paris?

VAUCLIN.

Tu veux?...

LE MARQUIS, très-ému.

Ah! laisse-moi, il ne fallait pas moins pour me faire oublier un serment de trente ans!... Mais je la verrai une fois face à face leur civilisation, et je me mettrai au courant!... Ce n'est qu'un projet, grâce à Dieu!... J'ai des amis, des parents influents!... Je verrai! je saurai!... Et, pardieu! moi aussi j'intriguerai... Allez-vous à Paris, monsieur?

MARCEL.

Non, monsieur le Marquis. — Je souhaite bien sincèrement que vous puissiez faire modifier mes instructions : j'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous voir à votre retour.

LE MARQUIS.

Merci, monsieur! Adieu, Fromentel! adieu, Vauclin!

VAUCLIN, l'arrêtant.

Voyons, Laroche! voyons, la, soyons raisonnable, morbleu Si ton roi te la demandait, ta maison, la donnerais-tu?

LE MARQUIS, avec élan.

Ah! à lui... parbleu!

VAUCLIN.

Eh bien! c'est le pays qui la demande! donne-la, et vive la Nation!

LE MARQUIS.

Ah! ce n'est pas la même chose, mon ami, ce n'est pas la même chose!

VAUCLIN.

Mais, vieil entêté!...

LE MARQUIS.

Ne me querelle pas!... je n'aurais pas la force de te répondre.

VAUCLIN, lui serrant les mains.

Alors, bon voyage!... bon voyage!

LE MARQUIS, très-ému.

Je ne peux pas la quitter pour trois jours sans avoir des larmes dans les yeux! Et ils veulent que je la perde à jamais! Ah! nous allons bien voir!... Bourreaux! bourreaux!

(Il sort, Cavalier referme son album.)

FROMENTEL, prêt à suivre le Marquis, à Marcel, avec reproche.

Quand on pense qu'il était si facile de passer par le petit ruisseau!

MARCEL, le saluant.

Et de rouler dans la boue!

(Il sort. Fromentel hausse les épaules et sort de son côté.)

VAUCLIN, seul, passant à gauche.

Eh bien! au moins c'est un honnête homme, celui-là!

SCÈNE XVI

VAUCLIN, MARGUERITE.

MARGUERITE, entrant vivement. (Musique.)

Mon parrain!

VAUCLIN, s'arrêtant et se retournant.

Hé!...

MARGUERITE, inquiète.

Mon Dieu! que s'est-il donc passé?

VAUCLIN.

Rien.

MARGUERITE.

Mais où va mon oncle?

VAUCLIN.

A Paris!

(Même jeu.)

MARGUERITE.

Ah! et... et *lui!*...

VAUCLIN.

Cavalier!... Eh bien! il s'en va, Cavalier.

MARGUERITE.

Et il ne reviendra pas?

VAUCLIN, la regardant.

Qu'est-ce que cela te fait?

MARGUERITE.

Ah! ce que vient de me dire Rosalie est donc vrai? on le renvoie à cause de moi!...

(Elle glisse sur la chaise à gauche de la table, toute prête à pleurer.)

VAUCLIN, courant à elle.

Eh bien! Marguerite! Marguerite!... (A lui-même, comprenant.) Ah! bah!

(La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME

Un salon au premier étage. — Au fond, fenêtre avec perron grillé qui descend au jardin. — Quand la fenêtre est ouverte, on voit le parc, dont tous les arbres sont dépouillés et couverts de neige. — A gauche, premier plan, une cheminée; du même côté, pan coupé, porte de la chambre de Marguerite. — A droite, premier plan, porte d'entrée. — Deuxième plan, pan coupé, porte d'appartement. — En avant, à droite, un canapé; devant la cheminée, un grand fauteuil de malade avec un coussin; un guéridon; ameublement de même style qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

BOURGOGNE, FROMENTEL.

FROMENTEL, *entrant.*

Eh bien, toujours souffrante?

BOURGOGNE, *occupé à la cheminée.*

Ah! les convalescences! Je l'ai prédit à mademoiselle. Gare les rechutes! — La nuit a été un peu agitée, car M. Vauclin a fait rester la garde-malade.

FROMENTEL.

Une Sœur?

BOURGOGNE.

Ah! bien, oui! il n'a pas voulu entendre parler de Sœur. Vous seriez bien aimable d'allumer le feu pour moi, monsieur Fromentel; je n'ai pas l'habitude de chauffer le salon de si bonne heure, ça me trouble.

FROMENTEL, *passant à la cheminée.*

C'est bien. Le facteur est-il venu?

BOURGOGNE.

Non, monsieur, pas encore.

FROMENTEL, *regardant l'heure.*

Deux heures et demie! ils ne marchent plus, ces facteurs; rien ne marche.

(*Il cherche le papier pour allumer le feu.*)

BOURGOGNE.

Vous verrez qu'il n'y aura pas encore de lettres de M. le Marquis! (à Fromentel, en lui montrant le coin de la cheminée) Là! là! le papier! — Cinq jours à Paris... qu'est-ce qu'il peut faire? Et M. Vauclin qui n'a pas voulu lui écrire l'état de mademoiselle, de peur de l'effrayer! (Même jeu.) Les allumettes... là!... dans le coin!—Il nous dit toujours que ce n'est rien. (Secouant la tête.) Mais j'ai idée qu'au fond, il n'est pas si tranquille que ça. — Eh bien, ça va-t-il?

FROMENTEL, frottant encore une allumette qui rate.

Et de dix!

BOURGOGNE, s'en allant.

Et puis M. le Duc qui ne se lève pas à cause du froid, voilà mon service révolutionné pour toute la journée. Soufflez! allez! soufflez! ça ira!

(Il sort par la droite.)

SCÈNE II

FROMENTEL, seul, continuant à frotter ses allumettes qui ne prennent pas feu, puis URBAIN.

FROMENTEL.

Et de dix!... (Frissonnant.) Brrr!... Au mois de mars, de mon temps, nous mangions des petits pois... des petits pois conservés, c'est vrai... mais il faisait si doux qu'on aurait pu croire que c'étaient des primeurs... Tandis qu'aujourd'hui, est-ce qu'ils sont capables de conserver quelque chose! (Rageant contre ses allumettes) Cristi! c'est comme leurs allumettes!... Nous avions des briquets phosphoriques... un petit tube rouge! on ôtait le couvercle!... on le mettait là!... puis le porte-allumettes... on le posait là... puis le bouchon de la petite bouteille. On prenait une allumette et on farfouillait dans la bouteille... c'était fait tout de suite... Mais depuis leurs allumettes chimiques... (A une allumette qui prend.) En voilà une enfin!... Ah! vous êtes bien aimable! si vous voulez maintenant être assez bonne pour ne pas vous éteindre...

(Il allume le feu.)

URBAIN, ouvrant la porte d'entrée et parlant avec précaution sans entrer.

Papa!...

FROMENTEL.

Ah!... te voilà, pendard!... tu as encore découché.

URBAIN, échiné, courbé en deux, grelottant et toussant avec extinction de voix.

J'ai passé la nuit au café du *Commerce*.

FROMENTEL, allumant du feu.

Ça ne m'étonne pas !

URBAIN.

On causait littérature. J'ai discuté sur les *Mémoires de quatorze générations de bourreaux.*

FROMENTEL.

C'est toi, le bourreau ! Va-t'en, va, je te donne ma malédiction ! Passe-moi une bûche... Tu n'es pas le fils de ton père !

URBAIN, lui donnant une bûche.

Voilà de ces choses désagréables que je ne te dirais jamais, moi.

FROMENTEL, soufflant son feu avec un soufflet qui ne va pas.

Si tu n'étais pas né dans un temps où les mœurs étaient autrement respectées qu'aujourd'hui !... je dirais qu'il y a là-dessous quelque mystère d'infamie !

URBAIN, s'asseyant sur le bord du guéridon.

Voyons!... veux-tu être un peu sérieux ? nous causerons affaires.

FROMENTEL, soufflant toujours le feu qui ne prend pas.

Quelle figure ! ce n'est plus vert-de-gris maintenant !... c'est olive.

URBAIN.

Aussi je veux me marier.

FROMENTEL.

Avec ta cafetière, chenapan ?

URBAIN, passant à droite pour aller s'asseoir sur le divan.

Ah! oui — jolie — ma cafetière! Elle m'écrit une lettre ce matin où elle m'appelle Anténor, en me demandant de l'argent. Urbain, Anténor et de l'argent, comme tout ça sonne bien ensemble! Elle se sera trompée d'adresse en mettant l'enveloppe, et c'est un Anténor qui a reçu ma lettre. (Assis.) Ce nom.. Anténor!... Qui est-ce qui peut encore s'appeler Anténor au dix-neuvième siècle?

FROMENTEL.

Valcreuse !...

URBAIN.

Oh ! Anténor Valcreuse !... c'est le vieux !... Ah ! bien, s'il a reçu ma lettre, il doit être content !

FROMENTEL.

Qu'est-ce que c'est, polisson ?... (A part, avec satisfaction.) Un Lovelace, tenez !... tout son père en 1825 .. C'est un Fromentel !... (Haut avec sévérité.) Vous riez, garnement !... Des rivalités avec M. de Valcreuse !...

URBAIN.

Mais non!... mais non, puisque je renonce à la cafetière: c'est ma cousine que je veux épouser.

FROMENTEL, *adouci, se retournant.*

Marguerite! Tu veux épouser Marguerite, cher enfant?

URBAIN, *étendu sur le canapé.*

Vois-tu, papa, je suis dégoûté de la vie!... La vie n'a plus d'illusions pour moi!... J'ai vidé la coupe jusqu'à la lie.

FROMENTEL, *amicalement.*

La coupe!... c'est la bourse de papa, garnement!

(Il s'assied près de lui sur le canapé.)

URBAIN, *étendu sur le divan.*

Nous vivons si vite aujourd'hui! ça vous mûrit!—je suis mûr... je trouverai l'oubli et le calme dans la régularité de la vie domestique... Ça ne sera pas tous les jours drôle, mais je m'y ferai... et puis elle aura une jolie dot, la petite!... c'est solide, ça. Suis-je assez sérieux, hein?

FROMENTEL, *avec complaisance.*

Il a pourtant du bon, ce garnement-là, quand il veut bien!

URBAIN.

Une fois marié, je m'en irai à Paris.

FROMENTEL.

Et puis?

URBAIN.

Et avec de l'argent, je me ferai des amis! Je donnerai à dîner, je monterai une réclame et je me ferai mousser en même temps que mon champagne!... C'est joli ça, hein? comme style.

FROMENTEL, *ravi.*

Voilà des idées au moins: à la bonne heure! — Si tu appliquais ça, cher enfant!

URBIN.

J'appliquerai aussi.

FROMENTEL.

Avec tes qualités, mon bon petit Urbain... si tu voulais fonder une entreprise comme la mienne...

URBAIN.

Un journal?

FROMENTEL.

Un journal!

URBAIN.

Je fonderai un journal de critique littéraire.

FROMENTEL, se levant.

Tu *fondras* la dot, gredin ! Va au diable, je te donne ma malédiction ! (Il revient au feu, qu'il souffle sans succès.) Non, non, tu n'es pas plus mon fils que ce soufflet n'est un soufflet.

(Il jette le soufflet.)

URBAIN.

Il a aussi mené la vie, celui-là : il est comme moi.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, VAUCLIN, sortant de chez Marguerite, puis BOURGOGNE.

VAUCLIN.

Mais quel bruit, près d'un malade ! (A Urbain.) Tiens, tu n'es pas encore mort, toi ?...

URBAIN, se levant.

Voilà une plaisanterie qui m'agace ! Comme si j'avais envie de mourir !

BOURGOGNE, à Urbain.

M. de Valcreuse est en bas, qui demande à parler à monsieur, avec des épées.

URBAIN.

Des épées ! Est-ce qu'il croit me faire peur... Mais je vais le calotter.

(Il sort.)

FROMENTEL.

Urbain, je te le défends !... Le calotter ! Mais c'est qu'il est enragé... Tout son père en 1830 !... Urbain !... (Il sort, les pincettes à la main.) Décidément, c'est un Fromentel !...

SCÈNE IV

VAUCLIN, BOURGOGNE.

BOURGOGNE.

Heureusement que mademoiselle est réveillée ! Voici une lettre, monsieur.

VAUCLIN, vivement, la saisissant.

Ah ! de Paris !... la réponse...

BOURGOGNE.

De M. le Marquis ?

VAUCLIN.

Non : du médecin qui a soigné Marguerite à Paris.

(Il l'ouvre et lit tout bas.)

BOURGOGNE.

Monsieur, dois-je dire à la garde de revenir ce soir?

VAUCLIN, continuant à lire.

Je crois bien.

BOURGOGNE.

Est-ce que mademoiselle serait plus malade, monsieur?

VAUCLIN.

Ai-je dit cela?

BOURGOGNE.

C'est que monsieur paraît inquiet... Cette lecture...

VAUCLIN.

Nullement. Va à la diligence pour l'arrivée de trois heures; j'attends Laroche aujourd'hui.

BOURGOGNE.

Oui, monsieur; le temps de mettre ma livrée.

VAUCLIN.

Ta livrée! Tu ne peux pas la jeter aux orties, ta livrée?...

BOURGOGNE.

Comment monsieur veut-il que je m'habille?

VAUCLIN.

Comme moi, donc.

BOURGOGNE.

Monsieur veut rire; je ne puis pas m'habiller comme mon supérieur

VAUCLIN.

Il n'y a pas de supérieur; tu es mon égal, animal.

BOURGOGNE.

Monsieur voit bien que non, puisqu'il m'appelle *animal* ; et je ne peux pas lui en dire autant.

(Il sort par la droite.)

VAUCLIN, seul.

Ces brutes-là, on ne devrait leur enseigner les droits de l'homme que le fouet à la main.

SCÈNE V

MARGUERITE, VAUCLIN.

Marguerite est entrée depuis quelques instants, et elle est allée à la fenêtre. — Elle est pâle et triste.

VAUCLIN, l'apercevant.

Ah! chère petite, tu t'es levée!...

MARGUERITE.

Oui, parrain; ne me grondez pas... Je suis si fatiguée de garder la chambre et le lit...

VAUCLIN, lui donnant le bras pour la faire descendre.

Comment te sens-tu?

MARGUERITE.

Toujours de même.

VAUCLIN, inquiet.

Et la tête... la tête...?

MARGUERITE.

Un peu lourde... je suis fatiguée...

VAUCLIN.

Tiens... ce fauteuil... là!... avec ce coussin...

(Il la fait asseoir.)

MARGUERITE, frissonnant.

J'ai si froid... Je ne puis pas me réchauffer...

VAUCLIN.

Enveloppe-toi bien!

MARGUERITE, assise.

Voilà comme ma grande maladie a commencé.

VAUCLIN, derrière elle.

Mais non... mais non!...

MARGUERITE.

Ah! cette fois... ce ne serait pas long!...

VAUCLIN.

Eh bien, veux-tu te taire! Est-ce que tu n'es pas mieux ainsi?

MARGUERITE.

Si... plus près de la fenêtre.

VAUCLIN, à part.

Toujours. (Haut.) Si tu es près de la fenêtre, tu seras loin du feu.

MARGUERITE, *fiévreuse, nerveuse, essayant de tourner le fauteuil.*

Si, comme cela... de ce côté! Je verrai un peu...

VAUCLIN.

Mais, chère enfant, il n'y a rien à voir que la neige tombée ce matin.

MARGUERITE.

Je veux voir la neige.

VAUCLIN.

Allons!... tournons le fauteuil commme cela.

MARGUERITE, *se soulevant pour regarder par la fenêtre.*

Encore.

VAUCLIN.

Non, non, la fenêtre est mal close, vois-tu! il vient un vent de ce côté!... Je t'en supplie, couvre tes épaules!—Il ne faudrait qu'un refroidissement, une porte ouverte, un courant d'air!...

MARGUERITE, *regardant le jardin.*

Ah! que la journée est longue à regarder toujours un chemin où personne ne passe!

VAUCLIN, *à part.*

Pauvre enfant!

MARGUERITE, *fermant les yeux.*

Si je pouvais dormir!

VAUCLIN.

C'est cela : dormons.

MARGUERITE.

Non, lisez-moi quelque chose, mon bon parrain.

VAUCLIN.

Lisons. Que veux-tu que je te lise, filleule?

MARGUERITE, *désignant un livre sur la table.*

Ce livre-là que m'a prêté M. l'abbé.

VAUCLIN, *à lui-même.*

Ah! oui, le directeur de la maison, ma bête noire.

(*Il prend une chaise et va pour se placer entre elle et la fenêtre.*)

MARGUERITE.

Non, pas ici, mettez-vous là.

(*Elle lui montre la droite du guéridon.*)

VAUCLIN, *à lui-même, en transportant sa chaise.*

Je n'ai jamais été si patient!... (*Assis.*) La... lisons maintenant. (*Il ouvre le livre.*) Fénelon... (*Saisi.*) Fénelon! *De l'existence et des attributs de Dieu.* (*A lui-même, à part.*) Oh! (*Haut.*) Si nous lisions autre chose, hein? Cela te serait-il égal?

MARGUERITE.

Pourquoi?

VAUCLIN.

Ce n'est pas trop gai, ça, pour une malade.

MARGUERITE, tristement.

Je n'ai pas envie de rire.

VAUCLIN, résigné.

Alors, lisons!... lisons!... Où en es-tu? à la fin?

MARGUERITE.

Non; tout au commencement.

VAUCLIN.

Chapitre Ier. *Preuves de l'existence de Dieu!*

MARGUERITE, l'interrompant.

Est-ce que c'est vrai, mon parrain, qu'il y a des personnes qui ne croient pas en Dieu?...

VAUCLIN, à lui-même.

Parbleu! s'il y en a!

MARGUERITE.

Plaît-il?

VAUCLIN, se reprenant.

Je dis : « Mais oui, il paraît qu'il y en a. »

MARGUERITE.

Comment cela est-il possible?... n'avoir rien de ce qui console... Cela est si bon, quand on est triste, de penser qu'il y a là-haut quelqu'un qui vous écoute.... qui vous regarde... La nuit, quand je ne dors pas, parce que la fièvre bat mes tempes, je cause avec Dieu; je lui dis tout bas toutes mes espérances, toutes mes craintes, et il me semble qu'il me répond : « Courage! » Et je m'endors après cela si heureuse, si calme!... Voilà le vrai médecin.

VAUCLIN.

Bon, bon! mais...

MARGUERITE.

Et quand on perd quelqu'un qu'on aime! il faudrait donc croire que tout est fini?...

VAUCLIN, à demi-voix.

Eh bien!

MARGUERITE, avec la fièvre, s'exaltant peu à peu.

Dieu! ma pauvre mère! Penser que l'on ne se retrouvera plus, jamais... nulle part! Et quand je suis très-malade, au lieu de me consoler en me disant... « Eh bien, je vais la revoir, au moins!... » (Vauclin inquiet, se lève.) Se dire : « Non! j'irai comme elle dans la terre froide, glacée!... » (Se levant et entourant Vauclin de ses

bras.) O Dieu! l'horreur! mon parrain! ne me laissez pas dire cela! Cela me fait peur... restez là... J'ai peur!...

VAUCLIN, ému.

Eh bien, eh bien! quelle enfant!... Mais c'est toi qui me fais peur! Voyons, voyons! tu t'exaltes là...

MARGUERITE, retombant assise.

J'ai un peu de fièvre, voyez-vous!

VAUCLIN.

Tu as la tête brûlante· ne parle pas tant!... Je vais te donner une potion qui te calmera!... (Redescendant à droite, à part.) Ouf!... enfin, c'est fini!...

(Il passe à la cheminée et prépare la potion en tournant le dos à Marguerite.)

MARGUERITE, doucement, après un petit silence.

Pourquoi donc n'allez-vous jamais à l'église, parrain?

VAUCLIN, à part.

Encore. (Haut.) Mais parce qu'un homme... un médecin... et puis à mon âge... Voyons!...

(Il verse la potion dans une cuillère.)

MARGUERITE.

Et si j'étais très... très-malade, vous n'iriez pas à l'église prier un peu pour moi?

VAUCLIN, allant à elle, avec la cuillère pleine.

Mais quelle idée, mon Dieu! toujours! mais tu n'es pas très-malade.

MARGUERITE.

Mais si je l'étais... si j'étais en danger de mort?

VAUCLIN.

Eh bien! veux-tu te taire, méchante enfant! Tiens, bois cela!

MARGUERITE.

Jurez-moi, avant, que vous irez à l'église... si je suis bien malade.

VAUCLIN, présentant la cuillère.

Eh bien, oui, chère enfant... Bois!...

MARGUERITE.

Je ne boirai pas si vous ne jurez pas sur ce que vous avez de plus sacré.

VAUCLIN, même jeu.

Eh bien, je te le jure, la...

MARGUERITE. Elle boit un peu, puis s'arrête.

Et vous prierez Dieu à genoux...

VAUCLIN.

A deux genoux.

MARGUERITE. Elle achève de boire.

Dieu vous saura si bon gré de le faire qu'il me guérira... vous verrez.

VAUCLIN, ému.

Eh bien, oui, mon enfant, oui, il te guérira.

MARGUERITE.

Merci !... Ah ! laissez-moi vous embrasser.

VAUCLIN, l'embrassant.

Voyons, chère petite !...

MARGUERITE, accablée et retombant.

Merci !...

VAUCLIN. Il redescend en essuyant une larme.

Enfin ! Quel assaut !... (La regardant.) Elle s'endort !

(Musique en sourdine. — Vauclin passe à droite et va serrer la potion dans un petit meuble.)

MARGUERITE, s'endormant et rêvant tout haut.

Il reviendra.

VAUCLIN.

Encore lui... Elle va rêvasser... comme toujours, et ne pas dormir.

(Il revient à elle.)

MARGUERITE.

Il reviendra par là !... Il n'ose pas... on l'a chassé...

VAUCLIN, à demi-voix, à son oreille.

Mais non...

MARGUERITE.

Si... Rosalie me l'a dit !... On l'a chassé parce qu'il a demandé ma main... et il est parti.

VAUCLIN, de même.

Mais il n'est pas parti, chère enfant !... Dors tranquille. Il est à Quimperlé.

MARGUERITE.

Non !

VAUCLIN.

Je l'ai vu hier.

MARGUERITE, tressaillant.

Et il ne vient pas me voir !... On l'a chassé !... Mon oncle... Rosalie me l'a dit !

VAUCLIN, à lui-même, montrant le poing à Rosalie dans le vide.

(Bas.) Ah! vieille sorcière! (Haut.) Mais non, au contraire!... Dors, je t'en prie.

MARGUERITE, vivement.

Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas?... Oui, on l'a bien reçu, au contraire...

VAUCLIN.

Mais certainement!

MARGUERITE.

Oui!... Et mon oncle est allé à Paris pour les renseignements.

VAUCLIN.

Mais, justement.

MARGUERITE, de même, avec joie.

Oui!... Et on nous mariera!

VAUCLIN.

Mais oui, chère enfant!... Oui, certainement, on vous mariera!

MARGUERITE, soupirant avec bonheur.

Ah!

(Elle s'endort.)

VAUCLIN.

Elle va dormir profondément, grâce à la potion! (Il prend son pouls.) La fièvre s'apaise un peu! Pauvre enfant! Elle aime: toute la maladie est là.

BOURGOGNE, entrant.

Monsieur!... monsieur!

(La musique continue *agitato* et *crescendo*.)

VAUCLIN.

Plus bas!

BOURGOGNE, baissant la voix.

Voici M. le Marquis de retour.

VAUCLIN.

Déjà!

BOURGOGNE.

Et tout joyeux!

VAUCLIN.

Mon Dieu! c'est vrai! il ne sait rien!... Il faut lui apprendre. (Vivement.) Ouvre la porte, qu'il ne voie pas Marguerite dans cet état! il la croirait morte.

LE MRAQUIS, dehors.

Vauclin! Marguerite!...

(Bourgogne ouvre la porte de la chambre de Marguerite et tire le fauteuil, aidé par Vauclin.)

VAUCLIN.

Vite donc... et ça, et ça! (Il fait disparaître la potion et la petite cuillère dans le petit meuble de droite, s'assure que la porte de Marguerite est fermée, et dit tout haut, en affectant la gaieté.) Comment ! c'est lui! c'est lui! Où donc ? où donc?...

SCÈNE VI

LE MARQUIS, VAUCLIN, FROMENTEL *, ROSALIE.

LE MARQUIS, entrant vivement, vêtu en Parisien qui voyage, avec une escarcelle et une couverture, triomphant et de bonne humeur, des journaux et des brochures à la main. (La musique cesse).

Eh! ici, mon bon Vauclin! Bonjour, mon vieil ami!... bonjour, Fromentel, bonjour! — Allons, Bourgogne, les bagages, vite, vite!

ROSALIE, avec sentiment.

Ah! monsieur le Marquis!

(Elle tourne autour de lui pour l'embrasser; le Marquis lui remet ses journaux, qu'elle porte au fond.)

FROMENTEL, regardant la couverture.

Quel luxe!

LE MARQUIS, à Vauclin.

Et mon père? et Marguerite?

VAUCLIN.

Pas si fort, ils dorment. (Avec intention.) Et même Marguerite...

LE MARQUIS, sans l'écouter.

Ils dorment encore!... Ah! les paresseux!... (A Bourgogne et au valet.) Allons, dépêchons, voyons! Les trois caisses sous le hangar!... les colis couverts de toile dans le vestibule, les malles chez moi! et dégourdissons-nous, mes amis! Allons, allons donc!

ROSALIE, même jeu, le rattrapant à gauche et cherchant à l'embrasser.

Ah! monsieur le Marquis!

VAUCLIN, passant devant elle.

Et tu vas?...

(Rosalie, dépitée, remonte pour retrouver le Marquis d'un autre côté.)

LE MARQUIS, gaiement.

Vingt ans, mon ami, vingt ans! Je me porte! je suis léger. (Jetant l'escarcelle à Bourgogne.) Eh bien! et ça, et ça donc?

(Il jette la couverture à Bourgogne, et c'est Rosalie qui la reçoit au moment où elle tend les bras.)

* Vauclin, le Marquis, Fromentel, Rosalie; Bourgogne, *au fond.*

ROSALIE.

Ah! monsieur le Marquis! .. J'avais rêvé son retour.

LE MARQUIS, au moment où elle va l'embrasser, à Bourgogne, en se retournant.

Ah! et la vache?

ROSALIE, stupéfaite.

La vache!

LE MARQUIS, à Bourgogne.

N'oubliez pas la vache de la voiture, où j'ai laissé des bourriches! (Les domestiques disparaissent.) Ah! (Rosalie l'embrasse définitivement. C'est ça, là, ouf!... enfin je respire!

(Il s'assied sur le canapé.)

VAUCLIN.

Voici du feu!

LE MARQUIS, assis.

Bon, bon, je n'ai pas froid! Vous avez froid, vous autres?—Est-ce contrariant! Mon père, cette petite fille qui dorment, à onze heures! (Regardant la pendule et sa montre.) Tiens! vous retardez!

FROMENTEL.

Mais non!

LE MARQUIS.

Si... si... il est onze heures et demie à la Bourse.

VAUCLIN, surpris.

La Bourse!

FROMENTEL, de même.

La Bourse de Quimperlé?

LE MARQUIS.

Eh bien, quoi?... Qu'est-ce que vous avez?... Vous avez l'air gelés tous les trois.

VAUCLIN.

Mais non, c'est toi qui est tout...

FROMENTEL.

Oui, tout...

ROSALIE.

Vous allez! vous allez! vous allez!...

LE MARQUIS, se levant gaiement.

Vingt ans! mon ami! vingt ans! C'est Paris! (Se levant.) Eh! à propos! victoire!

FROMENTEL et VAUCLIN.

Pas de chemin de fer à Quimperlé!

LE MARQUIS.

Il n'y a plus de chemin de fer!

VAUCLIN.

Tu as?...

LE MARQUIS, avec une extrême volubilité, à la Parisienne, en mangeant la moitié des mots.

Ah! Dieu! j'ai couru à pied, en voiture; je me suis fait présenter, recommander, appuyer! Une porte ouverte, une autre enfoncée!... Deux membres d'administration, par hasard d'anciens amis! J'ai causé, discuté!... Un gros propriétaire, vous comprenez!... une autorité!... Avec un peu d'éloquence!... Quimperlé, mauvais tracé : Guingamp, Dinan... Ah! bon, des débouchés!... de l'avenir!... Mais Quimperlé, terrains vagues!... des remblais... un argent fou!... et je les ai convaincus, mon ami, convaincus; entendez-vous? convaincus!...

VAUCLIN, ahuri, regardant Fromentel.

Oui, j'entends bien, *convaincus*. (A Fromentel.) Et vous?

FROMENTEL, de même.

Moi, j'ai entendu (imitant le marquis) : « Brrr!... *convaincus!* »

ROSALIE.

Mais le reste!...

VAUCLIN.

Pas un mot!

LE MARQUIS.

Comment, pas un mot?

VAUCLIN.

Dame, tu parles, tu parles, on n'y est plus.

FROMENTEL.

Oui, ça tourne dans la tête...

ROSALIE.

Moi, ça me grise.

LE MARQUIS.

Mais qu'est-ce qu'ils ont? Mais vous êtes gelés! Mais ils sont gelés! — Et, du reste, tout le monde va bien ici?

VAUCLIN.

Oui .. sauf Marguerite... un peu...

LE MARQUIS.

Bon, bon! Ce n'est rien! je sais ce que c'est!

VAUCLIN.

Ah!

LE MARQUIS.

Parbleu!

VAUCLIN.

Ah! tu as trouvé?

LE MARQUIS, renforçant.

Oui, oui, à l'instant même, en quittant la diligence, où on est bien mal, par parenthèse! Oh! qu'on y est donc mal!...

FROMENTEL.

La Quimperloise?

LE MARQUIS.

Oh! *la Quimperloise* est atroce! Nous étions huit là dedans! avec un enfant en nourrice!... Pas de coupé! et mon voisin qui dormait sur mon épaule. — Les chevaux n'étaient plus ferrés à glace; nous avons failli dégringoler... et un froid... Moi qui quittais le chemin de fer, où j'avais sous les pieds une bonne bouteille! où j'étais bien accoudé, bien adossé, bien assis...

(Stupeur des trois, qui se regardent.)

ROSALIE, confondue.

L'éloge du chemin de fer!...

LE MARQUIS.

Mais non! non! je ne fais pas l'éloge du chemin de fer... Seulement, je proteste contre *la Quimperloise*.—Bref, en traversant Quimperlé, qui est très-pittoresque, mais fort ennuyeux... et triste et sale!... Oh! que c'est donc sale!

ROSALIE, piquée.

Dame! l'hiver...

LE MARQUIS.

Oh! ma foi, l'été aussi!... Et puis personne!... rien!... pas un cri, pas une âme!... C'est mort! Ah! quand on revient de Paris!...

(Ici Vauclin remonte et va écouter à la porte de Marguerite, et un peu plus tard il entre dans sa chambre.)

ROSALIE.

Regretter Paris!... Regretter Babylone!

LE MARQUIS.

Oui, oui! c'est Babylone! l'impure Babylone, avec tous ses vices; mais c'est Babylone où l'on marche, où l'on pense, où l'on vit deux fois, de sa propre vie et de celle des autres. (Avec chaleur.) Ah! ville maudite! de quelle ivresse n'ai-je pas foulé de nouveau tes trottoirs, franchi tes ruisseaux chaque jour

plus larges et ta boue chaque jour plus épaisse! O ville monstrueuse! Tous les crimes et toutes les vertus! Toutes les bassesses et toutes les grandeurs! Tu te noies dans l'orgie, égout des nations; mais tu veilles pour la terre endormie, capitale du monde! On te fuit avec horreur, infâme! On te revient avec ivresse, ô reine! On voudrait t'écraser et l'on t'adore!

ROSALIE, exaspérée.

Adorer l'enfer!

LE MARQUIS.

Eh bien, regardez-moi! j'en sors, moi, de l'enfer! la flamme et le feu m'ont retrempé!... et je suis un autre homme! Car j'ai Paris dans les jambes, Paris dans les yeux, Paris dans les veines.

ROSALIE, effrayée, suffoquée et le regardant avec terreur.

Miséricorde!

LE MARQUIS.

Et elle!... cette pauvre petite Marguerite, arrivant comme moi de son Paris bruyant, turbulent, resplendissant; vous ne voulez pas qu'elle meure ici d'ennui. Mais cette maison! (mouvement de tous) que je suis fier d'avoir sauvée, mais triste, sombre, est-ce la cage de cet oiseau venu du pays où l'on rit, où l'on chante, où l'on danse? Une femme!... une femme jeune, belle, gracieuse, fouler ce tapis aux fleurs fanées; s'asseoir sur ces fauteuils aux bois vermoulus; mesurer le temps à cette pendule (la pendule sonne en ronflant) qui ronfle avant de sonner, comme si les heures endormies avaient peine à s'y réveiller! Allons donc! Pauvre enfant!... Au grenier, les ruines! Au grenier, la vieillesse! Et que tout ici rajeunisse avec moi...

FROMENTEL.

Et nous!... Nous mettrez-vous aussi au grenier?

LE MARQUIS, gaiement.

Vous! (Les prenant par la main et les amenant sur l'avant-scène. Confidentiellement et à demi-voix.) Eh bien, oui, si vous ne savez pas faire comme moi, et vous rajeunir pour lui plaire!... Savez-vous le mot, le mot terrible dont m'a salué à Paris une femme d'esprit... à qui je racontais notre vie? — « Eh! mon pauvre Marquis, vous voilà donc tout à fait tombé dans les *Ganaches?* »

TOUS TROIS, tressaillant.

Ganaches!

LE MARQUIS, continuant.

Ganaches! entendez-vous?... *Ganaches!* comprenez-vous?... Nous sommes des *Ganaches!* c'est-à-dire des routiniers, des radoteurs des rabâcheurs! Eh bien! de par la cordieu! je me

sens encore de force et de verve à faire mentir l'épithète! J'ai le cœur jeune, l'esprit vivace! Je ne veux pas tomber dans les *Ganaches!* et je vous forcerai bien à secouer avec moi votre poussière, et nous donnerons des fêtes, des dîners, des concerts, des bals! Et l'on ne dira plus de ma maison que c'est un nid de *Ganaches!*

FROMENTEL.

Des bals!

ROSALIE, indignée.

Des bals décolletés! Vous voulez que... (Croisant ses mains avec pudeur sur sa poitrine.) Oh!...

FROMENTEL.

Et que je danse!

LE MARQUIS, gaiement.

Je danserai bien, moi.

ROSALIE, éclatant.

Avec elle! et je vous conseillle de l'épouser aussi!

LE MARQUIS.

Pourquoi pas?

ROSALIE.

Dieu! ciel! juste Dieu! Et c'est elle qui héritera!

LE MARQUIS, saisi.

Comment! qui héritera!

ROSALIE.

Horreur! ne me touchez pas, Monsieur le Marquis! *Vade retro!...* vos mains sentent le soufre! Vous avez voulu voir Paris! vous êtes descendu dans la gehenne; et la gehenne vous a rejeté noir, calciné, horrible à voir!

LE MARQUIS, gaiement.

Il me semble pourtant...

ROSALIE *.

Laissez-moi parler! je veux parler! je parlerai... comme l'ânesse de Balaam!—Malédiction sur la maison qui s'ouvre au luxe de Paris! aux modes, aux toilettes, aux danses impures de Paris!

LE MARQUIS.

Ah çà, mais...

ROSALIE.

Le maître se ruinera! le valet volera! la servante pillera! la nièce se perdra! la Société maternelle la recueillera! le feu prendra! la maison croulera!... Et Rosalie se lamentera sur le

* Le Marquis, Rosalie, Fromentel.

terrible sort d'un gentilhomme, plein de bons principes, qui nous revient de la grande sentine hérésiarque, renégat, apostat, parpaillot et libéral... pour finir un jour jacobin!... (montrant Vauclin qui rentre) comme ce monstre!...

LE MARQUIS.

Ah! mais, mademoiselle de Forbac!

ROSALIE.

Malédiction sur vous tous!... Malédiction!

(Elle sort.)

FROMENTEL, ramassant les lunettes qu'elle a laissé tomber.

Eh! les lunettes!... les lunettes!...

(Il court derrière elle.)

SCÈNE VII

LE MARQUIS, VAUCLIN.

LE MARQUIS.

Ah! voilà une méchante folle! et je ne sais qui me tient!... Bah! allons voir l'enfant!

(Il fait un mouvement pour entrer chez Marguerite.)

VAUCLIN, très-préoccupé et lui barrant le passage.

N'entre pas!...

LE MARQUIS.

Pourquoi?

VAUCLIN.

Parce que Marguerite est là! et elle dort!

LE MARQUIS, surpris.

Toujours!... Qu'as-tu donc? Ce visage..., (Vivement.) Marguerite est malade?

VAUCLIN.

Oui!

LE MARQUIS.

Et tu ne me le dis pas?

(Il va pour entrer.)

VAUCLIN *, l'arrêtant.

Veux-tu la réveiller? elle n'a pas fermé l'œil de la nuit!... D'ailleurs, tu peux la voir d'ici comme moi... (Il pousse la porte) endormie dans son fauteuil.

* Vauclin, le Marquis.

LE MARQUIS, regardant par la porte entre-bâillée.

Ma pauvre Marguerite! comme elle est pâle! (Baissant la voix et le faisant redescendre.) Et tu ne m'as pas écrit? Et... rien... rien, pas un mot?

VAUCLIN.

A quoi bon?... Le soir de ton départ, émue de tout ce qui venait de se passer, elle était assez souffrante pour prendre le lit; et, malgré tous mes soins, depuis hier, la fièvre augmente, elle rêve tout haut, elle pleure.... Qu'elle se réveille avec des douleurs de tête, et le délire... et alors!...

LE MARQUIS.

Est-ce possible... Vauclin? Mais ce retour du mal, si inattendu, si brusque... Mais la cause, la cause?...

VAUCLIN.

Eh! la cause! Ta sottise et la mienne! Nous avons là une frêle créature que le moindre choc peut briser comme verre... Une contrariété, une colère, le chaud, le froid, que sais-je? — Rien que cette fenêtre ouverte qui viendra glacer son front!... Et nous nous sommes ingénieusement appliqués à quoi?... A la mettre en présence de cet homme qui passait sans la voir!

LE MARQUIS.

Mais, qu'importe!... puisque que nous nous sommes trompés!... puisqu'il ne l'aime pas.

VAUCLIN, lui prenant la main avec une violence contenue.

Eh! lui... oui!... Mais *elle!*

LE MARQUIS.

Eh bien!

VAUCLIN.

Eh! comment toutes ses pensées ne seraient-elles pas à ce jeune homme, maintenant que nous avons pris soin de l'éclairer, nous-mêmes, sur ce qu'elle éprouvait pour lui?... Comment n'aurait-elle pas demandé vingt fois par jour à son cœur: « Mais que cherches-tu?... que regrettes-tu? » jusqu'au moment où ce cœur lui a répondu : « Eh! c'est *Lui* que je cherche!... parce que je l'aime!... »

LE MARQUIS, douloureusement.

Elle l'aime!...

VAUCLIN.

Et tu demandes la cause de son mal?—Mais le voilà, son mal, c'est l'amour! l'amour contrarié,... l'amour qui n'ose pas se plaindre par fierté, qui ne sait pas se vaincre par faiblesse!...

Là, tout à l'heure!..... elle m'écoutait... A qui pensait-elle ?... à *Lui!* Qui cherchait-elle du regard?... *Lui.* Car il n'y avait plus que *Lui* au monde!... Tu lui retires son soleil et son Dieu!... elle languit!... Achève! dis-lui : « Non ! tu ne le verra plus!... Oui, je l'ai chassé! Non! je ne veux pas de lui, et d'ailleurs il ne t'aime pas... » une heure après elle a le délire, et le soir... elle est morte!...

LE MARQUIS.

Morte!...

VAUCLIN, lui montrant la lettre de Paris*.

Tiens!... C'est du médecin qui l'a soignée... Lis!... C'est implacable et net comme un arrêt de mort!—S'il y a rechute, elle est perdue!

LE MARQUIS, effrayé.

Mais il n'y aura pas de rechute, Vauclin!.. Mais nous ne laisserons pas cette horrible fièvre se déclarer!... Nous sommes là, toi, le médecin... toi, la science, et tu sais le remède.

VAUCLIN.

Le remède!... Eh! quel remède?... Donne-moi un corps à sauver, je lutterai; mais une âme à l'agonie, où veux-tu que je la prenne? Ce n'est pas à des organes souffrants que j'ai affaire; c'est à une pensée malade qui se dévore elle-même. Donne-lui de l'espoir!... verse-lui du courage! bon!... mais ne me demande pas de guérir avec des potions la folie d'une jeune fille qui meurt de tristesse et d'amour!...

(Il se lève.)

LE MARQUIS.

Mais on ne meurt pas d'amour, Vauclin, tu me l'as dit cent fois!

VAUCLIN**.

Non! mais on meurt de la fièvre, et l'amour la donne!

LE MARQUIS.

Mais faisons quelque chose, au moins... Essayons!... luttons! Nous sommes là à débattre, et le péril augmente!..

BOURGOGNE, entrant.

Monsieur le Marquis... ce jeune homme... M. Marcel Cavalier demande si monsieur le Marquis est visible?

LE MARQUIS.

Lui!

* Vauclin assis *à gauche*, le Marquis *debout*.

** Le Marquis, Vauclin.

VAUCLIN, *à lui-même.*

Ici!

BOURGOGNE.

Et il rappelle à monsieur le Marquis qu'il devait le venir saluer dès son retour!

LE MARQUIS.

Lui!... ce misérable qui l'a tuée! — Qu'il sorte!... qu'il sorte de chez moi!

VAUCLIN, *vivement, l'arrêtant.*

Au contraire!... qu'il reste et qu'il attende.

(*Bourgogne reste au fond et attend.*)

LE MARQUIS.

Es-tu fou?

VAUCLIN, *le ramenant sur le devant de la scène, avec chaleur.*

Es-tu fou toi-même? Mais la voilà peut-être, la guérison que tu demandes! Le voilà, le salut! au moins pour aujourd'hui!...

LE MARQUIS.

Tu veux?...

VAUCLIN.

Je veux!... je veux que Marguerite le voie, ne fût-ce qu'un instant, une seconde, mais quelle le voie.

LE MARQUIS.

Mais pense donc...

VAUCLIN, *sans l'écouter.*

Je ne pense qu'une chose, c'est qu'elle le verra ici... près de toi!... et que sa présence est un démenti aux paroles de Rosalie.

LE MARQUIS.

Mais je ne veux pas lui laisser croire...

VAUCLIN.

Eh! qu'elle croie ce qu'elle voudra, pourvu que je la sauve!

LE MARQUIS.

Pour être forcés de lui avouer demain...

VAUCLIN.

Ah! demain! alors comme alors! Sauvons aujourd'hui!... nous veillerons plus tard à demain!

LE MARQUIS.

Et je ne veux pas, moi.

VAUCLIN, se retournant.— Avec force.

Et je veux, moi! le maître!... Jour de Dieu! celui qui commande au lit du malade, c'est le médecin. — Je suis responsable de sa vie! c'est bien le moins que j'aie la liberté de mes moyens!

LE MARQUIS, résigné.

Soit!

(On entend sonner; musique en sourdine.)

VAUCLIN.

Chut! Elle nous a entendus... Elle appelle!... Va, et si elle peut marcher... eh bien, amène-la! (Le Marquis entre chez Marguerite. — A Bourgogne.) Toi, fais monter ce jeune homme dans quelques minutes...

BOURGOGNE.

Mais j'aimerais mieux que monsieur le Marquis m'ordonnât lui-même...

VAUCLIN.

Mais le Marquis, c'est moi, esclave. (Il le fait reculer jusqu'à la porte.) Marche donc! marche donc! (Il le met dehors. — Se retournant.) Il faut toujours en venir à *la Terreur!*

SCÈNE VIII

VAUCLIN, LE MARQUIS, MARGUERITE.

LE MARQUIS, soutenant Marguerite.

Appuie-toi sur moi, chère enfant.

MARGUERITE.

Ah! que je suis contente de vous voir!

LE MARQUIS.

Chère petite... Tu te sens mieux... n'est-ce pas?

MARGUERITE, faiblement.

Toujours la fièvre!

(Elle traverse pour aller au canapé.)

VAUCLIN, bas au Marquis.

Les yeux!

LE MARQUIS, sans comprendre.

Les yeux! oui, je vois...

VAUCLIN, de même.

Non!... la fenêtre!

LE MARQUIS, avec amertume.

Oh! oui! l'autre. (Haut.) Veux-tu t'asseoir?

MARGUERITE, tombant assise sur le divan. — La musique cesse.

Oui! — Comme vous êtes resté longtemps absent!

LE MARQUIS.

Oui, quelques démarches au sujet d'une affaire dont on est venu me parler.

VAUCLIN *, à Marguerite, avec intention.

Oui... M. Cavalier... Tu sais... ton ami...

MARGUERITE, tressaillant et anxieuse.

Ah!... c'est pour lui?...

VAUCLIN, avec intention.

Oui... oui!

MARGUERITE, anxieuse.

Il était avec vous à Paris?

LE MARQUIS, vivement.

Non pas!...

VAUCLIN, l'arrêtant du regard.

Mais ils doivent se revoir...

MARGUERITE, avec joie.

Ah!...

LE MARQUIS, s'asseyant près d'elle.

Oui!... oui!... nous devons nous revoir!

MARGUERITE.

Alors!... — Mais alors... vous n'êtes donc pas?...

VAUCLIN.

Quoi donc?

MARGUERITE, avec effort.

Vous n'êtes donc pas... fâché... contre lui?

VAUCLIN, regardant le Marquis.

Contre lui... ton oncle?

LE MARQUIS.

Moi?... pourquoi?...

MARGUERITE, se redressant.

Et ce que disait Rosalie n'est donc pas vrai... vous n'avez pas?...

VAUCLIN, avec une fausse ingénuité.

Quoi?

* Vauclin, Marguerite, le Marquis.

MARGUERITE, avec effort.

Vous n'avez pas... repoussé sa demande?...

(Mouvement de Vauclin.)

LE MARQUIS, embarrassé.

Sa demande?

MARGUERITE, le regardant avec angoisse.

Oui?...

VAUCLIN, passant derrière le Marquis, bas.

Mais réponds!... Non!

LE MARQUIS, haut.

Mais non, certainement... non!... je n'ai pas repoussé... au contraire...

MARGUERITE, avec joie.

Ah! vous consentez!... je ne l'ai donc pas rêvé!... Quel bonheur!...

(Elle est prise d'un tremblement nerveux.)

LE MARQUIS, se levant.

Marguerite!...

MARGUERITE, tremblant toujours.

Oh! ce n'est rien!... ce n'est rien!... Cela va se passer... Mais la surprise... tout à coup!... Je suis si faible!... Oh! vous aviez peur de le dire tout de suite... je l'ai compris!... Mais vous aviez bien tort!... la joie!... Oh!... ce n'est rien!... ce n'est rien!...

(Elle fond en larmes.)

LE MARQUIS *, bas à Vauclin.

Où m'as-tu conduit, malheureux? — La voilà maintenant persuadée que je consens à ce mariage!...

VAUCLIN, très-saisi.

Elle est allée plus loin que nous... j'aurais dû le prévoir!...

LE MARQUIS, à demi-voix.

Et la détromper maintenant, impossible...

MARGUERITE, relevant la tête et les regardant, inquiète.

Ah! je me suis trompée... ce n'est pas?...

LE MARQUIS et VAUCLIN, vivement.

Mais si! si! si!... chère enfant!...

VAUCLIN.

Pardieu! Un charmant garçon!

LE MARQUIS.

Une belle position!...

* Vauclin, le Marquis, Marguerite.

VAUCLIN.

Et qui t'aime!...

LE MARQUIS.

Et que tu aimes!...

MARGUERITE, doucement.

Oh! oui!...

VAUCLIN.

Un excellent mari!... excellent...

LE MARQUIS.

Excellent! (A part.) Nous sommes débordés maintenant!

VAUCLIN, bas au Marquis.

Je l'entends!... le voilà!... Préviens-la!...

MARGUERITE.

Qu'est-ce que vous dites?

VAUCLIN *.

Rien!... Je demande au Marquis s'il ne l'attend pas bientôt.

MARGUERITE, vivement.

Il va venir?...

LE MARQUIS.

Oui.

VAUCLIN, bas au Marquis, séparé de lui par Marguerite et guettant l'arrivée de Marcel.

Doucement!... doucement!

LE MARQUIS.

Mais oui, demain peut-être!...

MARGUERITE, chagrine.

Demain?...

VAUCLIN, bas au Marquis.

Il monte!...

LE MARQUIS, haut.

Ou même... aujourd'hui...

MARGUERITE, avec joie.

Aujourd'hui!...

LE MARQUIS, regardant Vauclin.

Il devait venir me saluer à mon retour...

MARGUERITE.

Eh bien, alors?...

VAUCLIN, écoutant et faisant signe au Marquis.

Va!

LE MARQUIS, prêtant l'oreille.

Et je crois... il me semble!...

* Le Marquis, Marguerite, Vauclin.

MARGUERITE, avec joie, écoutant aussi.

Oui!... c'est lui!... le voilà! (Elle retombe sur le canapé. Avec douceur.) Ah! le voilà!

(La porte s'ouvre, on aperçoit Marcel.)

LE MARQUIS, la regardant avec tristesse.

Comme elle l'aime!

SCÈNE IX

Les Mêmes, MARCEL.

MARCEL, entrant tout droit, sans voir Marguerite.

Pardonnez-moi, monsieur le Marquis; mais n'était-il pas convenu?...

VAUCLIN, du geste, au Marquis.

Va donc!...

LE MARQUIS, avec une feinte gaieté.

Ah! vous voilà, monsieur!... arrivez donc! Nous parlions de vous justement!

MARCEL*, surpris.

De moi?...

LE MARQUIS, lui serrant la main, et à demi-voix, rapidement.

Dites comme nous, je vous en prie! (Mouvement de Marcel.) Je vous expliquerai tout!... Votre main seulement, votre main! (Haut.) Ravi de vous voir!... ravi!... Nous avons une pauvre malade ici... vous ne saviez pas cela?

MARCEL, se retournant vers Maguerite.

Mais non!... En vérité!... comment, mademoiselle... vous étiez souffrante?...

MARGUERITE.

Un peu, oui!... mais je vais mieux!

MARCEL.

Mon Dieu!... mais si j'avais su!

LE MARQUIS, lui soufflant.

Vous seriez venu...

MARCEL, surpris.

Je... sans doute... oui... je serais venu!...

LE MARQUIS **.

Mais M. Cavalier était à Nantes!...

MARCEL, après l'avoir regardé.

Oh! oui! oui! j'étais à Nantes! en effet!... Une petite absence...

* Le Marquis, Marcel, Marguerite, Vauclin.

** Marcel, le Marquis, Marguerite, Vauclin.

MARGUERITE.

C'est donc pour cela que je ne vous ai pas vu?

LE MARQUIS.

Je crois bien : il arrive à peine... Vous arrivez, n'est-ce pas?

MARCEL.

Je... mais oui, j'arrive à l'instant!...

MARGUERITE.

Comment, à l'instant? Et mon parrain vous a vu hier?...

VAUCLIN, accoudé sur le canapé, à part.

Elle se souvient!... (Haut.) Moi?... j'ai vu?...

MARGUERITE.

Oh! je me le rappelle bien; vous me l'avez dit tantôt, quand je m'endormais!... Et puisque je n'ai pas rêvé le reste!...

VAUCLIN.

Mais je t'assure!...

MARGUERITE, à Marcel.

Non, non, vous êtes ici depuis hier, monsieur; et vous n'êtes pas venu tout de suite!... vous qui étiez si exact, à Paris, quand j'étais souffrante!

LE MARQUIS *, bas à Vauclin et lui serrant la main.

Il était exact à Paris?

VAUCLIN, bas.

Apparemment!

MARGUERITE, continuant.

Et qui veniez tous les jours savoir de mes nouvelles!...

LE MARQUIS, à Vauclin.

Tous les jours!... Vauclin! nous sommes perdus!

MARGUERITE, à Marcel.

Il y a là quelque chose qui n'est pas clair et que je veux savoir!

MARCEL**, embarrassé.

Mais, mon Dieu, c'est bien simple, et je vous dirai avec ces messieurs... (A Vauclin.) Mais je ne sais que dire! — Aidez-moi. Expliquez-moi, au moins...

MARGUERITE, inquiète et soupçonneuse.

Voyez-vous! vous consultez tout bas...

MARCEL, vivement, descendant.

Oh! non!

(Vauclin, démasqué, reste la main en l'air et la bouche ouverte, et remonte vivement pour cacher son embarras.)

* Marcel, Marguerite, le Marquis, Vauclin.

** Vauclin, Marcel, Marguerite, le Marquis.

LE MARQUIS, de même.

Oh! du tout!

MARGUERITE, soupçonneuse.

On me cache quelque chose... Je veux interroger M. Marcel, moi! Il va me conter cela tandis que vous irez dîner, et que nous serons seuls!...

(Vauclin et le Marquis se regardent d'un air effaré.)

LE MARQUIS, à demi-voix, à Vauclin.

Seuls! Comment, seuls?

MARGUERITE.

Ah! maintenant j'ai bien le droit de causer avec lui, n'est-ce pas?...

LE MARQUIS.

Sans doute, mais...

MARGUERITE, tristement.

Oui, vous avez peur!... J'ai donc raison; il y a donc quelque chose que l'on veut me cacher?...

LE MARQUIS.

Mais non, ne va pas croire...

MARGUERITE, suppliante.

Eh bien, alors, laissez-nous, mon bon oncle!...

VAUCLIN, bas, passant derrière le Marquis.

Mais laisse-les donc!... puisqu'il le faut! (Haut.) Allons, viens dîner: je meurs de faim et toi aussi, et laissons causer ces jeunes gens.

(Il lui prend le bras.)

LE MARQUIS *, hésitant.

Mais...

VAUCLIN, de même.

Que crains-tu? il ne l'aime pas!...

LE MARQUIS.

Cependant...

VAUCLIN, bas au Marquis.

Veux-tu la tuer?

LE MARQUIS, décidé.

Oh!...

VAUCLIN, faisant encore des signes à Marcel.

Allons! viens, viens!

LE MARQUIS, sur un dernier regard de Marguerite.

Nous sommes débordés, Vauclin!... Nous sommes tout à fait débordés!

(Ils sortent.)

* Marcel, Marguerite, le Marquis, Vauclin.

SCÈNE X

MARCEL, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Maintenant que nous voilà seuls, monsieur, vous allez m'expliquer ce petit mensonge; car enfin, c'est un mensonge!...

MARCEL.

Mon Dieu! pardonnez-moi, Marguerite, mais...

(Il prend une chaise et vient s'asseoir près d'elle.)

MARGUERITE*, l'interrompant.

Non! non! je ne pardonne pas si vite! Vous n'étiez pas avant-hier à Nantes; vous étiez ici, et vous n'êtes pas venu une seule fois, et pourtant j'étais bien malade; et ainsi, j'aurais pu mourir...

MARCEL.

Voulez-vous bien ne pas prononcer ce vilain mot!... Est-ce que l'on meurt à votre âge? Vous savez bien que non, puisque nous vous avons déjà sauvée...

MARGUERITE.

A la bonne heure! je vous retrouve. Mais tout cela ne me dit pas pourquoi vous n'êtes pas venu depuis cinq grands jours!... Votre absence m'a laissée dans une inquiétude mortelle; car je devais croire que tout allait bien mal... Ils m'avaient fait sortir si brusquement, vous le rappelez-vous?...

MARCEL.

Oh! je me le rappelle très-bien!...

MARGUERITE.

Puisqu'il n'y avait que de bonnes nouvelles à m'apprendre, vous êtes donc bien coupable, avouez-le, de ne m'avoir pas rassurée tout de suite!...

MARCEL.

Mais, à vrai dire, c'est un peu la faute de M. le Marquis, car, enfin... il ne m'avait pas précisément autorisé à venir pendant son absence...

MARGUERITE.

Mais cela allait tout seul, monsieur, du moment qu'il approuvait tout!

MARCEL, surpris.

Il approuvait tout?...

* Marcel, Marguerite.

MARGUERITE.

Sans doute, puisqu'il nous permettait...

MARCEL.

Quoi donc, chère enfant?

MARGUERITE.

Mais vous le savez bien! Pourquoi me le faire dire?...

MARCEL.

Parce que vous le direz mieux que moi!... Il nous permettait donc de...

MARGUERITE, avec embarras.

Mais de nous... (effleurant le mot) aimer!... (Vivement.) La! êtes-vous bien content de me l'avoir fait dire avant vous?...

MARCEL, saisi, à lui-même, à part.

Elle m'aime!...

MARGUERITE.

Il me semble qu'un mari peut bien venir voir sa femme!

MARCEL.

Un mari!... Ils vous ont dit...

MARGUERITE, gaiement.

Mais tout, monsieur! tout...Vous voyez bien que je sais tout maintenant!... Ah! faites encore du mystère, parce qu'on devait me le cacher...

MARCEL, voulant protester.

Mais non!... mais...

MARGUERITE.

Si!... parce que je suis malade, et en me voyant souffrante, on avait peur que l'émotion ne me fît mal...

MARCEL, à part.

Ah! c'est vrai!... Ah! je comprends!...

MARGUERITE.

Mais au contraire, mon ami, c'est depuis ce moment-là seulement que je renais! Et tenez, regardez-moi; n'est-ce pas que je n'ai plus le même visage et que tout en moi respire le bonheur et la vie?... Ma vie, à laquelle je ne tenais guère, et que je ne veux plus perdre aujourd'hui, parce que je sens qu'elle n'est pas à moi toute seule, mais à nous deux, et à vous, mon ami, encore plus qu'à moi!...

MARCEL.

Marguerite! mon enfant!...

MARGUERITE.

Oh! ne prenez pas garde!... Je m'attendais si peu, je croyais tout perdu! et se voir tout à tout à coup si heureuse!... Ah! je suis si heureuse!...

MARCEL, à lui-même, tout ému.

Pauvre enfant! Ils ont été forcés de la tromper!... mais je ne dois pas lui laisser croire!... Marguerite, écoutez-moi...

MARGUERITE.

Ah! laissez-moi pleurer! ce sont de bonnes larmes, celles-là! pas comme celles que je versais hier.

MARCEL.

Vous pleuriez hier?

MARGUERITE.

Vous le demandez? Ah! c'est que vous ne pleurez pas, vous?... Les hommes sont forts! mais moi, je ne suis pas forte!

MARCEL.

Hélas! oui... pauvre enfant! (A lui-même.) Je ne sais comment m'y prendre... (Haut.) Et pourtant, Marguerite, tout cela pouvait tourner autrement... car enfin si je ne vous avais pas aimée?...

MARGUERITE, avec assurance.

Vous!... Oh! c'était impossible.

MARCEL.

C'est vrai! Mais enfin, toute charmante que vous êtes, je pouvais avoir pour vous l'affection d'un excellent ami...

MARGUERITE.

Oui...

MARCEL.

Et d'un frère!

MARGUERITE.

Oui!

MARCEL.

Et rien de plus!

MARGUERITE.

Oh! que non! ce n'était pas assez!

MARCEL.

C'est vrai! Mais si... Je suppose, n'est-ce pas?... si j'avais aimé une autre femme?

MARGUERITE, avec confiance.

Non! non! non! vous deviez m'aimer, je devais vous aimer, et rien ne pouvait l'empêcher : c'est écrit dans le ciel ces choses-là.

MARCEL.

Dans le ciel!

MARGUERITE, tristement.

Mais!... ce qui pouvait arriver, c'est qu'on nous défendît cet amour, et que l'on refusât de nous marier ensemble...

MARCEL.

Précisément!... Eh bien?

MARGUERITE.

Eh bien! j'ai à peine la force de supporter mon bonheur, mon ami, je vous laisse à penser si j'aurais eu celle de supporter mon chagrin.

MARCEL, ému, lui serrant la main.

Eh bien, oui! c'est vrai! vous avez raison... oui... tout va bien! Et vous êtes heureuse?

MARGUERITE.

Et vous?...

MARCEL.

Et moi aussi, très-heureux!...

MARGUERITE, lui faisant place sur le canapé.

Venez ici! — là, tout près... et dites-moi une chose...

MARCEL, s'asseyant sur le canapé.

Laquelle?

MARGUERITE.

Dites-moi franchement... mais bien franchement!...

MARCEL.

Oui!

MARGUERITE.

Depuis quand vous m'aimez?

MARCEL.

Depuis quand?

MARGUERITE.

Oui! regardez-moi bien en face pour me répondre...

MARCEL, à lui-même, après l'avoir regardée.

Depuis quand?

MARGUERITE.

Oh! vous êtes obligé de chercher cela!... Moi, je vous dirai tout de suite le jour où j'ai senti pour la première fois...

MARCEL, vivement.

Vraiment? et c'est?...

MARGUERITE.

C'est le jour de l'automne dernier où vous êtes venu nous voir à midi!

MARCEL.

Un dimanche!

MARGUERITE.

Vous rappelez-vous ce beau soleil? C'était ma première sortie et j'étais encore en deuil... nous sommes allés nous promener, et vous me donniez le bras, et comme j'étais triste, vous me disiez de bonnes... bonnes paroles... Ah! qui m'allaient droit au cœur, et que j'entends encore... Vous rappelez-vous ce que vous me disiez?

MARCEL.

Ah! je crois bien! Oui, chère Marguerite, oui! je vous disais!...

MARGUERITE.

Quoi?

MARCEL, avec une conviction qui va croissante.

Que je ne savais rien de bon et de charmant comme vous!

MARGUERITE.

Et puis?

MARCEL, de même.

Et que vous êtes belle et adorable!

MARGUERITE.

Ah! non! — Adorable! — Vous ne m'avez jamais dit cela!

MARCEL, étonné.

Vraiment! je n'ai jamais dit...

MARGUERITE.

Mais vous le pensiez peut-être.

MARCEL, avec chaleur.

Certes!

MARGUERITE.

Je vous laisse dire; car, enfin, c'est la première fois que je vous entends parler ainsi!

MARCEL.

La première fois?

MARGUERITE.

Oui, car j'ai été obligée de deviner que vous m'aimiez.

MARCEL, vivement.

Mais vous l'avez deviné.

MARGUERITE.

Oh! je le savais avant vous! Ce soin de venir tous les jours, à l'heure où j'étais visible...

MARCEL.

Oui!

MARGUERITE.

Cette attention à m'apporter tout ce qui pouvait me charmer... un livre, une fleur!

MARCEL.

Oui !

MARGUERITE.

Oh ! je voyais bien que tout cela était sincère et vrai !

MARCEL, avec chaleur.

Et aujourd'hui, c'est encore plus vrai que jamais !

MARGUERITE, naïvement, se levant.

Ah ! que je suis heureuse de ce que vous dites là ! et que nous avons bien fait de nous aimer !

MARCEL *.

Et où trouverais-je un cœur meilleur, chère enfant ! une âme plus belle et plus pure que la vôtre ?...

MARGUERITE.

Ah ! parlez ! parlez encore, je suis si heureuse de vous entendre !

MARCEL.

Et tenez, Marguerite ! car vous avez raison, il est de ces choses que je ne vous ai pas dites ! Quand je vous quittais, je rentrais chez moi tout ému, tout nouveau, tout autre, enfin... Votre souvenir me fortifiait contre les chagrins, les déceptions, les amertumes de la vie... je voyais mille choses à dégoûter de ce monde, et mon cœur me criait : « Oui ; mais il n'y a pas que cela ; il y a aussi Marguerite !... » Enfin, je souffrais, j'étais déçu... trompé dans un désir légitime, j'étais malheureux... et le souvenir de votre courage, à vous que j'avais vue souffrir si chrétiennement, arrêtait le blasphème sur mes lèvres ! Vous étiez mon ange gardien ! j'invoquais votre aide ! et je ne pouvais prononcer le nom sacré de ma mère sans ajouter tout aussitôt : « Et Marguerite ! »

MARGUERITE, assise à gauche.

Ah ! parlez, parlez toujours !

MARCEL, avec passion.

Et je ne vous aimerais pas, moi ? Mais je serais donc aveugle, ingrat et sans cœur ? — Oui, notre union est écrite au ciel, Marguerite... On vous a mise sur terre pour veiller à mes côtés et me défendre contre moi-même... Et aujourd'hui que je vous retrouve, belle, pure, angélique, adorable, je vous reconnais... et je tombe à vos pieds, en vous jurant que vous êtes à moi... que je suis à vous, pour cette vie, pour l'autre, pour toujours !... et que je vous aime !... et que je t'aime !

* Marguerite, Marcel.

MARGUERITE, très-émue.

Enfin, vous l'avez dit...

(L'émotion est plus forte qu'elle et elle s'évanouit.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARGUERITE, LE MARQUIS, MARCEL.

LE MARQUIS, entré par la droite au fond*.

Ah ! mousieur, je vous croyais un galant homme !

MARCEL, troublé encore, se relevant et lui cachant Marguerite, sans voir lui-même qu'elle est évanouie.

Quoi? qu'y a-t-il ? que me voulez-vous ? (Apercevant le Marquis.) Ah !... ah ! mon Dieu ? j'ai cru que c'était vrai !

LE MARQUIS, sans voir Marguerie évanouie.

Vous n'avez plus rien à faire ici, monsieur... laissez-moi la ranimer, et ne remettez plus les pieds chez moi...

MARCEL.

Chez vous !... chez vous !... Et qui donc m'a forcé d'y venir chez vous ?... Qui donc m'a pris par la main, tout à l'heure encore, pour me jeter aux pieds de cette enfant ? — Qui ? — c'est vous !

LE MARQUIS.

Monsieur !

MARCEL.

Et vous voulez que je l'écoute me parler de son amour, que je lui réponde, et que ce cœur glacé ne batte pas plus vite que le vôtre... Eh bien, oui, je l'aime !... et c'est vous qui l'avez voulu ! je l'aime maintenant, c'est là... arrachez-le donc !

(Il passe à droite.)

LE MARQUIS, apercevant Marguerite évanouie.

Evanouie !... (Il sonne.) Vite quelqu'un !...

MARCEL, l'apercevant de même et voulant courir à elle.

Marguerite !

LE MARQUIS, lui barrant le chemin.

Je vous ordonne, monsieur, je vous ordonne de sortir de chez moi !

MARCEL, reculant.

Oui, je sortirai ! oui !... Mais vous ne chasserez pas l'amour de mon cœur comme vous me chassez de votre maison !

(Il sort.)

* Marguerite, Marcel, le Marquis.

SCÈNE XII

LE MARQUIS, puis ROSALIE.

LE MARQUIS.

Ah! malédiction sur le jour où tu as paru chez moi, toi! (A Marguerite.) Marguerite, mon enfant! (Apercevant Rosalie qui entre.) Ah! au nom du ciel, veillez sur elle!... tandis que je chercherai le docteur... Vauclin! (Il sort et crie dans la coulisse.) Vauclin!... Vauclin!...

SCÈNE XIII

ROSALIE, MARGUERITE.

ROSALIE.

Pauvre mignonne!—Voyez dans quel état ils la mettent avec leurs finesses!

MARGUERITE, revenant à elle.

Madame!... Marcel... où êtes-vous?...

ROSALIE.

Il est parti!

MARGUERITE, repoussant sa main.

Parti! Voulez-vous encore me tromper, madame?

ROSALIE.

Moi?

MARGUERITE.

Oui! Une fois déjà vous m'avez menti... mon parrain me l'a dit!...

ROSALIE, exaspérée.

J'ai menti!... j'ai menti... Ce monstre a osé vous dire que j'étais capable de mentir... quand c'est eux qui s'entendent pour vous tromper et pour vous faire croire à un amour qui n'est qu'une comédie!

MARGUERITE.

Une comédie!... l'amour de Marcel!

ROSALIE.

Mais c'est un jeu concerté entre eux... pour vous donner satisfaction comme aux enfants malades. — Eh bien, moi, ça me révolte, ces choses-là! Pour qui donc est-ce qu'ils vous prennent? pour une fille sans religion, donc, qui n'est pas capable

d'offrir à Dieu ses petits chagrins... comme moi, qui depuis trente ans n'ai jamais pu épouser une seule de mes inclinations et qui lui offre tout cela en masse. Mais il faut ça, ma fille... c'est une mortification ! il faut ça pour le bien de l'âme !

MARGUERITE.

Marcel ne m'aime pas !... lui que j'entends encore !... lui qui vient à l'instant !...

ROSALIE.

Mais par charité, par pitié !...

MARGUERITE, avec un cri de douleur.

Par pitié !... Assez ! assez !... madame ! Laissez-moi !...

ROSALIE.

Oui, oui ! c'est fini !... Ce n'est rien !... Pauvre mignonne ! la mettre dans cet état !... (Montrant le poing au docteur dans le vide.) Oh ! le païen ! J'ai menti ! Ah ! si je le trouve !... Mais c'est toi qui mens, monstre d'homme ! mais c'est vous tous ! tous !... qui mentez pour nous tromper ! mais qui ne me tromperez jamais, moi, jamais ! jamais !...

(Elle sort magnifiquement.)

SCÈNE XIV

MARGUERITE, puis MARCEL.

(Demi-nuit.)

MARGUERITE, seule.

Sa pitié ! rien que sa pitié ! Et tout ce qu'il disait là, tout à l'heure, à mes pieds... comédie ! Oui, je me rappelle ! cet air embarrassé ! — « Et si je ne vous aimais pas ? Et si j'en aimais une autre ? » Et je n'ai pas compris ! Ah ! folle ! C'était clair, pourtant ! Il ne pense pas à moi et il me faisait l'aumône d'un semblant d'amour... Ah ! je suis maudite ! maudite comme ma mère ! Pourquoi suis-je venue dans cette maison ? C'est une maison de malheur ! Ma poitrine... là et là (elle porte la main à sa tête), c'est du feu !... De l'air ! de l'air ! J'étouffe !... La fenêtre ! (Elle court à la fenêtre pour l'ouvrir.) Non, non, on m'a dit que le froid me tuerait. (Poussant un cri et l'ouvrant.) Eh bien ! qu'il me tue donc, ce sera fini, au moins ! (Musique. — La fenêtre est ouverte ; on voit le perron couvert de neige ; la neige tombe. Marguerite arrache ses vêtements de manière à rester les bras, le cou et l'épaule nus, et court au fond : le froid la saisit ; elle chancelle et s'appuie contre le montant de la porte en claquant

des dents.) Viens donc, maintenant ! viens donc, je te ferai pitié !...

MARCEL, dehors, poussant un cri.

Ah !... Marguerite ! Marguerite ! (Il entre par le perron.) Ah ! malheureuse enfant !

(Il veut la prendre dans ses bras.)

MARGUERITE, reculant.

Laissez-moi ! laissez-moi !

(Elle s'accroche à la grille ; Marcel l'arrache, l'enlève et la ramène sur le théâtre. Au même instant tout le monde arrive avec des lumières.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, LE MARQUIS, VAUCLIN, FROMENTEL, LE DUC, BOURGOGNE.

LE MARQUIS, effrayé, recevant Marguerite qui chancelle.

Marguerite !

VAUCLIN.

La fenêtre !

(Marcel court fermer la fenêtre. On roule le fauteuil, et malgré sa résistance, on enveloppe Marguerite dans la couverture de voyage du Marquis.)

MARGUERITE, grelottant.

Non ! laissez-moi ! Je veux mourir !

(Silence.)

LE MARQUIS.

Vauclin, tu la sauveras !

VAUCLIN, qui tient la main de Marguerite, secouant la tête avec doute.

Peut-être !

(La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Même décor. — Une lampe allumée sur la cheminée. — Le fauteuil est à la même place et Fromentel y est endormi. — En avant de la cheminée, une petite table et une chaise. — Vauclin, assis, écrit, au lever du rideau. — Le Marquis est étendu et dort sur le canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, VAUCLIN, FROMENTEL.

VAUCLIN, à demi-voix.

Fromentel!

FROMENTEL, réveillé.

Eh!... quoi?

VAUCLIN.

Éteignez la lampe... voici le jour.

FROMENTEL, se levant.

Hou! qu'on est mal à l'aise. (Il éteint la lampe.) Ahi! le bras!... Allons! qu'est-ce que c'est que cette douleur-là?

VAUCLIN.

C'est un rhumatisme.

FROMENTEL, grommelant.

Oui, de mon temps, il n'y en avait pas, des rhumatismes... (Il retombe et se rendort peu à peu.) Quand je pense que j'étais debout tous les jours à cinq heures du matin pour réveiller mes commis! Mais il faisait si bon, en ce temps-là, à cinq heures du matin! Un soleil! ...Tandis qu'aujourd'hui c'est un gueux de soleil qui n'est plus bon à rien!... Il est trop vieux! il est échiné!... (La pendule ronfle et sonne. — Réveillé en sursaut.) Hein! quoi? qu'est-ce que c'est?

VAUCLIN.

Rien! la demie qui sonne.

FROMENTEL.

S'il est permis d'avoir un organe pareil!

VAUCLIN.

Chut! je crois que Marguerite a soupiré! (Il traverse et va écouter à la porte de la chambre à droite. A lui-même.) Non, elle dort toujours! (Il redescend.) Allons! allons! la nuit a été rude; mais la crise est

bonne... Ce qui pouvait la tuer l'a sauvée. Tout va bien! (Se frottant les mains.) Tout va bien!

(Le Marquis soupire dans son fauteuil.)

FROMENTEL, grelottant.

Brou! il ne dort pas mieux que moi, le Marquis!

VAUCLIN.

Il a voulu veiller!... comme ce jeune homme qui refusait de s'éloigner, et à qui j'ai dû donner ma chambre là-haut... Pauvre garçon!... il est arrivé à temps, celui-là!...

(Il passe à la cheminée.)

FROMENTEL.

Oh! mon Dieu! sans vous, le Marquis l'aurait mis tout de même à la porte...

VAUCLIN, à lui-même, jetant un coup d'œil au Marquis à la dérobée.

Oui, certainement!

FROMENTEL, s'accoudant dans le fauteuil pour se rendormir.

Au risque de me faire conspuer, je les marierais tout de suite, moi, ces pauvres enfants!

VAUCLIN.

Il a raison!... aussi bien ils s'aiment!

FROMENTEL, enfoncé dans son fauteuil.

Ça, c'est secondaire, ça; — c'est le côté poétique... ça... Mais au point de vue du solide... qu'est-ce qu'on lui reproche à ce jeune homme? Ce n'est pas comme mon galopin de fils. Je comprends qu'on n'en soit pas fou de celui-là; tandis que l'autre, il a tout pour lui!... Une bonne place... de bons appointements!... C'est donc par entêtement qu'on le repousse?

VAUCLIN.

C'est vrai, par entêtement!

FROMENTEL.

Par égoïsme!

VAUCLIN.

De l'égoïsme, c'est vrai!... (Étonné.) Vous n'avez jamais parlé si sagement, Fromentel.

FROMENTEL, sans bouger.

C'est que j'enrage!... Une satanée histoire qui, depuis deux jours, bouleverse toutes mes habitudes! qui m'empêche de dormir, qui m'empêche de dîner!... C'est assommant!...

(Il se renfonce dans son fauteuil et se rendort.)

VAUCLIN, en redescendant.

Ah! bon! (A lui-même.) Et pourtant, il a dit la vérité... c'est de

l'égoïsme ! Oui, voilà le mot que ma conscience me répète depuis hier. Allons, docteur, tranchons dans le vif !... Trancher ! non... la ruse vaudrait mieux. (S'approchant du Marquis endormi et le regardant.) Car je te devine, toi, et je sais bien pourquoi tu es si hostile à ce mariage... (Résolûment.) Mais je t'y ferai consentir ou j'y perdrai mon nom ! Débarrassons-nous d'abord du Fromentel !... (Il frappe sur le dossier de Fromentel.) Fromentel !

FROMENTEL, réveillé en sursaut.

Hé !

VAUCLIN.

Courez chez Lecolonec, le pharmacien de la Grande-Rue.

FROMENTEL.

Si loin !...

VAUCLIN, lui donnant le papier qu'il a écrit au lever du rideau.

Et rapportez-moi ceci vite... avec de la glace !

FROMENTEL.

De la glace ?...

VAUCLIN.

Oui, vite, vite !...

FROMENTEL.

Brouh !... Eh bien, ça va me réveiller, tenez, cela ! Cristi, de la glace !

(Il sort en grelottant.)

SCÈNE II

VAUCLIN, LE MARQUIS.

VAUCLIN.

A nous deux maintenant ! (Appelant.) Laroche !

LE MARQUIS.

Hé ! quoi ?... (Vivement.) Marguerite est plus mal ?

VAUCLIN.

Toujours dans le même état !... Voici le jour.

LE MARQUIS *.

Je me suis endormi !... Ah ! nature !... Moi qui ai tant de fois veillé pour mon plaisir !

VAUCLIN. (Fausse sortie.)

Reste là pendant mon absence, j'ai deux mots à dire à ce jeune homme.

* Le Marquis, Vauclin.

LE MARQUIS, tressaillant.

Ce jeune homme?

VAUCLIN, tranquillement.

Oui... Marcel, qui est chez moi.

LE MARQUIS.

Tu as donné asile à ce...?

VAUCLIN, de même.

Pourquoi pas? L'homme qui a sauvé ta nièce avait bien le droit de veiller sous le même toit qu'elle!

LE MARQUIS.

Eh! quelle reconnaissance lui dois-je, à cet homme? Il l'a arrachée de cette fenêtre, c'est vrai! Mais n'est-ce pas son fatal amour qui l'y avait poussée!

VAUCLIN,

Es-tu bien sûr que ce soit son amour pour elle, et que ce ne soit pas notre haine pour lui?

LE MARQUIS.

Notre haine?

VAUCLIN, le regardant fixement.

Ou ton égoïsme, si tu l'aimes mieux!

LE MARQUIS.

Moi?

VAUCLIN.

A moins que tu ne l'appelles dévouement, ce premier mouvement de ton orgueil qui écarte le sauveur, au risque de tuer la malade, et qui l'abandonne aux soins d'une Rosalie, tout au plus capable de la pousser au désespoir!

LE MARQUIS.

Vauclin!...

VAUCLIN.

Mais ce manant ose aimer ta nièce! Cela crie vengeance, n'est-ce pas? Périsse la pauvre enfant! et sauvons l'honneur du Marquisat!... Ou plutôt, car voici la vérité, jouons le salut de ta nièce sur un coup de dé; pourvu qu'il disparaisse à jamais cet être importun, cet ennemi... (A voix basse, mais avec intention.) Ce rival!...

LE MARQUIS.

Ce rival...?

VAUCLIN.

J'ai dit *rival* et je le répète! Et si ton cœur, honteux de ce qu'il éprouve, n'a pas encore osé te l'avouer, eh bien, c'est moi qui te l'apprends! Oui, ton rival!... car ce n'est plus le

roturier, ce n'est plus l'homme hostile à tes convictions que tu veux éconduire, c'est l'amoureux préféré... qui ruine à jamais ce rêve que tu caressais à ton retour, d'une maison rajeunie, d'une famille nouvelle, d'une femme belle... charmante !...

LE MARQUIS.

Vauclin !

VAUCLIN, lui saisissant la main.

Tu cries ! — J'ai touché la plaie !...

LE MARQUIS, avec force.

Ah ! tu mens !... et jamais...

VAUCLIN.

Jamais ?... jure-le donc !

LE MARQUIS, avec douleur.

Ah ! Vauclin, que tu me fais de mal !...

VAUCLIN, avec cœur.

Jamais trop, si je te guéris !

LE MARQUIS, se redressant.

Ah ! c'est fait, et tu ne me verras pas rougir deux fois de ma folie !...

VAUCLIN.

Folie, tu as bien raison !... La nature a fait une affection pour tous les âges, et à qui n'a plus droit aux passions de l'amant, il reste l'amour du père.

LE MARQUIS.

Hélas ! je n'ai pas de famille, Vauclin !... Et je n'ai pas d'enfants.

VAUCLIN.

Tu as une fille ! Aime-la et tu ne seras pas ridicule, car cet amour-là sera toujours de saison !...

LE MARQUIS, avec amertume.

Ah ! sans doute, oui ; aimons-la comme un père peut aimer safille, et entourons-la de soins et de tendresse, pour qu'un autre plus jeune vienne un jour ou l'autre l'arracher à nos bras !...

VAUCLIN.

Mais l'horrible serait qu'elle y restât, dans nos bras !... et je m'accuse de l'avoir espéré un instant... Quoi ! tu ne comprends pas encore que nous sommes deux enfants, deux fous, deux maniaques... que depuis huit jours nous cherchons, par de petits moyens puérils et ridicules, à arrêter ce qui ne s'arrête pas ! la jeunesse ! Et nous croyons lui opposer une barrière de nos ruines !... et quand elle nous bouleverse nous et nos platras et fait tout voler en poussière... cela nous étonne... Vieilles bêtes !

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, nous avons fait...

VAUCLIN.

Nous avons fait sottise sur sottise! (Avec intention.) Et si un malheur arrivait...

LE MARQUIS, effrayé.

Un malheur!... Il y a donc danger? Et tu désespères... toi! Mais il faut voir d'autres médecins!... Il faut consulter!...

VAUCLIN.

Et qui?... Des praticiens de campagne comme moi... que tout cela déroute! Ah! si j'avais là, du moins (montrant la lettre), celui qui l'a déjà sauvée une fois... et qui m'écrit : « Si le péril augmente... appelez-moi!... »

LE MARQUIS.

Eh bien, qu'on l'appelle... et qu'il vienne!

VAUCLIN.

De Paris?...

LE MARQUIS, courant à son secrétaire.

Pourquoi pas?... J'écris!

VAUCLIN.

Eh! ta lettre arrivera dans deux jours! (Avec intention.) Seulement par le télégraphe électrique il serait prévenu avant midi;... mais pour venir?

LE MARQUIS, écrivant.

Eh bien! il a le chemin de fer!

VAUCLIN.

Jusqu'à Rennes, oui!... en quelques heures; mais de Rennes à Quimperlé par la voiture, un jour entier...

LE MARQUIS.

Un jour; mais avec des chevaux à moi!... Trois, quatre chevaux!...

VAUCLIN.

Trop tard!

LE MARQUIS.

Mais ce n'est pas possible!... il y a d'autres voies! un chemin de fer quelque part!.. Nantes!

VAUCLIN.

Eh! quarante lieues de voiture, un jour encore!...

LE MARQUIS.

Mais ailleurs?

VAUCLIN.

Rien!

LE MARQUIS.

Rien!... Rien!... Mais nous sommes donc dans un désert!... Mais partout, il y a des chemins qui dévorent la distance, le temps, et ici... (Avec désespoir.) Eh! non, il n'y en a pas, puisqu'ils voulaient le faire! et j'ai maudit leur projet, et je triomphais hier encore de le voir ajourné. Triomphe donc maintenant d'être au bout du monde!... On ne peut pas voler à ton aide!... Triomphe, imbécile!... d'avoir sauvé ta maison; tu ne peux pas sauver ton enfant!...

(Il tombe accablé sur le canapé.)

VAUCLIN.

Ne t'accuse pas!... ce ne serait encore qu'un projet!

LE MARQUIS, désespéré.

Ah! ma maison, la ville, tout en poussière, Vauclin! Tout au vent! pourvu que je la sauve!... et je fais serment de porter le premier coup à ces murs sacrés, et de lui faire large place à ce progrès qui peut avoir tous les vices, mais qui fait tout pardonner, quand il vole plus vite que nous au secours de ceux qui souffrent!

VAUCLIN, à part, triomphant.

Eh! allons donc! (Haut.) Tu le comprends enfin, que l'œuvre de ce jeune homme n'est pas erreur ni folie!... et qu'elle a sa grandeur et sa noblesse!...

LE MARQUIS.

Eh! qu'importe que je le comprenne!

VAUCLIN.

Oh! beaucoup... il importe beaucoup, je te le jure... car enfin, là où la science nous fait défaut, on peut trouver encore un auxiliaire aussi puissant, plus puissant peut-être... (Mouvement du marquis.) Oui!... une réaction violente!... une secousse!... une grande joie, par exemple...

LE MARQUIS, vivement, debout.

Ah! dis... parle!... Que faire?

VAUCLIN.

Es-tu capable?...

LE MARQUIS.

Oh! de tout, pour la sauver!

VAUCLIN, vivement.

Et tu foulerais aux pieds tes préjugés?...

LE MARQUIS.

Eh! qu'est-ce que tout cela! Il n'y a plus qu'*Elle*, Vauclin, il n'y a plus qu'*Elle*.

VAUCLIN, avec élan.

Eh bien, sauvons-la donc, cette enfant, et pour cela, achève

de plein gré ce que nous avons commencé par force! Mets dans sa main celle de Marcel, en lui criant: « Voici ton mari !... »

LE MARQUIS, saisi.

Que j'aille chercher moi-même !... Ah! tu ne peux pas te méprendre, n'est-ce pas, sur ce sentiment?...

VAUCLIN, vivement.

Oui! un roturier!... mais un roturier de génie!

LE MARQUIS.

Mais je l'ai chassé de chez moi!

VAUCLIN.

C'est bien pour cela qu'il faut l'y ramener toi-même.

LE MARQUIS.

Ah! Vauclin, ce que tu me demandes est plus que du courage!...

VAUCLIN.

Eh! te le demanderais-je... si ce n'était de l'héroïsme? Et prouve-le donc une bonne fois par le sacrifice de ton orgueil, que ce cœur dont tu parlais est encore vivace et qu'il a conservé cette chaleur, cet élan, qui fait dire d'un homme à tous les âges : « Il est jeune encore, puisqu'il est encore capable de dévouement!... »

LE MARQUIS.

C'est vrai!.... ah!... c'est vrai!... Mais mon père, si fier, si implacable dans ses convictions... accepter pour un des nôtres le petit-fils de notre intendant! Ah! jamais il ne consentira... jamais... Vauclin, jamais.

VAUCLIN.

Qui sait? Combats du moins sa résistance.

LE MARQUIS.

Et comment?

VAUCLIN.

Persuade-le, touche-le.

LE MARQUIS.

Mais?

VAUCLIN.

Et triomphe de lui comme de toi!

LE MARQUIS.

Mon Dieu! si j'espérais!... Mais moi qui suis devant lui comme un enfant, moi qui tremble!

VAUCLIN, ouvrant la porte du Duc.

Allons, la porte est ouverte!

LE MARQUIS, après une dernière hésitation.

Non, jamais... je ne... Eh bien! oui, après tout, oui, je le

tenterai!... Oui, de par Dieu! j'aurai ce courage!... et fasse le ciel que nous sauvions l'enfant, Vauclin!... Ils seront heureux par moi... et en les regardant, nous aurons vingt ans de moins, mon vieil ami!

VAUCLIN.

Eh! à la bonne heure!... et tu es décidé, quoi qu'il arrive?

LE MARQUIS.

Ah! quoi qu'il arrive... à tout dire et à tout faire!...

VAUCLIN, avec chaleur.

Eh bien! pardonne-moi!... je t'ai trompé!... J'ai sauvé Marguerite et je te réponds d'elle!

LE MARQUIS.

Sauvée!... (Il est suffoqué par les larmes.) Ah! Vauclin!... (Se jetant dans ses bras.) Merci, merci!... Moi aussi tu m'as sauvé... et je te réponds de moi.

VAUCLIN.

Allons, courage!

LE MARQUIS, lui serrant les mains en riant et pleurant.

Eh! vivent les *Ganaches!* mon vieux Vauclin!... Vivent les *Ganaches!* Nous pourrons regarder fièrement ces jeunes gens qui nous raillent de nos faiblesses et leur crier: « *Ganaches*... oui, *Ganaches!*... d'accord! mais que l'un de vous en fasse autant! »

(Il s'élance chez le Duc.)

SCÈNE III

VAUCLIN, FROMENTEL.

VAUCLIN, seul, suivant des yeux le Marquis.

Il va chez le Duc!... il entre... Ah! brave cœur!...

FROMENTEL, rentrant, sa robe de chambre retroussée, frissonnant et tenant de la glace dans une serviette.

Voilà!... voilà... voilà la glace!

VAUCLIN, indifférent et regardant toujours la porte ouverte du Duc.

Bon!... bien!

FROMENTEL, de même.

Les potions seront prêtes dans un quart d'heure.

VAUCLIN, de même.

C'est bien; mettez là...

FROMENTEL.

La glace, où ça?

VAUCLIN, sans l'écouter, préoccupé, regardant toujours la porte du Duc.

Eh bien! où vous voudrez!... Sur la cheminée!... devant le feu!...

FROMENTEL, stupéfait.

La glace!

VAUCLIN, allant et venant sans l'écouter.

Eh! mon Dieu! jetez-la! qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?

FROMENTEL.

C'était bien la peine de me faire geler!...

(Il court à la cheminée.)

VAUCLIN, agité, descendant.

Il a raison!... un roturier, un homme de rien, passe; mais le petit-fils de leur intendant!... Faire consentir le Duc... Et le Marquis, si humble devant ses volontés... S'il faiblit, tout est perdu!... Si j'osais!... non! je gâterais tout, moi!... Il faudrait lui dépêcher quelqu'un qui eût le droit... (Donnant des coups de poing dans le vide.) de... de... Qui eût l'autorité! qui lui parlât au nom de!... au nom des!... (Poussant un cri.) Ah! j'y suis!... Son directeur!... l'abbé!... Fromentel, où loge l'abbé?

FROMENTEL *.

L'abbé?... Est-ce que la malade?...

VAUCLIN.

Mais non! répondez donc, mordieu!... Où loge l'abbé?

FROMENTEL.

Ma foi! je n'en sais rien!... mais je viens de le voir entrer dans l'église!...

VAUCLIN, saisi.

Dans l'église?

FROMENTEL.

Oui!

VAUCLIN, hésitant, très-agité.

Dans l'église!... saprebleu!... un homme que j'ai traité!... Je vais être obligé de commencer par des excuses!... Encore si ce n'était pas dans l'église!... (A Fromentel.) Vous dites qu'il sortait de l'église?

FROMENTEL.

Non, il entrait! Il ne sortait pas, puisqu'il entrait!...

VAUCLIN.

Il entrait!... Je suis perdu! il ne me lâchera plus!... Ce ne sont plus des excuses! c'est une pénitence!... Oh! non! non! D'ailleurs, je n'ai pas mon chapeau!... je ne peux pas...

FROMENTEL.

Votre chapeau, le voilà! c'est moi qui l'avais pris.

VAUCLIN, prenant le chapeau.

Ah! oui, tiens! c'est juste... le voilà.

* Fromentel, Vauclin.

FROMENTEL.

Vous sortez?

VAUCLIN, sans bouger.

Je sors!... oui!... (Résolûment.) Je sors!

FROMENTEL, se chauffant toujours.

Dites donc, vous reviendrez bientôt, vous n'allez pas au diable?...

VAUCLIN.

Non, je vais à Dieu.

(Il sort.)

SCÈNE IV

FROMENTEL, se chauffant.

Il ne viendra pas du tout!... Je suis sûr qu'il est allé faire un somme!... Quel froid! Il ne chauffe pas, ce feu... Je ne sais pas avec quoi ils font le feu maintenant! — Et ce gredin d'Urbain, qui depuis hier soir... (A Bourgogne, qui entre.) Ah! Mon fils est-il rentré?

BOURGOGNE.

Oui, monsieur! — On le monte.

FROMENTEL.

On le monte?

BOURGOGNE.

Il a soupé avec M. de Valcreuse!... Il est dans un état...

FROMENTEL.

Fils dénaturé!... parricide!... polisson!

(On sonne.)

BOURGOGNE.

Chut! monsieur, on sonne chez mademoiselle.

(Il va à la porte de la chambre.)

FROMENTEL, sans l'écouter.

Non, ce n'est pas mon fils!... Ce n'est pas possible!... Il y a quelque chose là-dessous qu'on ne saura jamais!...

(Marcel entre avec précaution et reste au fond en voyant Fromentel.)

BOURGOGNE.

Monsieur, mademoiselle est réveillée!

FROMENTEL, prenant la glace et la secouant avec menace.

Elle est réveillée!... Eh bien, je vais le réveiller aussi, moi!... avec ça dans son lit!...

(Il sort en emportant la glace.)

SCÈNE V

BOURGOGNE, MARCEL.

MARCEL.

Bourgogne!

BOURGOGNE.

Monsieur!

MARCEL.

Je t'en supplie, je t'en conjure, Bourgogne!... mon bon Bourgogne!... Laisse-moi la voir!

BOURGOGNE.

Non!... non!... monsieur, pas cela!...

MARCEL.

Un instant!... un mot! rien qu'un mot! Je ne lui parlerai pas!... Tiens... un regard seulement!... Laisse-moi!...

BOURGOGNE.

Non, monsieur; je ne connais que ma consigne!... On n'entre pas!... vous, surtout.

MARCEL, résolûment.

Eh bien, j'entrerai malgré toi!

BOURGOGNE.

J'appelle M. le Marquis.

MARCEL.

Eh! appelle-le-ton Marquis! et dis, lui de mefermer sa porte, s'il l'ose.

BOURGOGNE.

Monsieur!

MARCEL.

Je veux la voir!

BOURGOGNE, devant la porte.

Vous me tuerez, monsieur, mais vous ne passerez pas!

SCÈNE VI

Les Mêmes, MARGUERITE.

MARGUERITE, doucement, en écartant Bourgogne.

Et si je veux le voir, moi, mon bon Bourgogne!

MARCEL.

Marguerite!

MARGUERITE.

Laisse-nous!... va!...

BOURGOGNE.

Mademoiselle!...

MARGUERITE.

Laisse-nous!

(Bourgogne sort.)

SCÈNE VII

MARGUERITE, MARCEL.

MARCEL*, revenant à Marguerite.

Vivante!... sauvée! Ah! ma chère Marguerite!

MARGUERITE, l'arrêtant du regard.

Pourquoi êtes-vous revenu, Marcel?... vous n'avez plus rien à faire ici!...

MARCEL.

Pourquoi je suis revenu?

MARGUERITE.

Je ne souffre pas, vous voyez, et vous n'avez plus besoin de me traiter comme une enfant dont on flatte les caprices!

MARCEL.

Que voulez-vous dire, Marguerite?

MARGUERITE.

Je veux dire que je n'accepte pas votre pitié! Je veux dire que vous ne m'aimez pas!

MARCEL.

Je ne vous aime pas!

MARGUERITE.

Non!... et vous m'avez menti par lâche complaisance, et cela me révolte!...

MARCEL.

J'ai menti! je ne t'aime pas!... moi?... Mais regarde-moi... voyons!... je ne t'aime pas!...

MARGUERITE.

Jurez-moi que vous êtes venu dans cette maison sachant m'y retrouver?

MARCEL.

Non! je ne jurerai pas cela, car ce n'est pas vrai.

MARGUERITE.

Vous voyez bien!... Jurez-moi donc aussi que vous aviez demandé ma main et qu'on vous l'avait accordée?...

MARCEL.

Jamais cela!... mais...

* Marguerite, Marcel.

MARGUERITE, sans l'écouter.

Ah! vous voyez bien!... et que vous n'avez pas été vingt fois, car je me rappelle tout maintenant,... sur le point de me crier : « Mais on vous trompe!... Tout cela est faux!... »

MARCEL.

Oui... oui!... Mais...

MARGUERITE *.

Ah! vous voyez donc bien que vous ne m'aimez pas et que vous mentiez!

MARCEL, avec chaleur.

Eh bien, non, je ne mentais pas! non! quand je vous criais: « Je vous aime!... » Et comment cet amour m'est venu, ou plutôt comment il s'est révélé, je ne saurais le dire ; mais j'étais si ému de vous entendre et de vous voir!... votre amour si pur, si simple, si tendre!... rayonnait sur moi... il me pénétrait de toutes parts... il m'enivrait!... Ah! cela ne s'exprime pas, Marguerite, cela se sent!... Il y a là quelque chose de divin! le mensonge devenait peu à peu vérité; la vérité, lumière; la lumière, éblouissement... J'étais ravi, confondu, en extase!... Je vous aimais, je vous adorais!... et je le jurais du fond de l'âme, comme je jure encore que je t'aime et que je t'adore!

MARGUERITE, qui s'est retournée vers lui à mesure qu'il parle, après l'avoir regardé, avec élan

Ah! je vous crois!

MARCEL.

Enfin! Ah! maintenant, vous êtes à moi, et je les défie de nous séparer!...

MARGUERITE.

Nous séparer!...

MARCEL.

Oui, oui! le Marquis m'a défendu tout espoir; mais qu'importe!

MARGUERITE, le repoussant.

Qu'importe?... Qu'espérez-vous donc, Marcel? Que je vous suivrai... Que je consentirai, moi aussi, à braver leur défense et à fuir avec vous... Ah! jamais **!

(Elle s'éloigne de lui.)

MARCEL.

Marguerite!

* Marcel, Marguerite.

** Marguerite, Marcel.

MARGUERITE.

Jamais!

MARCEL.

Mais vous, Marguerite, mais vous êtes libre! Vous êtes seule!

MARGUERITE.

Seule! moi?... Est-ce que vous ne voyez pas que partout, partout où je suis, je parle et j'agis pour deux: pour moi et pour celle qui n'est plus!... Quand je suis entrée dans cette maison, je l'ai juré! Ils l'ont chassée, maudite! je veux qu'ils l'honorent et qu'ils la regrettent... Et c'est moi qui la ferais maudire et détester davantage! Ah! je ne veux pas qu'on dise: « La mère savait si mal ses devoirs qu'elle n'a pas su les apprendre à son enfant!... » Mais je veux que partout l'on s'écrie, et dans cette maison plus haut qu'ailleurs: « Vous voyez bien que c'était une honnête femme, celle qui de son enfant a su faire une honnête fille! »

MARCEL, avec admiration.

Ah! sainte vertu!... Ame vaillante et belle!... Je l'ai dit, que vous étiez la voix de ma conscience...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE MARQUIS, VAUCLIN, FROMENTEL.

LE MARQUIS, entrant vivement par le fond, tandis que les deux autres entrent par la droite.

Plus bas! malheureux enfants!... plus bas! Si le Duc vous entendait!

MARCEL.

Il n'entendrait rien que je ne puisse répéter tout haut, devant vous, monsieur le Marquis, et devant lui!...

LE MARQUIS.

Ah! je le sais... je le sais! Mais votre seule présence, maintenant qu'il sait tout...

MARGUERITE.

Il sait... Vous lui avez dit?...

LE MARQUIS.

Hélas! oui, et sans succès! Après m'avoir écouté en silence, il s'est levé avec une énergie que je ne lui connaissais plus, et il s'est écrié: « Laissez-moi, mon fils! » Et pour qui le connaît ainsi que moi, tout est bien perdu!

VAUCLIN, à part.

Perdu! perdu! pas encore.

MARCEL.

Laissez-moi donc quitter cette maison, monsieur, tandis que j'ai encore du courage et que je suis résolu à partir.

LE MARQUIS et VAUCLIN.

Partir!

MARCEL.

Oui, car j'ai compris mon devoir, Marguerite, comme vous avez compris le vôtre. L'honneur pour moi, c'est de ne pas forcer l'entrée de la maison qui me repousse et de ne pas vous arracher à la maison qui vous accueille. Ah! je suis digne de vous comprendre, et j'aurai le courage de vous obéir!

LE MARQUIS.

Ah! c'est valeureux!... c'est beau!... et d'un vrai gentilhomme!... (Tendant la main à Marcel qui remonte pour sortir.) Il a raison! Un homme comme lui n'est pas fait pour se glisser dans notre maison par la petite porte!

(Il serre une dernière fois la main de Marcel. — Celui-ci s'apprête à sortir. — La porte du fond s'est ouverte toute grande aux dernières paroles, et le Duc a paru sur le seuil.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC, prenant la main de Marcel, le faisant redescendre et très-simplement.

Il entrera donc par la grande!... car c'est moi qui l'ouvre! — Embrassez votre femme, mon fils!

MARGUERITE.

Sa femme?

MARCEL.

Marguerite!

VAUCLIN, avec joie.

Quoi, vous consentez, monsieur le Duc?

LE DUC*.

Quand deux enfants sacrifient si bien leur passion à leur devoir, je ne saurais pas sacrifier mes convictions à leur bonheur! (Vauclin va serrer les mains de Marguerite. Avec émotion.) Et puis, moi, détester encore... moi, maudire!... à mon âge!... Ah! l'on peut faire ce que j'ai fait une fois dans la vie... on ne le refait pas deux fois. (Il tend les bras à Marguerite.) J'ai trop souffert.

MARCEL.

Ah! monsieur le Duc!... Ah!... monsieur le Marquis.

* Marguerite, Marcel, le Marquis, le Duc, Vauclin.

LE MARQUIS, gaiement.

Eh! Pardieu! quand nous nous embrasserions, mon neveu! Qu'y aurait-il de ridicule?

(Il lui tend les bras.)

VAUCLIN *, avec joie.

Ah! que j'ai donc bien fait d'amener l'abbé, moi!...

LE DUC, surpris.

Ah! c'est vous qui...?

VAUCLIN.

Oui! je l'ai rencontré... quelque part, ce matin!...

MARGUERITE, vivement.

Ah!

(Elle lui serre la main.)

LE DUC, de même.

Il est avec le ciel des raccommodements.

VAUCLIN.

Que voulez-vous! me voilà aussi tombé dans les ganaches!..

LE MARQUIS.

Comme nous.

MARCEL.

Vous... jamais!... monsieur le Marquis!.. C'est une maladie de tête... dont on est exempt dès qu'on a du cœur.

VAUCLIN.

Cela ne suffit pas... jeune homme, et quand vous serez où nous en sommes, rappelez-vous qu'il n'y a qu'un remède: C'est d'être toujours l'homme de son temps!

LE MARQUIS.

Et de son âge!

MARCEL.

Alors c'est le progrès!

LE DUC.

C'est le progrès!... Allons, jeunesse... montrez-nous donc le chemin!

MARGUERITE, lui prenant le bras.

Oui, mais en vous donnant le bras.

FROMENTEL.

Eh bien, de mon temps, on aurait chanté là-dessus un petit vaudeville. — Quand je vous dis que tout se perd!

* Vauclin, Marguerite, Marcel, le Marquis.

FIN.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 555-4-11.

